

LES MAXIMES

DE

LA ROCHEFOUCAULD

(Autographe de La Rochefoucauld).

693-3-12. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET Cie.

LES MAXIMES

DE

LA ROCHEFOUCAULD

SUIVIES DES

RÉFLEXIONS DIVERSES



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26



PRÉFACE

I

Pour des ouvrages aussi connus que celui dont nous donnons une nouvelle édition, il est difficile de trouver encore quelque chose qui n'ait pas été dit dans les préfaces précédentes.

L'œuvre de La Rochefoucauld excite depuis plus de deux siècles l'attention des critiques. Elle a fait écrire plus de volumes qu'elle ne renferme de maximes. C'est le privilège d'un génie supérieur de forcer ses lecteurs à se replier sur eux-mêmes, soit pour l'approuver, soit pour le réfuter. Un grand penseur ne vieillit jamais; il prend dans la marche de l'humanité des faces diverses, et quand on le croyait vieilli et suranné, il apparaît brillant d'une jeunesse nouvelle.

C'est sous ce dernier aspect que nous avons revu La Rochefoucauld, et sous cette impression, nous avons recueilli et écrit les pages suivantes.

« L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur », dit La Rochefoucauld, MAXIMES, 342.

Voyons donc la physionomie du pays qui a vu naître l'auteur des MAXIMES.

« La province d'Angoumois était une des plus petites de France, dit Jean Gervais[1]. Ses habitants sont taxés en général du vice de paresse ; peut-être parce que le pays y produit assez communément les choses nécessaires à la vie, ils se reposent sur les secours de la nature.

« C'est principalement parmi les populations voisines des bords de la Charente qu'on trouve les hommes les plus actifs et les plus industrieux ; les habitants d'Angoulême en particulier passent pour avoir beaucoup d'esprit, la situation élevée y fait respirer l'air le plus subtil ; mais leur génie, qui a le brillant de la vivacité, n'en est pas moins solide. Il se peut faire seulement que, comptant un peu trop sur les ressources de leur heureux naturel, ils s'attachent moins à le cultiver et à l'embellir par les ornements que peut apporter une étude assidue ».

La critique de Jean Gervais, loin d'être malveillante, semble au contraire inspirée par un certain sentiment de vanité angoumoisine dont La Rochefoucauld n'aurait pu se choquer, car il en aurait confessé la justesse pour ce qui le regardait personnellement, et, sans aucun doute, il eût applaudi à la remarque suivante :

« Quoique les bibliothèques y soient rares et encore moins fréquentées, on prétend être savant sans pédan-

1. *Mémoires sur l'Angoumois*, par Jean Gervais, lieutenant criminel, présidial d'Angoulême (1726), publiés par M. de Rencogne. (Paris, Aug. Aubry, 1864).

terie, théologien sans école, jurisconsulte sans chicane, et y avoir du goût pour les belles-lettres sans y donner trop de temps ».

Jean Gervais, dans son mémoire secret, n'a pas oublié la noblesse du pays, et, tout en lui rendant hommage pour sa bravoure, il ne laisse pas de faire des restrictions :

« Les gentilshommes de cette province qui prennent le parti de la guerre se rebutent bientôt si on ne les place brusquement ; ce que leurs ennemis leur imputent à orgueil et à légèreté, ceux qui en jugent plus sainement se contentent de dire que leur peu de fortune ne leur permet pas de se soutenir longtemps au service, s'ils ne sont promptement aidés des bienfaits de leur prince ».

A cela l'on peut répondre que pauvreté n'est pas vice, et que cette ambition d'honneurs et de places était la maladie ordinaire de la jeune noblesse.

Mais Jean Gervais porte une accusation plus grave. « On voit, dit-il, que presque tous ceux qui avaient embrassé la profession des armes, se sont retirés peu après dans leurs villages ; quelques-uns d'eux cependant n'en ont ni moins de vanité ni moins d'esprit de violence et d'injustice ; ces défauts les caractérisent. Le paysan qui a le malheur de vivre sous leur domination se plaint souvent d'être vexé et maltraité par ces tyranneaux, chose trop ordinaire aux gentilshommes de campagne d'une origine et d'une fortune au-dessous des médiocres. Il n'y a guère que ceux d'une naissance plus illustre, d'une noblesse

plus ancienne, et qui ne sont pas pressés par une impérieuse nécessité, qui se comportent dans leurs terres avec la modération et l'équité convenables aux gens de condition ».

C'était, pour Jean Gervais, l'occasion de faire mention des La Rochefoucauld ; mais rien n'est venu sous la plume du lieutenant criminel, et il pouvait parler de la modération et de l'équité de cette grande maison, quand il dit à propos des domaines : « Toutes les terres que M. le duc de La Rochefoucauld possède en Angoumois sont en très beaux droits et renferment quantité de vassaux. Les revenus en sont presque tous en rentes et agriers ; mais les pays en sont communément d'une médiocre bonté, et cultivés par les tenanciers les plus pauvres de la province, peut-être aussi parce que les deniers seigneuriaux y sont trop gros et qu'il ne s'y fait que peu de commerce ». Jean Gervais, dans ces lignes, en dit assez pour faire comprendre qu'il ne faisait pas bon vivre sous l'administration des intendants de cette grande maison.

II

Les La Rochefoucauld possédaient dans l'Angoumois le comté, puis duché-pairie (1622) de La Rochefoucauld ; la baronnie de Verteuil, avec de « grandes mouvances,

dont Aulnac et Bayers étaient les principales ». Ils avaient aussi plusieurs autres terres dans ce voisinage, « composant le plus beau pays que l'on puisse voir et le plus agréable pour la chasse ; la principauté de Marsillac, la baronnie de Montignac, etc. ».

C'est dans cette contrée charmante et faite pour le plaisir des yeux et de la chasse que dut naître l'auteur des Maximes, François VI, duc de La Rochefoucauld.

Le lieu qui le vit naître n'est pas connu, et la date de sa naissance a été longtemps douteuse. Les biographes ont d'abord accepté 1605, et aujourd'hui l'on s'est fixé à l'année 1613 avec assez de probabilité, puisque son père François V naquit en 1588.

La Rochefoucauld aurait pu, dans ses Mémoires, épargner à la postérité ces doutes et ces hésitations ; mais toutes les grandes familles avaient alors leurs archives et leur histoire privées qui ne regardaient pas le public ; et le prince de Marsillac ne tenait peut-être pas à donner certains détails intimes qu'il valait mieux laisser dans l'oubli. Pourquoi avouer qu'il avait failli naître huguenot, son père ayant attendu le couronnement de Marie de Médicis (1610) pour se convertir à la religion catholique ?

Il nous dit qu'en 1628 il servait en Italie en qualité de mestre de camp ; mais comment s'était écoulée sa première enfance ? Les biographes avancent que son éducation fut négligée. Cela signifie probablement qu'il ne suivit pas les leçons d'une université. Le prince de Marsillac n'a pu avoir une enfance oisive et paresseuse ; et

on regrettera toujours qu'il soit resté muet sur le détail de ses premières années. Il faut donc s'en tenir aux conjectures.

La Rochefoucauld n'a jamais parlé des opinions religieuses de ses ancêtres, et à la date de 1624-1625, on lit dans ses Mémoires :

« Richelieu voulut établir l'autorité du roi et la sienne par la ruine des huguenots et des grandes familles du royaume, pour attaquer ensuite la maison d'Autriche et abaisser une puissance si redoutable à la France ».

La ruine des huguenots ne signifie pas, croyons-nous, sous la plume de notre écrivain, la suppression de l'influence politique des protestants, mais bien l'extirpation de l'hérésie.

La Rochefoucauld devait connaître la réponse que le cardinal avait faite à l'assemblée des notables (1627) « que sa Majesté entendait que tous ses sujets suivissent sa religion ».

Si la Rochefoucauld s'est tenu sur une réserve excessive en cette matière, ne serait-ce pas parce qu'il avait conservé dans son cœur un reste de foi huguenote, lui dont le grand-père François IV s'était fait remarquer par son dévouement à la cause du prince de Condé et du roi de Navarre ?

Les femmes de cette famille, et particulièrement la grand'mère de notre auteur, avaient montré un zèle très vif pour la nouvelle doctrine. Il faut dire aussi que la religion catholique comptait d'illustres dignitaires dans cette famille. Au moment où le jeune prince de Marsil-

lac faisait ses débuts dans la carrière des armes, à l'âge de dix-sept ans, un de ses grands-oncles, le cardinal de La Rochefoucauld, était grand aumônier de France et abbé de Sainte-Geneviève. Après s'être montré partisan de la Ligue, au point d'essayer de soulever l'Auvergne contre l'autorité royale, il rentra en grâce avec Henri IV qui lui fit obtenir la barrette. Dans l'assemblée des notables de 1626-1627, le cardinal de La Rochefoucauld fut violemment accusé par les gentilshommes et soldats estropiés « de détourner à son profit les deniers destinés à leur soulagement et subsistance ».

La Rochefoucauld, d'après les usages reçus alors, devait succéder à son père en qualité de gouverneur du Poitou ; mais, en 1632, ce dernier fut dépouillé de son commandement par Richelieu, et ne put jamais rentrer en faveur.

Les aventures de la Fronde n'étaient pas de nature à concilier à notre héros la confiance de Mazarin, et lorsqu'en 1662, un an après la mort du premier ministre, il fut nommé commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, la maturité de l'âge était venue apportant le calme de l'esprit et quelques infirmités physiques ; et, d'un autre côté, La Rochefoucauld avait pris des habitudes studieuses, ses MÉMOIRES étaient écrits, ses MAXIMES circulaient manuscrites sous les yeux des intimes.

Cependant, s'il était moins préoccupé de sa propre fortune, il songeait aux siens : il avait marié son fils aîné, le prince de Marsillac, à l'unique héritière de M. le duc de Liancourt ; et quand La Rochefoucauld mourut,

en 1680, il eut la consolation de voir le premier héritier de son nom grand-maître de la garde-robe du roi, charge aussi honorable que lucrative.

Il vaut mieux dans l'intérêt de notre gloire littéraire, que La Rochefoucauld ait laissé à sa famille ces fonctions brillantes pour se livrer à des travaux plus modestes à la vérité, mais plus durables dans le souvenir des hommes.

III

Les Réflexions sont-elles et peuvent-elles être un genre litteraire ? C'est une question que je n'ai pas l'intention d'agiter ici ; mais, à part les écrits pédagogiques de certains philosophes anciens ou modernes, je ne vois pas que dans l'antiquité des esprits supérieurs se soient proposés d'écrire uniquement des maximes. Celles que nous lisons dans Ménandre, dans P. Syrus, etc., ne sont autre chose que des pensées tirées d'ouvrages où elles étaient semées dans le tissu de la composition. Il n'y a pas d'écrivain sérieux qui ne prête matière à un recueil de réflexions ou de sentences ; mais au XVII[e] siècle, sous l'influence des salons, des ruelles, et surtout de l'hôtel Rambouillet, le ton s'établit de parler et d'écrire par sentences ; et plus ces sentences étaient raffinées, quintessenciées, plus elles excitaient l'approbation des beaux

esprits; les grandes dames ne voulaient pas rester en arrière, et, comme dans les conversations elles provoquaient des mots fins et délicats, elles répétaient et vantaient les pointes spirituelles dont elles avaient fait naître l'expression.

La Rochefoucauld a vécu dans ce monde bel esprit plutôt que lettré, mais il était né penseur et écrivain de génie, je veux dire d'instinct. Venu à une époque troublée et frivole, il s'est appliqué à reproduire les réflexions que le milieu où il s'est trouvé a éveillées en lui. Si l'auteur des MAXIMES avait été nourri de fortes études historiques et philosophiques, si, au moment de prendre la plume, il avait pu évoquer en pensée les hommes et les choses des vieilles annales chez les divers peuples, avec les jugements portés par des écrivains supérieurs, on peut croire qu'il n'eût pas été aussi amer, aussi décourageant parfois dans l'analyse qu'il fait des sentiments intimes de l'homme; mais il y aurait perdu de son moi, de son originalité.

Après avoir lu les MÉMOIRES et l'APOLOGIE, nous demeurons convaincu que La Rochefoucauld ne pouvait écrire ou penser une autre œuvre que les MAXIMES.

Ce grand seigneur, amoureux sans passion vraie, factieux sans conviction politique, n'ayant jamais vécu par la pensée avec des hommes d'une autre époque, ne voyant de ses contemporains que ceux qui partageaient ses affections ou ses antipathies, se jeta à corps perdu dans une entreprise sans issue parce qu'elle n'avait rien d'avouable, et quand, la tourmente calmée, il fit retour

sur lui-même et qu'il voulut présenter sa défense, non devant sa conscience, mais devant un certain public, il écrivit ses MAXIMES, que les anciens frondeurs et leurs adversaires lurent sans trop de récriminations ni de protestations, car elles mettaient en lumière les mobiles secrets qui avaient guidé les acteurs de cette sombre tragi-comédie qu'on appelle la *Fronde*. Tous, vainqueurs et vaincus, durent se reconnaître. Nous ne regardons pas comme protestations les quelques phrases sentimentales qui s'échangèrent par lettres avant ou après la publication du livre des MAXIMES.

La princesse de Guymené écrira à Mme de Sablé, en 1663, pendant que le manuscrit de La Rochefoucauld circule de main en main : « Ce que j'en ai vu ne me paraît pas plus fondé sur l'honneur de l'auteur que sur la vérité, car il ne croit point de libéralité sans intérêt, ni de pitié ; c'est qu'il juge tout le monde par lui-même. Pour le plus grand nombre il a raison ;... mais assurément il y a des gens qui ne désirent autre chose que de faire du bien... ».

Mme de La Fayette, qui devint l'amie de La Rochefoucauld, pousse les hauts cris, en 1664, en écrivant à cette même Mme de Sablé :

« Ah ! Madame, quelle corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur pour être capable d'imaginer tout cela !... j'en suis si épouvantée que je vous assure que, si les plaisanteries étaient des choses sérieuses, de telles maximes gâteraient plus ses affaires que tous les potages qu'il mangea l'autre jour chez vous ». Dans une autre

lettre, ou plutôt dans un petit billet, Mme de La Fayette parle encore « de la persuasion où est M. de la Rochefoucauld, que la corruption est générale ». Trois ans après, la spirituelle auteur de la PRINCESSE DE CLÈVES se liait avec le noble duc et s'emparait de son esprit, et le réformait complètement, comme ne craint pas de l'avancer Sainte-Beuve dans une de ses CAUSERIES. Je crains bien que le critique du XIXe siècle n'ait été la dupe des élans enthousiastes de Mme de Sévigné.

La Rochefoucauld converti, reniant ses premiers principes alors que la goutte et les infirmités l'assiègent, me ferait l'effet de Mme de Longueville maudissant la galanterie quand l'âge des folles passions eut disparu avec ses adorateurs. La Rochefoucauld a pu laisser croire à sa noble amie qu'il était pour elle plus sincère en amour qu'il ne l'avait été par le passé; mais a-t-il écrit une ligne pour réfuter son livre ?

Dans le courant de la même année 1663, Mme de Schomberg faisait ses réflexions et visait aussi à piquer la curiosité de son monde en divulguant sa prose.

Elle s'adressait à Mme de Sablé :

« Je ne puis pourtant vous en dire mon sentiment en détail, tout ce qu'il m'en paraît en général est qu'il y a en cet ouvrage beaucoup d'esprit, peu de bonté et force vérités que j'aurais ignorées toute ma vie si l'on ne m'en avait fait apercevoir. Je ne suis pas encore parvenue à cette habitude d'esprit où l'on ne connaît dans le monde ni honneur, ni bonté, ni probité ». Mme de Schomberg, primitivement Mlle de Hautefort, a

maîtresse platonique de Louis XIII, nous semble dans ces lignes affecter une ignorance de la vie qu'elle ne pouvait avoir, à moins d'être dénuée d'intelligence : n'avait-elle pas vu s'agiter autour de son royal amant une foule d'intrigues que l'œil le moins perspicace eût démêlées? Elle avait épousé le maréchal de Schomberg, gouverneur, puis lieutenant général en Languedoc, et ce personnage était un des plus fins courtisans de l'époque. D'ailleurs, Mme de Schomberg avait à peu près l'âge du duc de La Rochefoucauld, et le monde de la cour lui était connu. Retenons du reste cet aveu : « Il y a en cet ouvrage force vérités ». Cet aveu suffit pour prouver que les Maximes disaient tout haut ce que le plus grand nombre s'avouait tout bas.

Quelques mois après, en 1664, toujours avant la publication du livre des Maximes, une plume inconnue répondit à Mme de Schomberg ; après avoir traité La Rochefoucauld de destructeur de la morale, l'écrivain ajoute : « Mais quand on lit avec un peu de cet esprit pénétrant qui va bientôt jusqu'au fond des choses pour y trouver le fin, le délicat et le solide, on est contraint d'avouer qu'il n'y a rien de plus fort, de plus véritable, de plus philosophe, ni même de plus chrétien, parce que, dans la vérité, c'est une moralité délicate,... c'est la découverte du faible de la sagesse humaine et de la raison, et de ce qu'on appelle force d'esprit ».

On lit dans une autre lettre, datée pareillement de 1664 : « L'on voit bien que ce faiseur de maximes n'est pas un homme nourri dans la province, ni dans l'Uni-

versité ; c'est un homme de qualité qui connaît parfaitement la cour et le monde, qui en a goûté autrefois toutes les douceurs, qui en a aussi senti souvent les amertumes, et qui s'est donné le plaisir d'en étudier et d'en pénétrer tous les détours et toutes les finesses », etc. Après cela, peu importe que l'évêque Huet ait écrit timidement en latin sorbonique quelques lignes contre les MAXIMES.

Il est évident que le livre de La Rochefoucauld, même avant de paraître, avait reçu l'approbation des esprits délicats et même sévères, et les éloges ne firent pas défaut quand l'ouvrage fut entre les mains du public. Un poète contemporain de La Rochefoucauld, le *fablier* de Mme de Sablé, a été aussi considéré comme moraliste, et n'a pas trouvé grâce devant J.-J. Rousseau ni devant Lamartine. La Fontaine serait à leurs yeux presque un docteur en vices. Le bonhomme a vu et fréquenté les hommes que voyait et fréquentait La Rochefoucauld. Il a sous une autre forme exprimé des aphorismes semblables pour le fond ; et il ne faut pas faire un crime aux artistes de la fidélité de leurs portraits ; prenons-nous-en plutôt aux modèles qui posaient devant eux.

Victor Cousin, dans la JEUNESSE DE Mme DE LONGUEVILLE, a publié, en 1855, l'APOLOGIE DU PRINCE DE MARSILLAC. Le défenseur, l'admirateur passionné de certains personnages de la Fronde, se croit obligé de frapper sur l'amant de la sœur du prince de Condé. « Ici, plus de faux semblants de patriotisme et d'intérêt général, dit V. Cousin, les masques sont ôtés ». Ce qui nous étonne, c'est que le philosophe historien se figure avoir rencontré du

patriotisme dans les héros de la Fronde, et nous parlons des deux camps.

Si l'APOLOGIE a été écrite en 1649, comme composition littéraire, elle est au moins égale aux MAXIMES, avec cet avantage que l'auteur n'a pas dû, dans son propre intérêt, la communiquer à beaucoup d'amis, ni l'envoyer à des puristes qui en corrigeassent les périodes.

On regrettera seulement que La Rochefoucauld n'ait pas écrit ses MÉMOIRES en embrassant un plus grand nombre d'années, sans se circonscrire dans le fait particulier de la Fronde; nous aurions en lui un autre Saint-Simon, et la littérature française y aurait gagné un chef-d'œuvre plus étendu.

M. Gilbert, dans les GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE, p. 437, dit : « La perte de ce texte (le texte primitif de l'APOLOGIE écrit de la main du secrétaire de M. le duc de La Rochefoucauld), qui eût mérité toute confiance, est regrettable. Il est bien possible que La Rochefoucauld lui-même ait voulu détruire cette défense, qui fait moins d'honneur à l'homme qu'à l'écrivain, et qui rappelait des souvenirs dont il n'avait plus sujet ni envie de se vanter ».

V. Cousin avait le droit de s'emporter ainsi contre l'auteur des MAXIMES, qui perdait à ses yeux beaucoup de cette grandeur chevaleresque dont il aurait voulu voir revêtu l'adorateur de Mme de Longueville ; mais M. Gilbert pousse bien loin ses scrupules pour la réputation morale d'un homme dont les maximes n'ont rien qui dépasse les efforts d'une humanité vulgaire. Il aurait dû,

au contraire, s'applaudir de trouver dans l'Apologie la clef des *senten es morales.*

IV

Les plus ardents admirateurs de La Rochefoucauld écrivain déplorent que le livre des Maximes soit un livre triste : « La vérité y est dure, chagrine et flétrissante ; elle n'intéresse pas. Je ne sais pas si c'est là de la morale, mais c'est une morale aride, sans larmes, sans entrailles, qui n'enfantera jamais rien de bon, rien d'utile, rien de généreux. Voir d'un œil sec toutes les misères humaines, ne se laisser aller à aucune illusion sur l'homme, trouver à la racine de tous ses penchants le ver rongeur qui doit le corrompre, l'*amour-propre*,... voilà le seul résultat que peut obtenir une philosophie semblable, si toutefois l'on peut donner le nom de philosophie à une sagesse qui ne contribue en rien au bonheur et à l'amélioration du genre humain ».

C'est en ces termes sévères que s'exprime un critique du xixe siècle. Nous croyons que c'est faute de voir bien clairement le milieu où a vécu La Rochefoucauld que l'on se livre à des attaques, honorables sans doute, mais un peu en dehors de la question. Si l'auteur des Maximes répondait à l'idéal que certaines personnes se font d'un moraliste, on ne parlerait pas de La Rochefoucauld.

Sans même tenir compte du style, La Rochefoucauld vit et vivra par un côté de la faiblesse humaine qui ne saurait disparaître du cœur de l'homme, c'est-à-dire par l'égoïsme, qui résume ce que l'écrivain appelle *amour-propre* ou *amour de soi*. Il s'est sondé, étudié avant d'écrire, ou plutôt il n'a eu qu'à suivre les inspirations de son âme, et il nous a donné ce qu'il pouvait nous offrir. A son époque, La Rochefoucauld n'a pas soulevé les tempêtes qui ont éclaté plus tard. La plupart de ses contemporains, et j'entends par à ceux pour qui La Rochefoucauld a écrit, pensaient absolument comme lui. A partir de la mort de Henri IV, c'est la morale de l'intérêt qui domine partout ; mais elle s'accentue principalement avec les Frondes. Des deux côtés, soit de la cour, soit des frondeurs, nous ne voyons qu'intrigues et ambitions inassouvies. C'est la politique des classes dirigeantes de l'époque, politique sans entrailles et sans scrupules.

Ainsi La Rochefoucauld, et avec lui ses amis et ses alliés, ne s'occupe que de ses déceptions. On fait la guerre au Mazarin sans se soucier des misères sans nombre dont on accable les trois quarts de la France. famine, peste, incendies, vols et brigandages de toutes sortes, tout cela est jeu de frondeurs, et dans quel but? Pour évincer le Mazarin, donner le pouvoir à M. le prince, et se partager les honneurs et les faveurs. Jamais l'intérêt public n'a guidé un frondeur ni un partisan de la cour. Se représente-t-on La Rochefoucauld lançant un livre de *morale sentimentale* sur le dévouement envers le

prochain, sur le désintéressement absolu, sur l'oubli des injures, mais on lui aurait ri au nez en le renvoyant à la lecture de l'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

Allons au fond des choses, et voyons de sang-froid la réalité. Est-ce que La Rochefoucauld a parlé autrement que les moralistes chrétiens ? Qu'est-ce qui rend l'œuvre de La Bruyère toujours vivante et toujours jeune, sinon la peinture vraie des défauts et des vices de ses contemporains ? La Bruyère « rendait au public ce que le public lui avait prêté ». Il faut reconnaître que ce public ne vaut pas mieux que celui dont La Rochefoucauld analyse et découvre les plus secrètes pensées, même celles que l'on ne s'avoue pas à soi-même.

Que disent donc les orateurs de la chaire dans leurs brillants discours ? Ne considèrent-ils pas tous leurs auditeurs comme subjugués par des passions ou des appétits damnables ? C'est à peine si Massillon, dans son sermon *Sur le petit nombre des élus*, compte quelques exceptions dans la multitude immense des réprouvés. Nous ne savons quel philosophe a dit : « *Homo homini lupus*, l'homme est un loup pour son semblable ». Cet axiome morose et atrabilaire est bien plus déshonorant pour l'espèce humaine que les pensées les plus imprégnées de l'*amour de soi* qu'on rencontre dans La Rochefoucauld.

M. Thiers, dans son ÉLOGE DE VAUVENARGUES, fait cette remarque en parlant de La Bruyère : « Il observe ceux qui se succèdent à la cour et les dépeint à grands traits, souvent les apostrophe vivement, court à eux, les dé-

pouille de leurs déguisements, et va droit à l'homme, qu'il montre nu, petit, hideux et dégénéré. L'auteur des CARACTÈRES n'est pas indifférent comme Montaigne, ou *froidement détracteur* comme La Rochefoucauld, etc. ».

Il faut s'entendre cependant et ne pas se payer de grands mots : si La Bruyère montre l'homme hideux et dégénéré, il ne le flatte pas ; mais le corrige-t-il ? Du moins La Rochefoucauld, s'il est froid, se montre plus poli, et il ne mérite pas le nom de détracteur. Qui oserait soutenir que l'homme de La Rochefoucauld est petit, hideux et dégénéré ? Une semblable accusation ne pourrait partir que d'un faux point de vue.

Toute la morale humaine n'est pas dans La Rochefoucauld ; mais il représente en traits vifs et saillants celle de ses contemporains, et ce ne lui est pas un médiocre mérite que d'avoir été le peintre fidèle de son siècle. A ceux qui prétendraient que la lecture des MAXIMES dessèche le cœur, nous pourrions demander s'il ne faut pas être indulgent pour celui qui a écrit cette humaine et noble réflexion : « Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé » ; et cette autre : « Il faut demeurer d'accord à l'honneur de la vertu que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par leurs crimes ». Non, l'écrivain qui a formulé ces belles maximes ne saurait être considéré comme ennemi de tout sentiment généreux, comme un détracteur de l'humanité.

Boileau, qui, assez souvent dans ses vers, se pique d'être moraliste, ne montre pas beaucoup de bienveil-

lance pour l'homme en général; je dirai même que chez Boileau l'espèce humaine est ravalée comme à plaisir:

De tous les animaux, etc...

On aime encore mieux l'homme tel que le représente La Rochefoucauld que l'être imbécile bafoué par Boileau. L'auteur de la SATIRE SUR L'HOMME avait lu les MAXIMES, quand il composa, en 1667, ce faible morceau, à l'imitation d'Horace et de Perse. Agé de trente ans seulement, Boileau ne connaissait sans doute pas encore La Rochefoucauld; il était alors un trop modeste personnage, et il est probable que s'il eût, au début de sa carrière, été en relations avec la haute noblesse, il aurait cité les MAXIMES à l'appui de la thèse qu'il versifiait. Mais en 1677, après l'échec de l'IPHIGÉNIE de Racine, Boileau, dans sa septième épître, montre assez de vanité pour nous donner les noms de ceux qu'il plaçait en dehors de l'espèce humaine, avec Racine et lui bien entendu.

Voici, en effet, dans quels termes il s'adresse à ce dernier:

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'irritent de tes vers les charmantes douceurs;
Eh! qu'importe à nos vers que Perrin les admire...
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées,
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées;
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois,
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois,

Qu'Enghien en soit touché, que Colbert et Vivonne,
Que La Rochefoucauld, Marsillac et Pomponne,
Et mille autres, qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer ?...
Etc.

C'est ainsi que Despréaux payait l'hospitalité qu'il recevait à Chantilly, en faisant l'éloge du maître de céans, Condé, et de ses invités. Pour une fois que Boileau cite le nom de l'auteur des MAXIMES, il se croit obligé de placer à côté du père, gouverneur [1] du Poitou, son fils, le prince de Marsillac, déjà grand maître de la garde-robe. Si ce prince de Marsillac n'a pas su prendre une place dans la littérature, il a été plus heureux au point de vue des honneurs lucratifs ; du reste, c'était un droit de famille ou de naissance.

V

Je ne commettrai pas un crime en signalant une faiblesse morale chez La Rochefoucauld. Je préférerais le montrer parfait ; mais alors il n'appartiendrait plus à

1. Je note ce détail, pris dans le commentaire de l'édition de 1823, par Viollet-Le-Duc ; mais on a vu plus haut que tout autorise à croire que la charge de gouverneur du Poitou ne resta pas dans la maison des La Rochefoucauld après la disgrâce de François V.

notre pauvre humanité; d'ailleurs, Molière lui-même a fait la leçon ou la réprimande au noble moraliste, et s'il l'a généralisée, ce n'est pas une raison pour que l'auteur des MAXIMES reste à couvert des traits lancés par le grand comique.

Le reproche que je ferais à La Rochefoucauld s'adresse moins à lui qu'à l'hôtel Rambouillet; mais l'écrivain qui avait su se garantir du *précieux* en matière de style, aurait dû s'y soustraire au point de vue de la vanité.

Nous pensons que c'est dans la fameuse *chambre bleue* que La Rochefoucauld donna à un auditoire d'élite le régal de *son portrait*, lequel fut applaudi, on n'en saurait douter, non parce qu'il est admirablement écrit, mais parce qu'il est ressemblant, et que plus tard le cardinal de Retz, reprenant le même sujet, a laissé le fond et n'a ajouté que quelques ombres qui mettent mieux en relief l'original. C'était la mode alors d'être chacun pour soi son peintre au physique et au moral; La Rochefoucauld a cédé à l'empire de la mode, voilà l'acte de faiblesse, et il l'a sans doute expié en écoutant, quelques années après, le marquis *Acaste* se dépeindre lui-même dans LE MISANTHROPE[1].

N'est-il pas admissible que Molière, en traçant ce portrait, avait sous les yeux la page de La Rochefoucauld, à laquelle il emprunte même des expressions, des tours de phrases et certaines transitions. Molière a chargé un peu; c'était son devoir. Le duc et pair n'était plus à

1. Voir *le Misanthrope*, acte III, scene I

l'âge où l'on va faire du tapage *sur les bancs d'un théâtre* : les quelques traits généraux empêchaient d'ailleurs les vers de devenir une personnalité blessante. Molière ne fut pas pour cela irrévérencieux, seulement il remplissait, lui aussi, à sa façon, son rôle de moraliste, et La Rochefoucauld ne dut pas être froissé de la leçon indirecte que le grand poète lui donnait.

On a dit que Louis XIV avait livré en pâture les marquis et les barons à la verve satirique de Molière. Nous avons peu de confiance en cette légende, qui plaît sous un régime démocratique ; mais c'est prêter à Louis XIV un dessein qu'il ne pouvait avoir dans l'intérêt même de la royauté. Molière attaquait ce qu'il regardait comme des travers. Il prenait ses personnages parmi ceux qui comptaient alors pour quelque chose, qui, en un mot, faisaient figure dans le monde : et les nobles marquis ou barons étaient assez nombreux, on le sait ; tant pis pour les ducs et pairs s'ils ressemblaient aux barons et aux marquis.

VI

Molière n'eut pas l'honneur d'entrer à l'Académie ; son métier, pour employer un mot qu'on admire dans les mémoires de Louis XIV parlant des fonctions royales, était un obstacle infranchissable. On pouvait impuné-

ment endormir le public par des ouvrages insipides et pénétrer dans le temple élevé aux belles-lettres par le cardinal de Richelieu, mais l'étiquette voulait qu'on laissât à la porte l'auteur de TARTUFFE, parce que, non content d'écrire des chefs-d'œuvre, il ne rougissait pas d'interpréter les principaux rôles des pièces représentées dans son théâtre. D'ailleurs, si l'Académie française devait s'ouvrir aux hommes de lettres, il est juste de reconnaître qu'ils s'y trouvèrent longtemps en minorité ; et les grands seigneurs ne dédaignèrent pas de se mettre sur les rangs sans apporter d'autres titres que ceux de leur blason. Segrais, dans ses mémoires, se plaint du trop grand nombre de personnes titrées qui encombrent les fauteuils de l'illustre Compagnie. « Il faut des gens d'illustre naissance, dit-il, mais ils ne doivent pas y dominer ». Segrais paraît regretter que l'auteur des MAXIMES n'ait pas été admis parmi les quarante immortels, et on ne peut que s'associer à ses regrets.

Quelle fut la cause qui empêcha La Rochefoucauld d'occuper un des quarante fauteuils ? S'il faut en croire Sainte-Beuve, on ne peut s'en prendre qu'à l'écrivain lui-même. « Homme de la conversation particulière, dit l'auteur des CAUSERIES DU LUNDI, un ton plus élevé ne lui allait pas ; s'il lui avait fallu parler devant cinq ou six personnes un peu solennellement, la force lui aurait manqué, et la harangue, qui était d'usage pour l'Académie française, l'en détourna ». Où Sainte-Beuve a-t-il trouvé des preuves à l'appui de son hypothèse? On dirait que le récipiendaire devait, contrairement à ce qui se

fait aujourd'hui, improviser une harangue devant son auditoire ; mais non, tout se passait comme de nos jours, dans le débit d'un discours écrit et approuvé à l'avance. Nous admettons que le courage eût pu lui manquer pour une autre raison : La Rochefoucauld, et il faut l'en féliciter, n'avait pas le talent d'envelopper des adulations banales dans des phrases sonores, et son orgueil de gentilhomme se révoltait à l'idée d'encenser des écrivains qu'il regardait avec raison comme lui étant inférieurs ; et puis, Sainte-Beuve oublie que La Rochefoucauld avait été frondeur, ennemi de Richelieu, et qu'il tenait en très petite estime le président Séguier, le nouveau protecteur de la docte Compagnie. Or, l'usage voulait que le récipiendaire, outre les visites de politesse préliminaires, fît l'éloge et du fondateur de l'Académie et de son protecteur Séguier, sans négliger le panégyrique du roi et les regrets éloquemment exprimés sur la perte du défunt.

L'auteur des MAXIMES ne pouvait se plier à des exigences qui, jusqu'à un certain point, eussent contredit l'allure franche que chacun reconnaissait et applaudissait en lui. Se le figure-t-on confrère de Jean-Baptiste Colbert, pour lequel il ne professait pas une admiration sans bornes? Et, d'ailleurs, La Rochefoucauld aurait rougi d'être un écrivain à la solde du roi, d'être convoqué pour juger d'un panégyrique en l'honneur d'un maître pour lequel la langue du Parnasse n'avait pas assez d'épithètes ambitieuses. Il est difficile de se faire aujourd'hui une idée du langage adulateur de ce XVIIe siècle, surtout dans la seconde moitié, alors que le roi est tout dans la na-

tion. Nous ne lisons plus, nous n'osons même plus citer les morceaux de cette éloquence académique dont le prince était l'objet unique. L'ennui, pour ne pas dire plus, nous prendrait bien vite, si nous étions forcés de consacrer deux ou trois heures à méditer sur ces solennelles platitudes. Bossuet, Fénelon, Racine, enfin ceux qu'on appelle les maîtres de la langue et de la pensée, ont offert leur encens à l'idole, et cet encens saisit vite l'odorat. Que serait-ce, si nous entendions un thuriféraire moins habile ? Transportons-nous à la date du 13 août 1674. L'abbé Huet, alors sous-précepteur du dauphin, le seul qui ne trouvât pas grand'chose à louer sans réserve dans les Maximes, l'abbé Huet était reçu dans la docte Compagnie sans avoir encore publié une ligne. De son discours, je prends l'éloge du roi :

« A quoi me suis-je occupé jusqu'ici ? pourquoi me suis-je arrêté si longtemps à admirer dans l'antiquité des exemples de vertus que je croyais sans égales ? Notre âge les a toutes ramassées, plus grandes et plus pures, dans la personne du monarque à qui le Ciel nous a soumis pour notre bonheur. Je puis trouver en lui la valeur du plus vaillant des Grecs, sans y trouver ses emportements et ses autres défauts. J'y puis trouver le même désir de gloire que dans le plus grand des Romains, mais des moyens plus équitables pour l'acquérir ; j'y vois la rapidité des conquêtes de l'un et de l'autre, mais beaucoup plus de modération pour les laisser borner par la justice. De quoi se pourra vanter l'heureux siècle d'Auguste que notre Auguste ne nous fasse aujourd'hui re-

voir avec avantage : un grand État mieux reformé dans toutes ses parties, l'ordre plus solidement rétabli, la l cence plus fortement réprimée, le mérite plus libéralement reconnu, nos frontières plus glorieusement reculées, nos ennemis plus promptement domptés, nos voisins dans un plus grand respect ou dans une plus grande crainte, l'abondance plus universellement répandue, les disettes moins fréquentes, partout une plus parfaite correspondance du chef et des membres ?

« N'a-t-il pas même su nous choisir et nous donner un Mécène, autant ou plus appliqué que cet ancien, à accroître la gloire et la puissance de son maître, qui travaille avec un pareil ou plus grand succès à l'ornement de cet État par le rétablissement des lettres, à l'utilité publique, en faisant refleurir les beaux-arts et le commerce, et qui, comme lui, se montre sensible au plaisir de l'esprit et vient se délasser de ses pénibles et glorieux emplois dans les exercices académiques?

« Toutes ces grandes et merveilleuses qualités, qui partagés autrefois ont fait plusieurs héros, et qui réunies aujourd'hui ne font que celui à qui nous avons l'honneur d'obéir, ces qualités, dis-je, fourniront désormais un plus noble objet à mon admiration et à mes études, et un plus juste sujet à mes louanges que tous ceux qui m'ont occupé dans l'histoire ancienne. Tant d'éloquents panégyriques, tant d'éloges ingénieux dont elles vous ont donné la matière, Messieurs, ne me font point appréhender de redites ennuyeuses ; le sujet est trop vaste pour être épuisé ; nous nous abusons si nous croyons l'égaler par le secours que

nons empruntons de l'art. Quelqu'industrieux que soient nos soins, notre Prince est trop grand pour être montré tout entier à la postérité. L'idée que lui en donneront par leurs rapports défectueux toutes les voix de la renommée et toutes les plumes même de l'Académie sera toujours imparfaite et au-dessous de la vérité ; mais je ferai cependant suppléer la diligence à la faiblesse, et si je ne puis signaler ma force ou mon adresse dans une si belle entreprise, je signalerai au moins ma volonté ».

N'est-il pas vrai qu'il serait difficile de pousser plus loin l'art de louer? et cependant l'abbé Fléchier, comme directeur de l'Académie, eut le talent de surpasser encore le récipiendaire sur ce point-là ; mais supposons qu'à la place de Fléchier le directeur eût été le duc de La Rochefoucauld, et qu'il eût mêlé à sa réponse la critique qu'il fait de la conduite des rois (et c'est le portrait de Louis XIV à la fin de la XIIIe des réflexions diverses) :

« Les plus grands rois sont ceux qui s'y méprennent le plus souvent : ils veulent surpasser les autres hommes en valeur, en savoir, en galanterie, et dans mille autres qualités où tout le monde a droit de prétendre ; mais ce goût d'ysurpasser les autres peut être faux en eux quand il va trop loin. Leur émulation doit avoir un autre objet : ils doivent imiter Alexandre, qui ne voulait disputer le prix de la course que contre des rois, et se souvenir que ce n'est que des qualités à la royauté qu'ils doivent disputer. Quelque vaillant que puisse être un roi, quelque savant et agréable qu'il puisse être, il trouvera un nombre infini de gens qui auront ces mêmes qualités aussi avan-

tageusement que lui, et le désir de les surpasser paraîtra toujours faux, et souvent même il lui sera impossible d'y réussir ; mais s'il s'attache à ses devoirs véritables, s'il est magnanime, s'il est grand capitaine et grand politique, s'il est juste, clément et libéral, s'il soulage ses sujets, s'il aime la gloire et le repos de son État, il ne trouvera que des rois à vaincre dans une si noble carrière, il n'y aura rien que de vrai et de grand dans un si noble dessein, et le désir de surpasser les autres n'aura rien de faux. Cette émulation est digne d'un roi, et c'est la véritable gloire où il doit prétendre ».

Figurez-vous la surprise, pour ne pas dire l'indignation de l'auditoire, en écoutant cette fière et audacieuse leçon, si nous ajoutons à cela que La Rochefoucauld avait en horreur les éloges et les compliments quand ils s'adressaient à lui-même [1], en voilà assez et trop pour expliquer pourquoi l'auteur des MAXIMES n'a pas laissé son nom à un des fauteuils de l'Académie.

Je puis me tromper, mais mon hypothèse n'est-elle pas plus honorable pour notre auteur, et tout aussi probable que celle de Sainte-Beuve ?

1. *La Fontaine*, Fables, liv. X, 14 :

Vous dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise...
Etc.

VII

Il y a dans les mémoires de Segrais un alinéa auquel les critiques font allusion sans le rapporter textuellement. Ces lignes d'un écrivain aujourd'hui presque oublié, je les reproduis, non pour leur donner du crédit, mais pour éloigner de La Rochefoucauld tout soupçon d'avoir, comme quelques grands seigneurs le faisaient alors, signé des œuvres dont il n'aurait pas été l'auteur.

« Ceux qui composent pour le public doivent communiquer leurs ouvrages à des amis capables d'en juger, et les corriger avant que de les publier. C'est la manière dont en ont usé tous ceux qui aspirent à la perfection. M. Ménage en a usé ainsi, et c'est pour cela que ses ouvrages sont si achevés. M. de La Rochefoucauld l'a pratiqué ainsi à l'égard de ses MÉMOIRES et de ses MAXIMES, ouvrages écrits avec tant de justesse. Il m'envoyait ce qu'il avait fait dans le temps qu'il y travaillait, et il voulait que je gardasse ses cahiers cinq ou six semaines afin de les examiner plus exactement, et que j'eusse plus de temps à juger du tour des pensées et de l'arrangement des paroles. Il y a des maximes qui ont été changées plus de trente fois. Pourquoi les LETTRES PROVINCIALES sont-elles si bien écrites? C'est qu'elles ont été vues et revues par une douzaine de ces messieurs de Port-Royal, qui étaient d'habiles gens et qui avaient un

goût exquis pour juger ce qui pouvait plaire à des lecteurs ».

Si l'on en croyait Segrais sur parole, nous n'aurions qu'un prête-nom dans La Rochefoucauld, le véritable auteur des MAXIMES et des MÉMOIRES serait le secrétaire de Mademoiselle (fille de Gaston d'Orléans). S'il a collaboré à un roman de Mme de La Fayette, ce n'est pas une raison pour qu'il essaye d'accaparer la paternité d'ouvrages que récusent les autres productions littéraires du poète normand.

Il est possible que La Rochefoucauld ait communiqué ses manuscrits à *Mademoiselle*, et que celle-ci, avant de se prononcer, ait demandé l'opinion de M. de Segrais; peut-être même Mlle de Montpensier pria-t-elle son secrétaire de lui faire la lecture des MÉMOIRES sur la Fronde, où elle joue un rôle important. Rien n'empêche encore de croire que Segrais ait souligné une phrase, changé un mot, écrit même le long *discours sur les réflexions* (page 47); mais, de là à laisser entendre qu'on a eu part dans l'ensemble de l'œuvre, il y a un abîme.

Je sais bien que les biographes de notre auteur n'ont pas paru faire grand cas de la prétention du sieur de Segrais; cependant, il est bon de connaître l'homme, lequel ne se recommande pas toujours par la franchise, dans ce qui le concerne toutefois.

Ainsi, dans son œuvre posthume, le SEGRESIANA, il dit :

« Je n'ai jamais reçu d'argent du roi; j'ai toujours vécu de mon patrimoine : car les biens de Mademoiselle, à qui j'ai appartenu, étaient des biens de patrimoine, et,

hors de ce temps, j'ai vécu et vis encore du mien ».

On pourrait répondre qu'un académicien était alors un pensionnaire du roi, et Segrais était académicien depuis 1662.

Et quand Mademoiselle, à qui il appartenait, écrivait en août 1865 le billet suivant à Colbert, il est permis de penser qu'elle était écoutée :

« M. de Segrais, qui est de l'Académie et qui a beaucoup travaillé pour la gloire du roi et pour le public, ayant été oublié l'année passée dans les gratifications que le roi a faites aux beaux esprits, m'a priée de vous faire souvenir de lui : c'est un certain homme de mérite, et qui est à moi il y a longtemps. J'espère que cela ne vous nuira pas à vous obliger à avoir de la considération pour lui. C'est ce que je vous demande et demeurerai, Monsieur Colbert, votre affectionnée amie, Charlotte-Marie-Louise d'Orléans ».

Colbert dut, sans doute, bien accueillir la réclamation de Mademoiselle, lui qui en 1663 accordait 2.000 livres « au sieur Ménage, excellent pour la critique des pièces ».

D'après Segrais, le chef-d'œuvre de Pascal, les Lettres provinciales, serait aussi le produit d'une collaboration. Heureusement que Segrais n'a pas dit cela de son vivant, personne ne l'eût pris au sérieux.

Avant de mettre le point final à nos recherches, nous ajouterons encore ces lignes de Voltaire : « On lut avidement ce petit recueil, il accoutuma à penser et à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat ;

c'était un mérite que personne n'avait eu avant lui en Europe depuis la renaissance des lettres ».

Croit-on que si La Rochefoucauld ne se distinguait que par son style précis, il eût vécu et comme écrivain et comme moraliste? Assurément ce petit recueil séduit le public qui pense et le séduira encore longtemps, parce que, quoi qu'on en dise, l'homme du siècle de La Rochefoucauld se retrouve aussi par plusieurs côtés dans l'homme de tous les temps.

Il en est de la morale de La Rochefoucauld comme de celle de La Fontaine. Le fabuliste a été, au XVIIIe siècle et au XIXe, attaqué par deux esprits supérieurs, par J.-J. Rousseau et par Lamartine, qui trouvaient sa morale un peu relâchée et trop empreinte d'égoïsme. La Fontaine a eu des défenseurs plus chaleureux que ne le furent jamais ceux de La Rochefoucauld; et tous les deux cependant sont de la même famille comme écrivains et comme penseurs. Qu'on lise la réflexion : *Du rapport des hommes avec les animaux*, page 259, et l'on verra que cette belle page a dû être inspirée par la lecture des FABLES de La Fontaine.

Le fabuliste a été victorieusement réhabilité, et aujourd'hui sa morale trouve grâce devant les censeurs les plus sévères, tandis qu'il sera longtemps encore de mode de répéter les restrictions banales que l'on a faites sur la morale de La Rochefoucauld.

Heureux alors le mortel qui une fois dans sa vie n'aurait pas eu l'occasion d'être de l'avis de l'auteur des MAXIMES!

J.-F. THÉNARD.

NOTE

Le texte que nous réimprimons ici est celui de la cinquième édition (1678), la plus complète et la dernière publiée du vivant de l'auteur. Nous l'avons fait précéder du *Portrait de La Rochefoucauld par lui-même*, tiré du *Recueil des portraits et éloges en vers et en prose, dédié à S. A. R. Mademoiselle* (Paris, 1659) et du *Discours sur les réflexions ou Sentences et Maximes morales* qui se trouve en tête de la première édition des *Maximes* (1665). Ce discours avait toujours été attribué à Segrais; mais M. Gilbert conteste cette attribution dans l'édition qu'il a publiée de La Rochefoucauld en 1868 (collection des *Grands Écrivains de la France*), et nous renvoyons le lecteur à ce qu'il en dit pages 352 à 355 de cette édition.

Nous avons donné en outre les Réflexions des éditions de 1665, 1666 et 1675, qui n'ont pas été reproduites dans celle de 1678, ainsi que les Réflexions qu'on a ajoutées dans l'édition posthume de 1693.

Nous avons cru devoir terminer notre volume par les *Réflexions diverses*, au nombre de dix-neuf, et dont sept avaient déjà paru en 1731, sous le titre de *Réflexions nouvelles de M. de la R****, dans un *Recueil de pièces d'histoire et de littérature*, communément attribué à l'abbé Granet et au père Desmolets. Les douze autres ont été publiées, en 1863, par M. Édouard de Barthélemy. L'ensemble de ces *Réflexions diverses*, dont le manuscrit est conservé par la famille de La Rochefoucauld au château de La Roche-

Guyon, a été reproduit dans l'édition de M. Gilbert que nous venons de citer tout à l'heure, et qui nous a servi de guide.

Les variantes qui ne sont pas suivies d'une date appartiennent à l'édition de 1665.

PORTRAIT

DE LA ROCHEFOUCAULD

PAR LUI-MÊME

Je suis d'une taille médiocre, libre, et bien proportionnée. J'ai le teint brun, mais assez uni ; le front élevé et d'une raisonnable grandeur ; les yeux noirs, petits et enfoncés, et les sourcils noirs et épais, mais bien tournés. Je serais fort empêché à dire de quelle sorte j'ai le nez fait, car il n'est ni camus, ni aquilin, ni gros, ni pointu, au moins à ce que je crois. Tout ce que je sais, c'est qu'il est plutôt grand que petit, et qu'il descend un peu trop en bas. J'ai la bouche grande, et les lèvres assez rouges d'ordinaire, et ni bien ni mal taillées. J'ai les dents blanches, et passablement bien rangées. On m'a dit autrefois que j'avais un peu trop de menton : je viens de me tâter, et de me regarder dans le miroir, pour savoir ce qui en est ;

et je ne sais pas trop bien qu'en juger. Pour le tour du visage, je l'ai ou carré, ou en ovale ; lequel des deux, il me serait fort difficile de le dire. J'ai les cheveux noirs, naturellement frisés, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête. J'ai quelque chose de chagrin et de fier dans la mine : cela fait croire à la plupart des gens que je suis méprisant, quoique je ne le sois point du tout. J'ai l'action fort aisée, et même un peu trop, et jusques à faire beaucoup de gestes en parlant. Voilà naïvement comme je pense que je suis fait au dehors, et l'on trouvera, je crois, que ce que je pense de moi là-dessus n'est pas fort éloigné de ce qui en est. J'en userai avec la même fidélité dans ce qui me reste à faire de mon portrait, car je me suis assez étudié pour me bien connaître, et je ne manque ni d'assurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts. Premièrement, pour parler de mon humeur, je suis mélancolique, et je le suis à un point que depuis trois ou quatre ans à peine m'a-t-on vu rire trois ou quatre fois. J'aurais pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce, si je n'en avais point d'autre

que celle qui me vient de mon tempérament; mais il m'en vient tant d'ailleurs, et ce qui m'en vient me remplit de telle sorte l'imagination, et m'occupe si fort l'esprit, que, la plupart du temps, ou je rêve sans dire mot, ou je n'ai presque point d'attache à ce que je dis. Je suis fort resserré avec ceux que je ne connais pas, et je ne suis pas même extrêmement ouvert avec la plupart de ceux que je connais. C'est un défaut, je le sais bien, et je ne négligerai rien pour m'en corriger; mais, comme un certain air sombre que j'ai dans le visage contribue à me faire paraître encore plus réservé que je ne le suis, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous défaire d'un méchant air qui nous vient de la disposition naturelle des traits, je pense qu'après m'être corrigé au dedans, il ne laissera pas de me demeurer toujours de mauvaises marques au dehors. J'ai de l'esprit, et je ne fais point difficulté de le dire : car à quoi bon façonner là-dessus? Tant biaiser, et tant apporter d'adoucissement pour dire les avantages que l'on a, c'est, ce me semble, cacher un peu de vanité sous une modestie apparente, et se servir d'une manière bien adroite pour faire croire de soi beaucoup plus de bien que l'on n'en dit. Pour moi, je

suis content qu'on ne me croie ni plus beau que je me fais, ni de meilleure humeur que je me dépeins, ni plus spirituel et plus raisonnable que je dirai que je le suis. J'ai donc de l'esprit, encore une fois. mais un esprit que la mélancolie gâte : car, encore que je possède assez bien ma langue, que j'aie la mémoire heureuse, et que je ne pense pas les choses fort confusément, j'ai pourtant une si forte application à mon chagrin que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire. La conversation des honnêtes gens est un des plaisirs qui me touchent le plus : j'aime qu'elle soit sérieuse, et que la morale en fasse la plus grande partie. Cependant je sais la goûter aussi quand elle est enjouée ; et, si je n'y dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connaisse bien ce que valent les bagatelles bien dites, et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, où il y a certains esprits prompts et aisés qui réussissent si bien. J'écris bien en prose, je fais bien en vers ; et, si j'étais sensible à la gloire qui vient de ce côté-là, je pense qu'avec peu de travail je pourrais m'acquérir assez de réputation. J'aime la lecture en général ; celle où il se trouve quelque chose qui peut

façonner l'esprit et fortifier l'âme est celle que j'aime le plus. Surtout j'ai une extrême satisfaction à lire avec une personne d'esprit : car, de cette sorte, on réfléchit à tous moments sur ce qu'on lit, et des réflexions que l'on fait il se forme une conversation la plus agréable du monde et la plus utile. Je juge assez bien des ouvrages de vers et de prose que l'on me montre ; mais j'en dis peut-être mon sentiment avec un peu trop de liberté. Ce qu'il y a encore de mal en moi, c'est que j'ai quelquefois une délicatesse trop scrupuleuse et une critique trop sévère. Je ne hais pas à entendre disputer, et souvent aussi je me mêle assez volontiers dans la dispute ; mais je soutiens d'ordinaire mon opinion avec trop de chaleur, et, lorsqu'on défend un parti injuste contre moi, quelquefois, à force de me passionner pour celui de la raison, je deviens moi-même fort peu raisonnable. J'ai les sentiments vertueux, les inclinations belles, et une si forte envie d'être tout à fait honnête homme que mes amis ne me sauraient faire un plus grand plaisir que de m'avertir sincèrement de mes défauts. Ceux qui me connaissent un peu particulièrement, et qui ont eu la bonté de me donner quelquefois des avis là-dessus, savent que je les ai toujours reçus avec

toute la joie imaginable et toute la soumission d'esprit que l'on saurait désirer. J'ai toutes les passions assez douces et assez réglées ; on ne m'a presque jamais vu en colère, et je n'ai jamais eu de haine pour personne. Je ne suis pas pourtant incapable de me venger, si l'on m'avait offensé, et qu'il y allât de mon honneur à me ressentir de l'injure qu'on m'aurait faite. Au contraire, je suis assuré que le devoir ferait si bien en moi l'office de la haine que je poursuivrais ma vengeance avec encore plus de vigueur qu'un autre. L'ambition ne me travaille point. Je ne crains guère de choses, et ne crains aucunement la mort. Je suis peu sensible à la pitié, et je voudrais ne l'y être point du tout. Cependant il n'est rien que je ne fisse pour le soulagement d'une personne affligée, et je crois effectivement que l'on doit tout faire, jusques à lui témoigner même beaucoup de compassion de son mal : car les misérables sont si sots que cela leur fait le plus grand bien du monde ; mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner, et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien

par raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses. J'aime mes amis, et je les aime d'une façon que je ne balancerais pas un moment à sacrifier mes intérêts aux leurs; j'ai de la condescendance pour eux, je souffre patiemment leurs mauvaises humeurs, et j'en excuse facilement toutes choses : seulement je ne leur fais pas beaucoup de caresses, et je n'ai pas non plus de grandes inquiétudes en leur absence. J'ai naturellement fort peu de curiosité pour la plus grande partie de tout ce qui en donne aux autres gens. Je suis fort secret, et j'ai moins de difficulté que personne à taire ce qu'on m'a dit en confidence. Je suis extrêmement régulier à ma parole : je n'y manque jamais, de quelque conséquence que puisse être ce que j'ai promis, et je m'en suis fait toute ma vie une loi indispensable. J'ai une civilité fort exacte parmi les femmes, et je ne crois pas avoir jamais rien dit devant elles qui leur ait pu faire de la peine. Quand elles ont l'esprit bien fait, j'aime mieux leur conversation que celle des hommes : on y trouve une certaine douceur qui ne se rencontre point parmi nous, et il me semble, outre cela, qu'elles s'expliquent avec plus de netteté, et qu'elles donnent un tour plus agréable aux choses qu'elles di-

sent. Pour galant, je l'ai été un peu autrefois; présentement je ne le suis plus, quelque jeune que je sois. J'ai renoncé aux fleurettes, et je m'étonne seulement de ce qu'il y a encore tant d'honnêtes gens qui s'occupent à en débiter. J'approuve extrêmement les belles passions: elles marquent la grandeur de l'âme; et, quoique dans les inquiétudes qu'elles donnent il y ait quelque chose de contraire à la sévère sagesse, elles s'accommodent si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu que je crois qu'on ne les saurait condamner avec justice. Moi qui connais tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte; mais, de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette connaissance que j'ai me passe jamais de l'esprit au cœur.

ADVIS AU LECTEUR

(ÉDITION DE 1665)

Voicy un portrait du cœur de l'homme que je donne au public sous le nom de *Reflexions ou Maximes morales*. Il court fortune de ne plaire pas à tout le monde, parce qu'on trouvera peut-estre qu'il ressemble trop, et qu'il ne flatte pas assez. Il y a aparence que l'intention du peintre n'a jamais esté de faire parroistre cet ouvrage, et qu'il seroit encore renfermé dans son cabinet si une méchante copie qui en a couru, et qui a passé même depuis quelque temps en Hollande, n'avoit obligé un de ses amis de m'en donner une autre, qu'il dit estre tout à fait conforme à l'original. Mais, toute correcte qu'elle est, possible n'évitera-t-elle pas la censure de certaines personnes qui ne peuvent souffrir que l'on se mesle de penetrer dans le fonds de leur cœur, et qui croyent estre en droit d'empescher que les autres les connoissent parce qu'elles ne veulent pas se connoistre elles-mêmes. Il est vray que, comme ces *Maximes* sont remplies de ces sortes de veritez dont l'orgueil humain ne se peut accommoder, il est presque impossible qu'il ne se soûleve contre-elles, et qu'elles ne s'atirent des censeurs. Aussi est-ce pour

eux que je mets icy une *Lettre* que l'on m'a donnée, qui a esté faite depuis que le manuscrit a paru, et dans le temps que chacun se mesloit d'en dire son avis. Elle m'a semblé assez propre pour répondre aux principales dificultez que l'on peut opposer aux *Reflexions*, et pour expliquer les sentimens de leur auteur. Elle suffit pour faire voir que ce qu'elles contiennent n'est autre chose que l'abregé d'une morale conforme aux pensées de plusieurs Peres de l'Eglise, et que celuy qui les a escrites a eu beaucoup de raison de croire qu'il ne pouvoit s'egarer en suivant de si bons guides, et qu'il luy estoit permis de parler de *l'Homme* comme les Peres en ont parlé. Mais si le respect qui leur est deu n'est pas capable de retenir le chagrin des critiques, s'ils ne font point de scrupule de condamner l'opinion de ces grands hommes en condamnant ce livre, je prie le lecteur de ne les pas imiter, de ne laisser point entraisner son esprit au premier mouvement de son cœur, et de donner ordre, s'il est possible, que *l'amour propre* ne se mesle point dans le jugement qu'il en fera. Car, s'il le consulte, il ne faut pas s'attendre qu'il puisse estre favorable à ces *Maximes :* comme elles traittent *l'amour propre* de corrupteur de la raison, il ne manquera pas de prevenir l'esprit contre elles. Il faut donc prendre garde que cette prevention ne les justifie, et se persuader qu'il n'y a rien de plus propre à establir la verité de ces *Reflexions* que la chaleur et la subtilité que l'on temoignera pour les combattre. En effet, il sera difficile de faire croire à tout homme de bon sens que l'on les condamne par d'autre

motif que par celuy de l'interest caché, de l'orgueil et de l'amour propre. En un mot, le meilleur party que le lecteur ait à prendre est de se mettre d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces maximes qui le regarde en particulier, et qu'il en est seul excepté, bien qu'elles paroissent generales. Aprés cela je luy répond qu'il sera le premier à y souscrire, et qu'il croira qu'elles font encore grace au cœur humain. Voila ce que j'avois à dire sur cet escrit en general ; pour ce qui est de la methode que l'on y eust peu observer, je croy qu'il eust esté à desirer que chaque *Maxime* eût eu un tiltre du sujet qu'elle traite, et qu'elles eussent esté mises dans un plus grand ordre; mais je ne l'ay pù faire sans renverser entierement celuy de la copie qu'on m'a donnée; et, comme il y a plusieurs *Maximes* sur une même matiere, ceux à qui j'en ay demandé avis ont jugé qu'il estoit plus expedient de faire une table à laquelle on aura recours pour trouver celles qui traittent d'une même chose.

DISCOURS

SUR LES RÉFLEXIONS

OU SENTENCES ET MAXIMES MORALES [1]

(ÉDITION DE 1665)

MONSIEUR,

Je ne saurais vous dire au vrai si les *Réflexions Morales* sont de M***, quoiqu'elles soient écrites d'une manière qui semble approcher de la sienne. Mais en ces occasions-là je me défie presque toujours de l'opinion publique, et c'est

1. Cette apologie, ou discours sur les *Réflexions*, fut imprimée dans la première édition, supprimée dans les suivantes, et ne reparut que dans celle de 1693. Le dernier éditeur des Œuvres de La Rochefoucauld, M. Gilbert, ne sait pas à qui il faut faire honneur de cette dissertation apologétique. Il hésite entre trois ou quatre noms. Pour nous, il nous semble que le style et l'érudition un peu prétentieuse du morceau décèlent la plume de Segrais.

Si des lecteurs s'étonnent de voir le poète Segrais invoquer l'autorité des Pères de l'Église, qu'ils fassent réflexion que Pascal travaillait sur les matériaux que lui fournissaient les théologiens de Port-Royal. Ainsi, dans le cas où Segrais aurait eu besoin de citer quelque autorité théologique, n'avait-il pas des relations avec bon nombre de docteurs de la Sorbonne ?

assez qu'elle lui en aie fait un présent pour me donner une juste raison de n'en rien croire. Voilà de bonne foi tout ce que je puis vous répondre sur la première chose que vous me demandez. Et, pour l'autre, si vous n'aviez bien du pouvoir sur moi, vous n'en auriez guère plus de contentement : car un homme prévenu au point que je le suis d'estime pour cet ouvrage n'a pas toute la liberté qu'il faut pour en bien juger. Néanmoins, puisque vous me l'ordonnez, je vous en dirai mon avis, sans vouloir m'ériger autrement en faiseur de dissertations, et sans y mêler en aucune façon l'intérêt de celui que l'on croit avoir fait cet écrit. Il est aisé de voir d'abord qu'il n'était pas destiné pour paraître au jour, mais seulement pour la satisfaction d'une personne qui, à mon avis, n'aspire pas à la gloire d'être auteur ; et, si par hasard c'était M***, je puis vous dire que sa réputation est établie dans le monde par tant de meilleurs titres, qu'il n'aurait pas moins de chagrin de savoir que ces *Réflexions* sont devenues publiques qu'il en eut lorsque les *Mémoires* qu'on lui attribue furent imprimés. Mais vous savez, Monsieur, l'empressement qu'il y a dans le siècle pour publier toutes les nouveautés, et s'il y a moyen de l'empêcher quand on le voudrait, sur-

tout celles qui courent sous des noms qui les rendent recommandables. Il n'y a rien de plus vrai, Monsieur, les noms font valoir les choses auprès de ceux qui n'en sauraient connaître le véritable prix. Celui des *Réflexions* est connu de peu de gens, quoique plusieurs se soient mêlés d'en dire leur avis. Pour moi, je ne me pique pas d'être assez délicat et assez habile pour en bien juger : je dis habile et délicat, parce que je tiens qu'il faut être pour cela l'un et l'autre; et, quand je me pourrais flatter de l'être, je m'imagine que j'y trouverais peu de choses à changer. J'y rencontre partout de la force et de la pénétration, des pensées élevées et hardies, le tour de l'expression noble et accompagné d'un certain air de qualité qui n'appartient pas à tous ceux qui se mêlent d'écrire. Je demeure d'accord qu'on n'y trouvera pas tout l'ordre ni tout l'art que l'on y pourrait souhaiter, et qu'un savant qui aurait un plus grand loisir y aurait pu mettre plus d'arrangement; mais un homme qui n'écrit que pour soi et pour délasser son esprit, qui écrit les choses à mesure qu'elles lui viennent dans la pensée, n'affecte pas tant de suivre les règles que celui qui écrit de profession, qui s'en fait une affaire, et qui songe à s'en faire honneur. Ce désordre néan-

moins à ses grâces, et des grâces que l'art ne peut imiter. Je ne sais pas si vous êtes de mon goût, mais, quand les savants m'en devraient vouloir du mal, je ne puis m'empêcher de dire que je préférerai toute ma vie la manière d'écrire négligée d'un courtisan qui a de l'esprit à la régularité gênée d'un docteur qui n'a jamais rien vu que ses livres. *Plus ce qu'il dit et ce qu'il écrit paraît aisé et dans un certain air d'un homme qui se néglige, plus cette négligence, qui cache l'art sous une expression simple et naturelle, lui donne d'agrément*[1]. C'est de Tacite que je tiens ceci; je vous mets à la marge le passage latin, que vous lirez si vous en avez envie, et j'en userai de même de tous ceux dont je me souviendrai, n'étant pas assuré si vous aimez cette langue, qui n'entre guère dans le commerce du grand monde, quoique je sache que vous l'entendez parfaitement. N'est-il pas vrai, Monsieur, que cette justesse recherchée avec trop d'étude a toujours un je ne sais quoi de contraint qui donne du dégoût, et qu'on ne trouve jamais dans les ouvrages de ces gens esclaves des règles ces beautés où l'art

1. *Dicta factaque ejus quanto solutiora, et quamdam sui negligentiam præferentia, tanto gratius in speciem simplicitatis accipiebantur.* (TAC., *Ann.*, l. 16).

se déguise sous les apparences du naturel, ce don d'écrire facilement et noblement, enfin ce que le Tasse a dit du palais d'Armide :

Stimi (si misto il culto è col negletto)
Sol naturali gli ornamenti e i siti.
Di natura arte par, che per diletto
L'imitatrice sua scherzando imiti.
(Tass., cant. 16).

Voilà comme un poète français l'a pensé après lui :

L'artifice n'a point de part
Dans cette admirable structure;
La nature, en formant tous les traits au hasard,
Sait si bien imiter la justesse de l'art,
Que l'œil, trompé d'une douce imposture,
Croit que c'est l'art qui fait l'ordre de la nature.

Voilà ce que je pense de l'ouvrage en général; mais je vois bien que ce n'est pas assez pour vous satisfaire, et que vous voulez que je réponde plus précisément aux difficultés que vous me dites que l'on vous a faites. Il me semble que la première est celle-ci : *Que les Réflexions détruisent toutes les vertus.* On peut dire à cela que l'intention de celui qui les a

écrites paraît fort éloignée de les vouloir détruire; il prétend seulement faire voir qu'il n'y en a presque point de pures dans le monde, et que dans la plupart de nos actions il y a un mélange d'erreur et de vérité, de perfection et d'imperfection, de vice et de vertu; il regarde le cœur de l'homme corrompu, attaqué de l'orgueil et de l'amour-propre, et environné de mauvais exemples, comme le commandant d'une ville assiégée à qui l'argent a manqué : il fait de la monnaie de cuir et de carton[1]. Cette monnaie a la figure de la bonne, on la débite pour le même prix, mais ce n'est que la misère et le besoin qui lui donnent cours parmi les assiégés. De même la plupart des actions des hommes que le monde prend pour des vertus n'en ont bien souvent que l'image et la ressemblance. Elles ne laissent pas néanmoins d'avoir leur mérite et d'être dignes en quelque sorte de notre estime, étant très difficile d'en avoir humainement de meilleures. Mais, quand il serait vrai qu'il croirait qu'il n'y en aurait aucune de véritable dans l'homme en le considérant dans un état purement naturel, il ne serait pas le premier qui aurait eu cette opi-

1. Epictet., apud *Arrian.*

nion. Si je ne craignais pas de m'ériger trop en docteur, je vous citerais bien des auteurs, et même des Pères de l'Église et de grands saints, qui ont pensé que l'amour-propre et l'orgueil étaient l'âme des plus belles actions des païens. Je vous ferais voir que quelques-uns d'entre eux n'ont pas même pardonné à la chasteté de Lucrèce, que tout le monde avait cru vertueuse, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert la fausseté de cette vertu, qui avait produit la liberté de Rome, et qui s'était attiré l'admiration de tant de siècles. Pensez-vous, Monsieur, que Sénèque, qui faisait aller son sage de pair avec les dieux[1], fût véritablement sage lui-même, et qu'il fût bien persuadé de ce qu'il voulait persuader aux autres? Son orgueil n'a pu l'empêcher de dire quelquefois *qu'on n'avait point vu dans le monde d'exemple de l'idée qu'il proposait*; *qu'il était impossible de trouver une vertu si achevée parmi les hommes, et que le plus parfait d'entre eux était celui qui avait le moins de défauts*[2]. Il demeure d'accord que

1. *Jovem plus non posse quam bonum virum.* (SENEC., ep. LXXXIII).
Deus non vincit sapientem fœlicitate, etiam si vincit ætate. SENEC., ibid.).

2. *Ubi enim illum invenies quem tot seculis quærimus sapientem, pro optimo est minime malus.* (SENEC., *De Tranq.*).

l'on peut reprocher à Socrate d'avoir eu quelques amitiés suspectes, à Platon et Aristote d'avoir été avares, à Épicure prodigue et voluptueux; mais il s'écrie en même temps que *nous serions trop heureux d'être parvenus à savoir imiter leurs vices*[1]. Ce philosophe aurait eu raison d'en dire autant des siens, car on ne serait pas trop malheureux de pouvoir jouir comme il a fait de toute sorte de biens, d'honneurs et de plaisirs, en affectant de les mépriser; de se voir le maître de l'empire et de l'empereur, et l'amant de l'impératrice en même temps; d'avoir de superbes palais, des jardins délicieux, et de prêcher aussi à son aise qu'il faisait la modération et la pauvreté, au milieu de l'abondance et des richesses[2]. Pensez-vous, Monsieur, que ce stoïcien, qui contrefaisait si bien le maître de ses passions, eut d'autres vertus que celles de bien cacher ses vices, et qu'en se faisant couper les veines, il ne se

1. *Objicite Platoni quod petierit pecuniam, Aristoteli quod acceperit, Epicuro quod consumpserit, Socrati Alcibiadem et Phædrum objectate. O vos usu maxime fœlices, cum primum vobis imitari vitia nostra contigerit!* (Senec., *De Vit. beat.*).

2. *Senecam adoriuntur tanquam ingentes et supra privatum modum evectas opes adhuc augeret, quodque studia civium in se verteret, hortorum quoque amœnitate et villarum magnificentia quasi principem supergrederetur.* (Tacit., *Annal.*, l. 14.).

repentit pas plus d'une fois d'avoir laissé à son disciple le pouvoir de le faire mourir? Regardez un peu de près ce faux brave, vous verrez qu'en faisant de beaux raisonnements sur l'immortalité de l'âme, il cherche à s'étourdir sur la crainte de la mort. Il ramasse toutes ses forces pour faire bonne mine; il se mord la langue de peur de dire que la douleur est un mal; il prétend que la raison peut rendre l'homme impassible[1], et, au lieu d'abaisser son orgueil, il le relève au-dessus de la Divinité. Il nous aurait bien plus obligés de nous avouer franchement les faiblesses et la corruption du cœur humain que de prendre tant de peine à nous tromper. L'auteur des *Réflexions* n'en fait pas de même : il expose au jour toutes les misères de l'homme, mais c'est de l'homme abandonné à sa conduite qu'il parle, et non pas du chrétien. Il fait voir que, malgré tous les efforts de sa raison, l'orgueil et l'amour-propre ne laissent pas de se cacher dans les replis de son cœur, d'y vivre et d'y conserver assez de forces pour répandre leur venin, sans qu'il s'en aperçoive, dans la plupart de ses mouvements.

La seconde difficulté que l'on vous a faite, et

1. *Sapientem, si in Phalaridis tauro peruratur, exclamaturum : Dulce est, et ad me nil attinet.* (Epic., apud *Senec.*).

qui a beaucoup de rapport à la première, est que *les Réflexions passent dans le monde pour des subtilités d'un censeur qui prend en mauvaise part les actions les plus indifférentes, plutôt que pour des vérités solides.* Vous me dites que quelques-uns de vos amis vous ont assuré de bonne foi qu'ils savaient par leur propre expérience que l'on fait quelquefois le bien sans avoir d'autre vue que celle du bien, et souvent même sans en avoir aucune, ni pour le bien, ni pour le mal, mais par une droiture naturelle du cœur, qui le porte sans y penser vers ce qui est bon. Je voudrais qu'il me fût permis de croire ces gens-là sur leur parole, et qu'il fût vrai que la nature humaine n'eût que des mouvements raisonnables, et que toutes nos actions fussent naturellement vertueuses. Mais, Monsieur, comment accorderons-nous le témoignage de vos amis avec les sentiments des mêmes Pères de l'Église qui ont assuré *que toutes nos vertus, sans le secours de la foi, n'étaient que des imperfections; que notre volonté était née aveugle, que ses désirs étaient aveugles, sa conduite encore plus aveugle, et qu'il ne fallait pas s'étonner si, parmi tant d'aveuglement, l'homme était dans un égarement continuel?* Ils en ont parlé encore plus

fortement, car ils ont dit qu'en cet état, *la prudence de l'homme ne pénétrait dans l'avenir et n'ordonnait rien que par rapport à l'orgueil; que sa tempérance ne modérait aucun excès que celui que l'orgueil avait condamné; que sa constance ne se soutenait dans les malheurs qu'autant qu'elle était soutenue par l'orgueil; et enfin que toutes ses vertus, avec cet éclat extérieur de mérite qui les faisait admirer, n'avaient pour but que cette admiration, l'amour d'une vaine gloire et l'intérêt de l'orgueil.* On trouverait un nombre presque infini d'autorités sur cette opinion; mais, si je m'engageais à vous les citer régulièrement, j'en aurais un peu plus de peine, et vous n'en auriez pas plus de plaisir. Je pense donc que le meilleur pour vous et pour moi sera de vous en faire voir l'abrégé dans six vers d'un excellent poète de notre temps :

Si le jour de la foi n'éclaire la raison,
Notre goût dépravé tourne tout en poison;
Toujours de notre orgueil la subtile imposture
Au bien qu'il semble aimer fait changer de nature,
Et, dans le propre amour dont l'homme est revêtu,
Il se rend criminel même par sa vertu.

(Brebeuf, *Entr. Sol.*).

S'il faut néanmoins demeurer d'accord que vos amis ont le don de cette foi vive qui redresse toutes les mauvaises inclinations de l'amour-propre, si Dieu leur fait des grâces extraordinaires, s'il les sanctifie dès ce monde, je souscris de bon cœur à leur canonisation, et je leur déclare que les *Réflexions morales* ne les regardent point. Il n'y a pas apparence que celui qui les a écrites en veuille à la vertu des saints; il ne s'adresse, comme je vous ai dit, qu'à l'homme corrompu. Il soutient qu'il fait presque toujours du mal quand son amour-propre le flatte qu'il fait le bien, et qu'il se trompe souvent lorsqu'il veut juger de lui-même, parce que la nature ne se déclare pas en lui sincèrement des motifs qui le font agir. Dans cet état malheureux, où l'orgueil est l'âme de tous ses mouvements, les saints mêmes sont les premiers à lui déclarer la guerre, et le traitent plus mal sans comparaison que ne fait l'auteur des *Réflexions*. S'il vous prend quelque jour envie de voir les passages que j'ai trouvés dans leurs écrits sur ce sujet, vous serez aussi persuadé que je le suis de cette vérité; mais je vous supplie de vous contenter à présent de ces vers, qui vous expliqueront une partie de ce qu'ils en ont pensé :

Le désir des honneurs, des biens et des délices,
Produit seul ses vertus, comme il produit ses vices,
Et l'aveugle intérêt qui règne dans son cœur
Va d'objet en objet et d'erreur en erreur.
Le nombre de ses maux s'accroît par leur remède,
Au mal qui se guérit un autre mal succède.
Au gré de ce tyran, dont l'empire est caché,
Un péché se détruit par un autre péché.

(Brebeuf, *Entr. Sol.*).

Montagne, que j'ai quelque scrupule de vous citer après des Pères de l'Église, dit assez heureusement sur ce même sujet : *que son âme a deux visages différents; qu'elle a beau se replier sur elle-même, elle n'aperçoit jamais que celui que l'amour-propre a déguisé, pendant que l'autre se découvre par ceux qui n'ont point de part à ce déguisement.* Si j'osais enchérir sur une métaphore si hardie, je dirais que l'âme de l'homme corrompu est faite comme ces médailles qui représentent la figure d'un saint et celle d'un démon dans une seule face et par les mêmes traits. Il n'y a que la diverse situation de ceux qui la regardent qui change l'objet : l'un voit le saint, et l'autre voit le démon. Ces comparaisons nous font assez comprendre que, quand l'amour-propre a séduit le cœur, l'orgueil aveugle tellement la raison, et

répand tant d'obscurité dans toutes ses connaissances, qu'elle ne peut juger du moindre de nos mouvements, ni former d'elle-même aucun discours assuré pour notre conduite. *Les hommes*, dit Horace, *sont sur la terre comme une troupe de voyageurs que la nuit a surpris en passant dans une forêt. Ils marchent sur la foi d'un guide qui les égare aussitôt, ou par malice, ou par ignorance; chacun d'eux se met en deine de retrouver le chemin; ils prennent tous diverses routes, et chacun croit suivre la bonne; plus il le croit, et plus il s'en écarte; mais, quoique leurs égarements soient différents, ils n'ont pourtant qu'une même cause: c'est le guide qui les a trompés, et l'obscurité de la nuit qui les empêche de se redresser* [1]. Peut-on mieux dépeindre l'aveuglement et les inquiétudes de l'homme abandonné à sa propre conduite, qui n'écoute que les conseils de son orgueil, qui croit aller naturellement droit au bien, et qui s'imagine toujours que le dernier qu'il recherche est le meilleur? N'est-il pas vrai que, dans le temps qu'il se flatte de faire des

1. *Velut sylvis ubi passim*
Palantes error certo de tramite pellit;
Ille sinistrorsum, hic dextrorsum abit : unus utrique
Error, sed variis illudit partibus.
(HORAT., *Serm.* l. 2, sat. 3).

actions vertueuses, c'est alors que l'égarement de son cœur est plus dangereux? Il y a un si grand nombre de roues qui composent le mouvement de cette horloge, et le principe en est si caché, qu'encore que nous voyions ce que marque la montre, nous ne savons pas quel est le ressort qui conduit l'aiguille sur toutes les heures du cadran.

La troisième difficulté que j'ai à résoudre est que *beaucoup de personnes trouvent de l'obscurité dans le sens et dans l'expression de ces Réflexions*. L'obscurité, comme vous savez, Monsieur, ne vient pas toujours de la faute de celui qui écrit. Les *Réflexions*, ou, si vous voulez, les *Maximes* et les *Sentences*, comme le monde a nommées celles-ci, doivent être écrites dans un style serré, qui ne permet pas de donner aux choses toute la clarté qui serait à désirer; ce sont les premiers traits du tableau : les yeux habiles y remarquent bien toute la finesse de l'art et la beauté de la pensée du peintre; mais cette beauté n'est pas faite pour tout le monde, et, quoique ces traits ne soient point remplis de couleurs, ils n'en sont pas moins des coups de maître. Il faut donc se donner le loisir de pénétrer le sens et la force des paroles; il faut que l'esprit parcoure toute l'étendue de

leur signification avant que de se reposer pour en former le jugement.

La quatrième difficulté est, ce me semble, que *les Maximes sont presque partout trop générales*. On vous a dit *qu'il est injuste d'étendre sur tout le genre humain des défauts qui ne se trouvent qu'en quelques hommes*. Je sais, outre ce que vous me mandez des différents sentiments que vous en avez entendus, ce que l'on oppose d'ordinaire à ceux qui découvrent et qui condamnent les vices. On appelle leur censure le portrait du peintre; on dit qu'ils sont comme les malades de la jaunisse, qu'ils voient tout jaune parce qu'ils le sont eux-mêmes. Mais, s'il était vrai que pour censurer la corruption du cœur en général il fallût la ressentir en particulier plus qu'un autre, il faudrait aussi demeurer d'accord que ces philosophes dont Diogène de Laerce nous rapporte les sentences étaient les hommes les plus corrompus de leur siècle; il faudrait faire le procès à la mémoire de Caton, et croire que c'était le plus méchant homme de la République, parce qu'il censurait les vices de Rome. Si cela est, Monsieur, je ne pense pas que l'auteur des *Réflexions*, quel qu'il puisse être, trouve rien à redire au chagrin de ceux qui le condamneront, quand, à la religion

près, on ne le croira pas plus homme de bien ni plus sage que Caton. Je dirai encore, pour ce qui regarde les termes que l'on trouve trop généraux, qu'il est difficile de les restreindre dans les sentences sans leur ôter tout le sel et toute la force; il me semble, outre cela, que l'usage nous fait voir que sous des expressions générales l'esprit ne laisse pas de sous-entendre de lui-même des restrictions : par exemple quand on dit : *Tout Paris fut au-devant du Roi, toute la Cour est dans la joie,* ces façons de parler ne signifient néanmoins que la plus grande partie. Si vous croyez que ces raisons ne suffisent pas pour fermer la bouche aux critiques, ajoutons-y que, quand on se scandalise si aisément des termes d'une censure générale, c'est à cause qu'elle nous pique trop vivement dans l'endroit le plus sensible du cœur.

Néanmoins il est certain que nous connaissons vous et moi bien des gens qui ne se scandalisent pas de celle des *Réflexions*, j'entends de ceux qui ont l'hypocrisie en aversion, et qui avouent de bonne foi ce qu'ils sentent en eux-mêmes et ce qu'ils remarquent dans les autres. Mais peu de gens sont capables d'y penser ou s en veulent donner la peine, et, si par hasard ils y pensent, ce n'est jamais sans se flatter.

Souvenez-vous, s'il vous plaît, de la manière dont notre ami Guarini traite ces gens-là.

Huomo sono, e mi preggio d'esser humano;
E teco, che sei huomo,
E ch' altro esser non puoi,
Come huomo parlo di cosa humana,
E se di cotal nome forse ti sdegni,
Guarda, garzon superbo,
Che, nel dishumanarti,
Non divenghi una fiera, anzi ch'un dio.

(Guarini, *Past. Fid.*, acte I, scène 1[1]).

Voilà, Monsieur, comme il faut parler de l'orgueil de la nature humaine, et, au lieu de se fâcher contre le miroir qui nous fait voir nos défauts, au lieu de savoir mauvais gré à ceux qui nous les découvrent, ne vaudrait-il pas mieux nous servir des lumières qu'ils nous donnent pour connaître l'amour-propre et l'orgueil, et pour nous garantir des surprises continuelles qu'ils font à notre raison ? Peut-on jamais donner assez d'aversion pour ces deux vices qui furent les causes funestes de la révolte de notre premier père, ni trop décrier ces sources malheureuses de toutes nos misères ?

1. *Homo sum, humani nihil a me alienum puto.* (*Heautont.*, acte I, scène I, Terent.).

Que les autres prennent donc comme ils voudront les *Réflexions morales*; pour moi, je les considère comme peinture ingénieuse de toutes les singeries du faux sage; il me semble que dans chaque trait *l'amour de la vérité lui ôte le masque et le montre tel qu'il est.* Je les regarde comme des leçons d'un maître qui entend parfaitement l'art de connaître les hommes, qui démêle admirablement bien tous les rôles qu'ils jouent dans le monde, et qui non seulement nous fait prendre garde aux différents caractères des personnages du théâtre, mais encore qui nous fait voir, en levant un coin du rideau, que cet amant et ce roi de la comédie sont les mêmes acteurs qui font le docteur et le bouffon dans la farce. Je vous avoue que je n'ai rien lu de notre temps qui m'ait donné plus de mépris pour l'homme et plus de honte de ma propre vanité. Je pense toujours trouver à l'ouverture du livre quelque ressemblance aux mouvements secrets de mon cœur; je me tâte moi-même pour examiner s'il dit vrai, et je trouve qu'il le dit presque toujours et de moi et des autres plus qu'on ne voudrait. D'abord j'en ai quelque dépit, je rougis quelquefois de voir qu'il ait deviné, mais je sens bien, à force de le lire, que, si je n'apprends à devenir plus sage,

j'apprends au moins à connaître que je ne le suis pas; j'apprends enfin, par l'opinion qu'il me donne de moi-même, à ne me répandre pas sottement dans l'admiration de toutes ces vertus dont l'éclat nous saute aux yeux : les hypocrites passent mal leur temps à la lecture d'un livre comme celui-là. Défiez-vous donc, Monsieur, de ceux qui vous en diront du mal, et soyez assuré qu'ils n'en disent que parce qu'ils sont au désespoir de voir révéler des mystères qu'ils voudraient pouvoir cacher toute leur vie aux autres et à eux-mêmes.

En ne voulant vous faire qu'une lettre, je me suis engagé insensiblement à vous écrire un grand discours; appelez-le comme vous voudrez, ou discours ou lettre, il ne m'importe, pourvu que vous en soyez content et que vous me fassiez l'honneur de me croire,

Monsieur,

Votre, etc.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR

(ÉDITION DE 1678)

Cette cinquième édition des *Réflexions morales* est augmentée de plus de cent nouvelles maximes, et plus exacte que les quatre premières. L'approbation que le public leur a donnée est au-dessus de ce que je puis dire en leur faveur; et, si elles sont telles que je les crois, comme j'ai sujet d'en être persuadé, on ne pourrait leur faire plus de tort que de s'imaginer qu'elles eussent besoin d'apologie. Je me contenterai de vous avertir de deux choses: l'une, que par le mot d'*Intérêt* on n'entend pas toujours un intérêt de bien, mais le plus souvent un intérêt d'honneur ou de gloire; et l'autre (qui est comme le fondement de toutes ces réflexions), que celui qui les a faites n'a considéré les hommes que dans cet état déplorable de la nature corrompue par le péché; et qu'ainsi la manière dont il parle de ce nombre infini de défauts qui se rencontrent dans leurs vertus apparentes ne regarde point ceux que Dieu en préserve par une grâce particulière.

Pour ce qui est de l'ordre de ces réflexions, on n'aura pas de peine à juger que, comme elles sont toutes sur des matières différentes, il était difficile d'y en observer ; et, bien qu'il y en ait plusieurs sur un même sujet, on n'a pas cru les devoir toujours mettre de suite, de crainte d'ennuyer le lecteur.

RÉFLEXIONS MORALES

Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés [1].

I

Ce que nous prenons pour des vertus n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions et de divers intérêts, que la fortune ou notre industrie savent arranger; et ce n'est pas toujours par valeur et par chasteté que les hommes sont vaillants et que les femmes sont chastes [2].

1. Var.: Ce que le monde nomme vertu n'est d'ordinaire qu'un fantôme formé par nos passions, à qui on donne un nom honnête pour faire impunément ce qu'on veut. — CLXXIX.

2. Var.: Nous sommes préoccupés de telle sorte en notre faveur que ce que nous prenons souvent pour des vertus n'est en effet qu'un nombre de vices qui leur ressemblent, et que l'orgueil et l'amour-propre nous ont déguisés. — CLXXXI.

Autre. — De plusieurs actions différentes que la Fortune arrange comme il lui plaît, il s'en fait plusieurs vertus. — CCXCIII.

II

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

III

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues [1].

IV

L'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde.

V

La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie.

VI

La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend souvent les plus sots habiles.

1. Vauvenargues ne trouve pas nobles ces expressions : *le pays de l'amour-propre, terres inconnues*. L'observation du moraliste du XVIII[e] siècle parait exagérée. Ce n'est pas la noblesse d'expression qui manque à la pensée de La Rochefoucauld ; on voudrait y voir moins de recherche et plus de naturel ; on y sent un souvenir de la carte du *Tendre* et l'influence des *Précieuses* de l'hôtel de Rambouillet.

VII

Ces grandes et éclatantes actions qui éblouissent les yeux sont représentées par les politiques comme les effets des grands desseins, au lieu que ce sont d'ordinaire les effets de l'humeur et des passions. Ainsi la guerre d'Auguste et d'Antoine, qu'on rapporte à l'ambition qu'ils avaient de se rendre maîtres du monde, n'était peut-être qu'un effet de jalousie.

VIII

Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toujours. Elles sont comme un art de la nature dont les règles sont infaillibles; et l'homme le plus simple qui a de la passion persuade mieux que le plus éloquent qui n'en a point.

IX

Les passions ont une injustice et un propre intérêt qui fait qu'il est dangereux de les suivre, et qu'on s'en doit défier lors même qu'elles paraissent les plus raisonnables.

X

Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine

de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.

XI

Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires. L'avarice produit quelquefois la prodigalité, et la prodigalité l'avarice; on est souvent ferme par faiblesse, et audacieux par timidité.

XII

Quelque soin que l'on prenne de couvrir ses passions par des apparences de piété et d'honneur, elles paraissent toujours au travers de ces voiles.

XIII

Notre amour-propre souffre plus impatiemment la condamnation de nos goûts que de nos opinions.

XIV

Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures : ils haïssent même ceux qui les ont obligés, et

cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien et à se venger du mal leur paraît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre.

XV

La clémence des princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples [1].

XVI

Cette clémence, dont on fait une vertu, se pratique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toujours par tous les trois ensemble.

1. La Rochefoucauld juge ici d'après son expérience. Il se rappelle les actes de clémence de Louis XIII et de Louis XIV, actes dans lesquels la clémence entrait pour peu de chose : par exemple, la grâce du duc de Bouillon dans la conspiration de Cinq-Mars, la grâce de Condé après la deuxième fronde, etc. Et puis, ne serait-ce pas aussi un souvenir de la tragédie de Corneille : *Cinna, ou la Clémence d'Auguste ?* Auguste, par sa clémence, n'agit-il pas dans son propre intérêt ?

J. Esprit, dans *la Fausseté des vertus humaines* (1678), dit : « La clémence des rois est quelquefois une politique et un moyen dont ils se servent pour gagner les cœurs de leurs sujets ». Cet abbé Esprit, natif de Béziers, fut en relations avec La Rochefoucauld et le prince de Conti. Comme Segrais, il lut et annota les *Réflexions* à mesure que l'auteur les formulait. C'est ainsi que J. Esprit trouva des matériaux pour sa *Fausseté des vertus humaines.*

XVII

La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

XVIII

La modération est une crainte de tomber dans l'envie et dans le mépris que méritent ceux qui s'enivrent de leur bonheur : c'est une vaine ostentation de la force de notre esprit; et enfin, la modération des hommes dans leur plus haute élévation est un désir de paraître plus grands que leur fortune.

XIX

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

XX

La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans le cœur.

XXI

Ceux qu'on condamne au supplice affectent quelquefois une constance et un mépris de la

mort qui n'est en effet que la crainte de l'envisager, de sorte qu'on peut dire que cette constance et ce mépris sont à leur esprit ce que le bandeau est à leurs yeux [1].

1. Var.: Ceux qu'on fait mourir affectent quelquefois des constances, des froideurs et des mépris de la mort, pour ne pas penser à elle, de sorte qu'on peut dire que ces froideurs et ces mépris font à leur esprit ce que le bandeau fait à leurs yeux. — XXIV.

Var.: ms. et éd. de 1665 : « Ceux qu'on *fait mourir* affectent quelquefois *des froideurs, des constances* et *des mépris de la mort, pour ne pas penser à elle et pour s'étourdir*, de sorte qu'on peut dire que ces froideurs et ces mépris font à leur esprit ce que le bandeau (ms. *mouchoir*) fait à leurs yeux ».

La rédaction de 1678 vaut mieux, parce qu'elle est plus concise; mais le trait de la fin renferme quelque chose de maniéré et d'obscur. Nous ne savons pas pourquoi l'auteur a changé le mot *mouchoir* pour y substituer *bandeau*. La Rochefoucauld connaissait, sans aucun doute, la lettre datée de Lyon, 12 septembre 1642, sur l'exécution de Cinq-Mars et de de Thou; on y lit : « Lors M. de Thou se tourne vers la compagnie, disant : « Je suis « homme, je crains la mort; ces objets — montrant le corps de « M. le Grand (Cinq-Mars), sur lequel il avait mis son chapeau, — « me font mal au cœur, je vous demande par aumône de quoi « me bander les yeux ». Pour lors lui furent jetés deux mouchoirs, dont l'un tomba entre ses mains. Il dit : « Dieu vous le « rendra en paradis ». Nous croyons que c'est à cet incident que fait allusion l'auteur des *Maximes*, car la mort courageuse des deux victimes avait ému la France entière. Cependant, à propos de cette réflexion sur la mort et de celles qui suivent, nous ne pouvons nous empêcher de critiquer notre moraliste. Tout ce qu'il dit ressemble un peu aux digressions des théologiens et des casuistes : « Heureux ceux qui ne redoutent pas la mort violente, et même celle que la nature envoie ». Mais La Rochefoucauld semble croire que les premiers sont fort rares; pourtant, s'il eût été spectateur sur la place des Terreaux, il aurait vu que Cinq-Mars et de Thou mouraient avec courage, quoique condamnes bien arbitrairement, il le dit lui-même dans ses *Mémoires*. D'autre part, La Rochefoucauld aurait pu penser à Socrate, à Sénèque, à tous ces grands stoïciens à qui la tyrannie impériale imposa le sacrifice de la vie. Notre écrivain est demeuré, à ce point de vue, et nous ne l'en blâmons pas, l'homme de son siècle

XXII

La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir; mais les maux présents triomphent d'elle.

XXIII

Peu de gens connaissent la mort. On ne la souffre pas ordinairement par résolution, mais par stupidité et par coutume; et la plupart des hommes meurent parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir.

XXIV

Lorsque les grands hommes se laissent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les soutenaient que par la force de leur ambition, et non par celle de leur âme, et qu'à une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes [1].

et l'homme de la Fronde : l'amour de soi et de sa vie persiste toujours.

On publia, en 1687, des *Maximes, sentences et réflexions morales* du chevalier de Méré. On y lit, maxime 76 : « La crainte de la mort est plus sensible que la mort même »; ce que, bientôt après, La Bruyère tournera en ces termes : « Il est plus dur de l'appréhender (la mort) que de la souffrir ».

1. Var.: Les grands hommes s'abattent et se démontent à la fin par la longueur de leurs infortunes : cela fait bien voir qu'ils

XXV

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

XXVI

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

XXVII

On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles; mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer.

XXVIII

La jalousie est en quelque manière juste et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient ou que nous croyons nous appartenir; au lieu que l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres.

n'étaient pas forts quand ils les supportaient, mais seulement qu'ils se donnaient la gêne pour le paraître, et qu'ils soutenaient leurs malheurs par la force de leur ambition, et non pas par celle de leur âme; enfin, à une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes. — XXVII.

XXIX

Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités.

XXX

Nous avons plus de force que de volonté, et c'est souvent pour nous excuser à nous-même que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

XXXI

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

XXXII

La jalousie se nourrit dans les doutes et elle devient fureur, ou elle finit sitôt qu'on passe du doute à la certitude [1].

1. Var.: La jalousie ne subsiste que dans les doutes, l'incertitude est sa matière; c'est une passion qui cherche tous les jours de nouveaux sujets d'inquiétude et de nouveaux tourments; on cesse d'être jaloux dès que l'on est éclairci de ce qui causait la jalousie. — xxxv.

Autre. — La jalousie se nourrit dans les doutes. C'est une passion qui cherche toujours de nouveaux sujets d'inquiétude et de nouveaux tourments; et elle devient fureur sitôt qu'on passe du doute à la certitude. — xxxii (1666).

XXXIII

L'orgueil se dédommage toujours, et ne perd rien lors même qu'il renonce à la vanité.

XXXIV

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

XXXV

L'orgueil est égal dans tous les hommes, et il n'y a de différence qu'aux moyens et à la manière de le mettre au jour.

XXXVI

Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connaître nos imperfections.

XXXVII

L'orgueil a plus de part que la bonté aux remontrances que nous faisons à ceux qui commettent des fautes; et nous ne les repre-

nons pas tant pour les en corriger que pour leur persuader que nous en sommes exempts.

XXXVIII

Nous promettons selon nos espérances, et nous tenons selon nos craintes.

XXXIX

L'intérêt parle toutes sortes de langues et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé.

XL

L'intérêt, qui aveugle les uns, fait la lumière des autres.

XLI

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes.

XLII

Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison.

XLIII

L'homme croit souvent se conduire lorsqu'il est conduit; et, pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre.

XLIV

La force et la faiblesse de l'esprit sont mal nommées : elles ne sont en effet que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps.

XLV

Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune.

XLVI

L'attachement ou l'indifférence que les philosophes avaient pour la vie n'était qu'un goût de leur amour-propre, dont on ne doit non plus disputer que du goût de la langue ou du choix des couleurs [1].

1. Var. : L'attachement ou l'indifférence pour la vie sont des goûts de l'amour-propre, dont on ne doit non plus disputer que de ceux de la langue ou du choix des couleurs. — LII.

XLVII

Notre humeur met le prix à tout ce qui nous vient de la fortune.

XLVIII

La félicité est dans le goût, et non pas dans les choses; et c'est par avoir ce qu'on aime qu'on est heureux, et non par avoir ce que les autres trouvent aimable.

XLIX

On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine.

L

Ceux qui croient avoir du mérite se font un honneur d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune [1].

LI

Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes que de voir que

1. Var. : Ceux qui se sentent du mérite se piquent toujours d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont au-dessus de leurs malheurs et qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune. — LVII.

nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre [1].

LII

Quelque différence qui paraisse entre les fortunes, il y a néanmoins une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales.

LIII

Quelques grands avantages que la nature donne, ce n'est pas elle seule, mais la fortune avec elle, qui fait les héros.

LIV

Le mépris des richesses était dans les philosophes un désir caché de venger leur mérite de l'injustice de la fortune par le mépris des mêmes biens dont elle les privait; c'était un secret pour se garantir de l'avilissement de la pauvreté; c'était un chemin détourné pour aller à la considération, qu'ils ne pouvaient avoir par les richesses.

1. Var. : Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes que de voir que nous avons été contents dans l'état et dans les sentiments que nous désapprouvons à cette heure. — LVIII.

LV

La haine pour les favoris n'est autre chose que l'amour de la faveur. Le dépit de ne la pas posséder se console et s'adoucit par le mépris que l'on témoigne de ceux qui la possèdent, et nous leur refusons nos hommages, ne pouvant pas leur ôter ce qui leur attire ceux de tout le monde.

LVI

Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut pour y paraître établi.

LVII

Quoique les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles ne sont pas souvent les effets d'un grand dessein, mais des effets du hasard [1].

LVIII

Il semble que nos actions aient des étoiles heureuses ou malheureuses à qui elles doivent une grande partie de la louange et du blâme qu'on leur donne.

1. Var. : Quoique la grandeur des ministres se flatte de celle de leurs actions, elles sont bien souvent les effets du hasard ou de quelque petit dessein. — LXVI.

LIX

Il n'y a point d'accidents si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage, ni de si heureux que les imprudents ne puissent tourner à leur préjudice.

LX

La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise.

LXI

Le bonheur et le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la fortune.

LXII

La sincérité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens, et celle que l'on voit d'ordinaire n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres.

LXIII

L'aversion du mensonge est souvent une imperceptible ambition de rendre nos témoignages considérables et d'attirer à nos paroles un respect de religion.

LXIV

La vérité ne fait pas tant de bien dans le monde que ses apparences y font de mal.

LXV

Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence; cependant elle ne saurait nous assurer du moindre événement [1].

LXVI

Un habile homme doit régler le rang de ses intérêts et les conduire chacun dans son ordre.

1. Var. : On élève la prudence jusqu'au ciel, et il n'est sorte d'éloge qu'on ne lui donne; elle est la règle de nos actions et de notre conduite, elle est la maîtresse de la fortune, elle fait le destin des Empires; sans elle on a tous les maux, avec elle on a tous les biens, et, comme disait autrefois un poète, quand nous avons la prudence, il ne nous manque aucune divinité, pour dire que nous trouvons dans la prudence tout le secours que nous demandons aux dieux. Cependant la prudence la plus consommée ne saurait nous assurer du plus petit effet du monde, parce que, travaillant sur une matière aussi changeante et aussi inconnue qu'est l'homme, elle ne peut exécuter sûrement aucun de ses projets : d'où il faut conclure que toutes les louanges dont nous flattons notre prudence ne sont que des effets de notre amour-propre, qui s'applaudit en toutes choses et en toutes rencontres. — LXXV.

Autre. — Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence. Cependant, quelque grande qu'elle soit, elle ne saurait nous assurer du moindre événement, parce qu'elle travaille sur l'homme, qui est le sujet du monde le plus changeant. — LXVI (1666).

Notre avidité le trouble souvent, en nous faisant courir à tant de choses à la fois que, pour désirer trop les moins importantes, on manque les plus considérables.

LXVII

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

LXVIII

Il est difficile de définir l'amour. Ce qu'on en peut dire est que, dans l'âme, c'est une passion de régner; dans les esprits, c'est une sympathie, et dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce que l'on aime après beaucoup de mystères.

LXIX

S'il y a un amour pur et exempt du mélange de nos autres passions, c'est celui qui est caché au fond du cœur et que nous ignorons nous-mêmes.

LXX

Il n'y a point de déguisement qui puisse longtemps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.

LXXI

Il n'y a guère de gens qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus [1].

LXXII

Si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié.

LXXIII

On peut trouver des femmes qui n'ont jamais eu de galanterie, mais il est rare d'en trouver qui n'en aient jamais eu qu'une.

1. Rousseau, dans une lettre de Julie (*Nouvelle Héloïse*, 3e partie, lettre XX), commente cette maxime, et ajoute en note : « Je serais bien surpris que Julie eût cité La Rochefoucauld en toute autre occasion ; jamais son *triste* livre ne sera goûté des bonnes gens ». Rousseau ne jugeait pas de l'amour de la même manière que l'amant de la duchesse de Longueville ; et La Rochefoucauld n'a pas écrit ses *Réflexions* pour les *bonnes gens*, c'est-à-dire pour ceux qu'entraîne la passion naïve, selon l'idée de Jean-Jacques. Si Rousseau s'était reporté à la maxime 473, il aurait vu le correctif ou le complément de la même pensée : « Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié ».

La Bruyère, dans le chapitre *Du cœur*, dit, moins bien que La Rochefoucauld : « Il est plus rare de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié ».

Quand, plus tard, Rousseau crut voir des ennemis dans tous ceux qui avaient été en rapport avec lui, n'aurait-il pas donné raison à La Rochefoucauld, s'il avait eu occasion de commenter de nouveau sa maxime ?

LXXIV

Il n'y a que d'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies.

LXXV

L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister sans un mouvement continuel, et il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre.

LXXVI

Il est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu [1].

1. Sceptique en amour, La Rochefoucauld ne l'était pas moins dans les croyances superstitieuses de son siècle. Seulement, sur cette question brûlante des esprits, il se tient dans une réserve prudente : il n'aurait peut-être pas osé fronder les préjugés de son époque avec le sans-gêne que montra un jour M. le Prince (Condé).

« M. le Prince, dit Segrais, eut la curiosité de voir un possédé, en Bourgogne, dont on faisait beaucoup de bruit.— En tirant quelque chose de sa poche, comme si c'eût été un reliquaire, il lui mit la main fermée sur la tête. Le possédé rit, et aussitôt fit beaucoup d'extravagances ; M. le Prince, retirant sa main, fit voir au possédé que c'était une montre. Le possédé fut déconcerté de voir cela, faisant mine de vouloir se jeter sur lui. M. le Prince, qui avait sa canne à la main, lui dit : « Monsieur le diable, si tu « me touches, je t'avertis que je te rosserai bien ton étui ». Et, faisant le récit de ce qui lui était arrivé alors, il disait : « Je « parlais en cette manière, ne voulant pas qu'on crût que j'étais « assez fou pour vouloir battre le diable ». Le possédé demeura dans son devoir et ne battit pas M. le Prince, qui aurait exécuté sa menace ».

LXXVII

L'amour prête son nom à un nombre infini de commerces qu'on lui attribue, et où il n'a non plus de part que le doge à ce qui se fait à Venise.

LXXVIII

L'amour de la justice n'est en la plupart des hommes que la crainte de souffrir l'injustice [1].

LXXIX

Le silence est le parti le plus sûr de celui qui se défie de soi-même.

Quelques années plus tard, La Bruyère écrivait :

« Que penser de la magie et du sortilège ? La théorie en est obscure, les principes vagues, incertains, et qui approchent du visionnaire. Mais il y a des faits embarrassants, affirmés par des hommes graves qui les ont vus ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent : les admettre tous ou les nier tous paraît un égal inconvénient... ». L'ami de Mme de La Fayette aurait souri du *distinguo* posé par La Bruyère.

1. Var.: La justice n'est qu'une vive appréhension qu'on ne nous ôte ce qui nous appartient : de là vient cette considération et ce respect pour tous les intérêts du prochain, et cette scrupuleuse application à ne lui faire aucun préjudice ; cette crainte retient l'homme dans les bornes des biens que la naissance ou la fortune lui ont donnés, et sans cette crainte il ferait des courses continuelles sur les autres. — LXXXVIII.

Autre.— On blâme l'injustice, non pas par l'aversion que l'on a pour elle, mais pour le préjudice que l'on en reçoit. — XC.

LXXX

Ce qui nous rend si changeants dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connaître les qualités de l'âme, et facile de connaître celles de l'esprit.

LXXXI

Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous, et nous ne faisons que suivre notre goût et notre plaisir quand nous préférons nos amis à nous-même. C'est néanmoins par cette préférence seule que l'amitié peut être vraie et parfaite.

LXXXII

La réconciliation avec nos ennemis n'est qu'un désir de rendre notre condition meilleure, une lassitude de la guerre, et une crainte de quelque mauvais événement.

LXXXIII

Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts, et qu'un échange de bons offices ; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-

propre se propose toujours quelque chose à gagner [1].

LXXXIV

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

LXXXV

Nous nous persuadons souvent d'aimer les gens plus puissants que nous, et néanmoins c'est l'intérêt seul qui produit notre amitié. Nous ne nous donnons pas à eux pour le bien que nous leur voulons faire, mais pour celui que nous en voulons recevoir.

LXXXVI

Notre défiance justifie la tromperie d'autrui.

LXXXVII

Les hommes ne vivraient pas longtemps en société s'ils n'étaient les dupes les uns des autres.

1. Var. : L'amitié la plus désintéressée n'est qu'un trafic où notre amour-propre propose toujours quelque chose à gagner. — XCIV.

LXXXVIII

L'amour-propre nous augmente ou nous diminue les bonnes qualités de nos amis à proportion de la satisfaction que nous avons d'eux, et nous jugeons de leur mérite par la manière dont ils vivent avec nous.

LXXXIX

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

XC

Nous plaisons plus souvent dans le commerce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualités.

XCI

La plus grande ambition n'en a pas la moindre apparence lorsqu'elle se rencontre dans une impossibilité absolue d'arriver où elle aspire.

XCII

Détromper un homme préoccupé de son mérite est lui rendre un aussi mauvais office que

celui que l'on rendit à ce fou d'Athènes qui croyait que tous les vaisseaux qui arrivaient dans le port étaient à lui [1].

XCIII

Les vieillards aiment à donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples.

XCIV

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soutenir.

XCV

La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer.

XCVI

Tel homme est ingrat, qui est moins coupable de son ingratitude que celui qui lui a fait du bien.

1. Var. : On a autant de sujet de se plaindre de ceux qui nous apprennent à nous connaître nous-mêmes qu'en eut ce fou d'Athènes de se plaindre du médecin qui l'avait guéri de l'opinion d'être riche. — CIV.

XCVII

On s'est trompé lorsqu'on a cru que l'esprit et le jugement étaient deux choses différentes. Le jugement n'est que la grandeur de la lumière de l'esprit; cette lumière pénètre le fond des choses, elle y remarque tout ce qu'il faut remarquer et aperçoit celles qui semblent imperceptibles. Ainsi il faut demeurer d'accord que c'est l'étendue de la lumière de l'esprit qui produit tous les effets que l'on attribue au jugement [1].

XCVIII

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

XCIX

La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates.

1 Var. : Le jugement n'est autre chose que la grandeur de la lumière de l'esprit; son étendue est la mesure de sa lumière, sa profondeur est celle qui pénètre le fond des choses; son discernement les compare et les distingue, sa justesse ne voit que ce qu'il faut voir, sa droiture les prend toujours par le bon biais, sa délicatesse aperçoit celles qui paraissent imperceptibles, et le jugement décide ce que les choses sont; si on l'examine bien, on trouvera que toutes ces qualités ne sont autre chose que la grandeur de l'esprit, lequel, voyant tout, rencontre dans la plénitude de ses lumières tous les avantages dont nous venons de parler. — CVII.

C

La galanterie de l'esprit est de dire des choses flatteuses d'une manière agréable [1].

CI

Il arrive souvent que des choses se présentent plus achevées à notre esprit qu'il ne les pourrait faire avec beaucoup d'art [2].

CII

L'esprit est toujours la dupe du cœur.

CIII

Tous ceux qui connaissent leur esprit ne connaissent pas leur cœur.

CIV

Les hommes et les affaires ont leur point de perspective; il y en a qu'il faut voir de près

1. Var. : La galanterie de l'esprit est un tour de l'esprit par lequel il entre dans les choses les plus flatteuses, c'est-à-dire celles qui sont les plus capables de plaire aux autres. — cx.

2. Var. : Il y a de jolies choses que l'esprit ne cherche point et qu'il trouve toutes achevées en lui-même ; il semble qu'elles y soient cachées comme l'or et les diamants dans le sein de la terre. — cxi.

pour en bien juger, et d'autres dont on ne juge jamais si bien que quand on en est éloigné.

CV

Celui-là n'est pas raisonnable à qui le hasard fait trouver la raison, mais celui qui la connaît, qui la discerne, et qui la goûte.

CVI

Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail; et, comme il est presque infini, nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites.

CVII

C'est une espèce de coquetterie de faire remarquer qu'on n'en fait jamais.

CVIII

L'esprit ne saurait jouer longtemps le personnage du cœur.

CIX

La jeunesse change ses goûts par l'ardeur du sang, et la vieillesse conserve les siens par l'accoutumance.

CX

On ne donne rien si libéralement que ses conseils [1].

CXI

Plus on aime une maîtresse, et plus on est prêt de la haïr.

CXII

Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage.

CXIII

Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux.

CXIV

On ne se peut consoler d'être trompé par ses ennemis et trahi par ses amis, et l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même.

CXV

Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en apercevoir qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

1. Var.: Il n'y a point de plaisir qu'on fasse plus volontiers à un ami que celui de lui donner conseil. — CXVII.

CXVI

Rien n'est moins sincère que la manière de demander et de donner des conseils. Celui qui en demande paraît avoir une déférence respectueuse pour les sentiments de son ami, bien qu'il ne pense qu'à lui faire approuver les siens et à le rendre garant de sa conduite ; et celui qui conseille paye la confiance qu'on lui témoigne d'un zèle ardent et désintéressé, quoiqu'il ne cherche le plus souvent dans les conseils qu'il donne que son propre intérêt ou sa gloire [1].

CXVII

La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les pièges que l'on nous tend; et on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres.

1. Var.: Rien n'est plus divertissant que de voir deux hommes assemblés, l'un pour demander conseil et l'autre pour le donner : l'un paraît avec une déférence respectueuse et dit qu'il vient recevoir des instructions pour sa conduite, et son dessein, le plus souvent, est de faire approuver ses sentiments et de rendre celui qu'il vient consulter garant de l'affaire qu'il lui propose; celui qui conseille paye d'abord la confiance de son ami des marques d'un zèle ardent et désintéressé, et il cherche en même temps, dans ses propres intérêts, des règles de conseiller, de sorte que son conseil lui est bien plus propre qu'à celui qui le reçoit. — CXVIII.



CXVIII

L'intention de ne jamais tromper nous expose à être souvent trompés.

CXIX

Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes [1].

CXX

L'on fait plus souvent des trahisons par faiblesse que par un dessein formé de trahir.

CXXI

On fait souvent du bien pour pouvoir impunément faire du mal.

CXXII

Si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur faiblesse que par notre force.

1. Var.: La coutume que nous avons de nous déguiser aux autres pour acquérir leur estime fait qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes. — CXXIII.

CXXIII

On n'aurait guère de plaisir si on ne se flattait jamais.

CXXIV

Les plus habiles affectent toute leur vie de blâmer les finesses, pour s'en servir en quelque grande occasion et pour quelque grand intérêt

CXXV

L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit, et il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit se découvre en un autre.

CXXVI

Les finesses et les trahisons ne viennent que de manque d'habileté.

CXXVII

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

CXXVIII

La trop grande subtilité est une fausse délicatesse, et la véritable délicatesse est une solide subtilité.

CXXIX

Il suffit quelquefois d'être grossier pour n'être pas trompé par un habile homme.

CXXX

La faiblesse est le seul défaut que l'on ne saurait corriger.

CXXXI

Le moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour.

CXXXII

Il est plus aisé d'être sage pour les autres que de l'être pour soi-même.

CXXXIII

Les seules bonnes copies sont celles qui nous font voir le ridicule des méchants originaux.

CXXXIV

On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a que par celles que l'on affecte d'avoir.

CXXXV

On est quelquefois aussi différent de soi-même que des autres.

CXXXVI

Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour.

CXXXVII

On parle peu quand la vanité ne fait pas parler.

CXXXVIII

On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

CXXXIX

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paraissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque

personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, au même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire, au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les persuader que de chercher si fort à se plaire à soi-même, et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

CXL

Un homme d'esprit serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots.

CXLI

Nous nous vantons souvent de ne nous point ennuyer, et nous sommes si glorieux que nous ne voulons pas nous trouver de mauvaise compagnie.

CXLII

Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup

de choses, les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire.

CXLIII

C'est plutôt par l'estime de nos propres sentiments que nous exagérons les bonnes qualités des autres que par l'estime de leur mérite, et nous voulons nous attirer des louanges lorsqu'il semble que nous leur en donnons.

CXLIV

On n'aime point à louer, et on ne loue jamais personne sans intérêt. La louange est une flaterie habile, cachée et délicate, qui satisfait différemment celui qui la donne et celui qui la reçoit. L'un la prend comme une récompense de son mérite, l'autre la donne pour faire remarquer son équité et son discernement.

CXLV

Nous choisissons souvent des louanges empoisonnées qui font voir par contre-coup en ceux que nous louons des défauts que nous n'osons découvrir d'une autre sorte.

CXLVI

On ne loue d'ordinaire que pour être loué.

CXLVII

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit.

CXLVIII

Il y a des reproches qui louent et des louanges qui médisent.

CXLIX

Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois [1].

CL

Le désir de mériter les louanges qu'on nous donne fortifie notre vertu; et celles que l'on donne à l'esprit, à la valeur et à la beauté, contribuent à les augmenter [2].

1. Var. : La modestie qui semble refuser les louanges n'est en effet qu'un désir d'en avoir de plus délicates. — CXLVII.

2. Var. : L'approbation que l'on donne à l'esprit, à la beauté et à la valeur, les augmente, les perfectionne et leur fait faire de plus grands effets qu'ils n'auraient été capables de faire d'eux-mêmes. — CLVI.

CLI

Il est plus difficile de s'empêcher d'être gouverné que de gouverner les autres.

CLII

Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourrait nuire.

CLIII

La nature fait le mérite, et la fortune le met en œuvre.

CLIV

La fortune nous corrige de plusieurs défauts que la raison ne saurait corriger.

CLV

Il y a des gens dégoûtants avec du mérite, et d'autres qui plaisent avec des défauts [1].

1. Cette expression *dégoûtants* nous paraît un peu *réaliste* chez un écrivain qui ne cherchait pas le néologisme; mais le mot devient très naturel et reprend son sens propre si l'on se reporte à la variante : « Comme il y a de bonnes viandes qui affadissent le cœur, il y a un mérite fade, et des personnes qui dégoûtent avec des qualités bonnes et estimables ». — CLXII.

CLVI

Il y a des gens dont tout le mérite consiste à dire et à faire des sottises utilement, et qui gâteraient tout s'ils changeaient de conduite.

CLVII

La gloire des grands hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir.

CLVIII

La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

CLIX

Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualités, il en faut avoir l'économie.

CLX

Quelque éclatante que soit une action, elle ne doit pas passer pour grande lorsqu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein.

CLXI

Il doit y avoir une certaine proportion entre les actions et les desseins si on en veut tirer tous les effets qu'elles peuvent produire.

CLXII

L'art de savoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités dérobe l'estime et donne souvent plus de réputation que le véritable mérite.

CLXIII

Il y a une infinité de conduites qui paraissent ridicules, et dont les raisons cachées sont très sages et très solides.

CLXIV

Il est plus facile de paraître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux que l'on exerce.

CLXV

Notre mérite nous attire l'estime des honnêtes gens, et notre étoile celle du public.

CLXVI

Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même.

CLXVII

L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité.

CLXVIII

L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.

CLXIX

Pendant que la paresse et la timidité nous retiennent dans notre devoir, notre vertu en a souvent tout l'honneur.

CLXX

Il est difficile de juger si un procédé net, sincère et honnête, est un effet de probité ou d'habileté.

CLXXI

Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.

CLXXII

Si on examine bien les divers effets de l'ennui, on trouvera qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'intérêt.

CLXXIII

Il y a diverses sortes de curiosité : l'une d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre ce qui nous peut être utile; et l'autre d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent [1].

CLXXIV

Il vaut mieux employer notre esprit à supporter les infortunes qui nous arrivent qu'à prévoir celles qui nous peuvent arriver.

CLXXV

La constance en amour est une inconstance perpétuelle qui fait que notre cœur s'attache

1. Var. : La curiosité n'est pas, comme l'on croit, un simple amour de la nouveauté; il y en a une d'intérêt, qui fait que nous voulons savoir les choses pour nous en prévaloir; il y en a une autre d'orgueil, qui nous donne envie d'être au-dessus de ceux qui ignorent les choses et de n'être pas au-dessous de ceux qui les savent. — CLXXXII.

successivement à toutes les qualités de la personne que nous aimons, donnant tantôt la préférence à l'une, tantôt à l'autre; de sorte que cette constance n'est qu'une inconstance arrêtée et renfermée dans un même sujet.

CLXXVI

Il y a deux sortes de constance en amour: l'une vient de ce que l'on trouve sans cesse dans la personne que l'on aime de nouveaux sujets d'aimer, et l'autre vient de ce que l'on se fait un honneur d'être constant.

CLXXVII

La persévérance n'est digne ni de blâme ni de louange, parce qu'elle n'est que la durée des goûts et des sentiments, qu'on ne s'ôte et qu'on ne se donne point.

CLXXVIII

Ce qui nous fait aimer les nouvelles connaissances n'est pas tant la lassitude que nous avons des vieilles, ou le plaisir de changer, que le dégoût de n'être pas assez admirés de ceux qui nous connaissent trop, et l'espérance

de l'être davantage de ceux qui ne nous connaissent pas tant.

CLXXIX

Nous nous plaignons quelquefois légèrement de nos amis pour justifier par avance notre légèreté.

CLXXX

Notre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait qu'une crainte de celui qui nous en peut arriver.

CLXXXI

Il y a une inconstance qui vient de la légèreté de l'esprit ou de sa faiblesse, qui lui fait recevoir toutes les opinions d'autrui, et il y en a une autre qui est plus excusable, qui vient du dégoût des choses.

CLXXXII

Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. La prudence les assemble et les tempère, et elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

CLXXXIII

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.

CLXXXIV

Nous avouons nos défauts pour réparer par notre sincérité le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres.

CLXXXV

Il y a des héros en mal comme en bien [1].

CLXXXVI

On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices, mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu.

1. Déjà un critique du temps de La Rochefoucauld avait remarqué que le mot *héros* ne se prend pas dans un sens défavorable. J. Esprit développe cette pensée sous forme dubitative : « Ne pourrait-on pas dire qu'il y a des héros en mal comme il y a des héros en bien, puisqu'on voit des gens avoir dessein de rendre leurs crimes et leurs forfaits illustres » ?

Nous pensons que notre moraliste n'a pas songé à cette distinction ; il n'a en vue que l'homme de guerre, le grand capitaine : c'est peut-être une allusion à Turenne, à Condé et à lui-même, sur leur conduite pendant les Frondes.

CLXXXVII

Le nom de la vertu sert à l'intérêt aussi utilement que les vices.

CLXXXVIII

La santé de l'âme n'est pas plus assurée que celle du corps, et, quoi que l'on paraisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter que de tomber malade quand on se porte bien.

CLXXXIX

Il semble que la nature ait prescrit à chaque homme, dès sa naissance, des bornes pour les vertus et pour les vices.

CXC

Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts.

CXCI

On peut dire que les vices nous attendent dans le cours de la vie, comme des hôtes chez qui il faut successivement loger; et je doute que l'expérience nous les fît éviter s'il nous était permis de faire deux fois le même chemin.

CXCII

Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la créance que c'est nous qui les quittons.

CXCIII

Il y a des rechutes dans les maladies de l'âme comme dans celles du corps. Ce que nous prenons pour notre guérison n'est le plus souvent qu'un relâche ou un changement de mal.

CXCIV

Les défauts de l'âme sont comme les blessusures du corps : quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paraît toujours, et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

CXCV

Ce qui nous empêche souvent de nous abandonner à un seul vice est que nous en avons plusieurs.

CXCVI

Nous oublions aisément nos fautes lorsqu'elles ne sont sues que de nous.

CXCVII

Il y a des gens de qui l'on peut ne jamais croire du mal sans l'avoir vu, mais il n'y en a point en qui il nous doive surprendre en le voyant.

CXCVIII

Nous élevons la gloire des uns pour abaisser celle des autres; et quelquefois on louerait moins Monsieur le Prince et Monsieur de Turenne si on ne les voulait point blâmer tous deux.

CXCIX

Le désir de paraître habile empêche souvent de le devenir.

CC

La vertu n'irait pas si loin si la vanité ne lui tenait compagnie.

CCI

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde se trompe fort; mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui se trompe encore davantage.

CCII

Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mêmes ; les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connaissent parfaitement et les confessent.

CCIII

Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien.

CCIV

La sévérité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté.

CCV

L'honnêteté des femmes est souvent l'amour de leur réputation et de leur repos.

CCVI

C'est être véritablement honnête homme que de vouloir être toujours exposé à la vue des honnêtes gens.

CCVII

La folie nous suit dans tous les temps de la vie. Si quelqu'un paraît sage, c'est seulement

parce que ses folies sont proportionnées à son âge et à sa fortune.

CCVIII

Il y a des gens niais qui se connaissent et qui emploient habilement leur niaiserie.

CCIX

Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit.

CCX

En vieillissant on devient plus fou et plus sage.

CCXI

Il y a des gens qui ressemblent aux vaudevilles, qu'on ne chante qu'un certain temps.

CCXII

La plupart des gens ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont ou par leur fortune.

CCXIII

L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de faire fortune, le désir de rendre notre vie commode et agréable, et l'envie

d'abaisser les autres, sont souvent les causes de cette valeur si célèbre parmi les hommes.

CCXIV

La valeur est dans les simples soldats un métier périlleux qu'ils ont pris pour gagner leur vie [1].

CCXV

La parfaite valeur et la poltronnerie complète sont deux extrémités où l'on arrive rarement. L'espace qui est entre deux est vaste et contient toutes les autres espèces de courage; il n'y a pas moins de différence entre elles qu'entre les visages et les humeurs. Il y a des hommes qui s'exposent volontiers au commen-

1. J. Esprit répète la même pensée en disant : « Les soldats vendent leur vie à la guerre pour vivre ». Nos moralistes auraient pu ajouter : « Et il n'en peut être autrement dans notre royaume ». En effet, les gens de guerre ou soldats enrôlés par un partisan ou par un gouverneur, au nom du gouvernement, n'avaient d'autre espérance que celle de vivre en pillant, même en pays ami. Point de grades, point de titres, pour stimuler une ambition plus élevée : l'amour de la patrie était alors une passion inconnue, même chez beaucoup de grands seigneurs ! « Il n'y a point de patrie dans l'état despotique, dit La Bruyère (ch. X) ; d'autres choses suppléent : l'*intérêt*, la *gloire*, le *service du prince* ».

cement d'une action, et qui se relâchent et se rebutent aisément par sa durée. Il y en a qui sont contents quand ils ont satisfait à l'honneur du monde, et qui font fort peu de chose au delà. On en voit qui ne sont pas toujours également maîtres de leur peur. D'autres se laissent quelquefois entraîner à des terreurs générales; d'autres vont à la charge parce qu'ils n'osent demeurer dans leurs postes. Il s'en trouve à qui l'habitude des moindres périls affermit le courage et les prépare à s'exposer à de plus grands. Il y en a qui sont braves à coups d'épée et qui craignent les coups de mousquet; d'autres sont assurés aux coups de mousquet et appréhendent de se battre à coups d'épée. Tous ces courages de différentes espèces conviennent en ce que, la nuit augmentant la crainte et cachant les bonnes et les mauvaises actions, elle donne la liberté de se ménager. Il y a encore un autre ménagement plus général: car on ne voit point d'homme qui fasse tout ce qu'il serait capable de faire dans une occasion s'il était assuré d'en revenir; de sorte qu'il est visible que la crainte de la mort ôte quelque chose de la valeur.

CCXVI

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde.

CCXVII

L'intrépidité est une force extraordinaire de l'âme qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions, que la vue des grands périls pourrait exciter en elle; et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus surprenants et les plus terribles.

CCXVIII

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu [1].

1. On a beaucoup loué la profondeur de cette pensée, et Vauvenargues la commente en répétant : « L'utilité de la vertu est si manifeste que les méchants la pratiquent par intérêt ». Cela ne tend-il pas à absoudre les hypocrites et à berner leurs dupes? Tartuffe a pris les dehors de l'homme vertueux : tant mieux pour Tartuffe, et tant pis pour Orgon, qui est suffisamment payé par sa naïveté.

CCXIX

La plupart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur; mais peu se veulent toujours exposer autant qu'il est nécessaire pour faire réussir le dessein pour lequel ils s'exposent.

CCXX

La vanité, la honte, et surtout le tempérament, font souvent la valeur des hommes et la vertu des femmes.

CCXXI

On ne veut point perdre la vie, et on veut acquérir de la gloire; ce qui fait que les braves ont plus d'adresse et d'esprit pour éviter la mort que les gens de chicane n'en ont pour conserver leur bien.

CCXXII

Il n'y a guère de personnes qui, dans le premier penchant de l'âge, ne fassent connaître par où leur corps et leur esprit doivent défaillir.

CCXXIII

Il est de la reconnaissance comme de l bonne foi des marchands, elle entretient l commerce; et nous ne payons pas parce qu'i est juste de nous acquitter, mais pour trouve plus facilement des gens qui nous prêtent.

CCXXIV

Tous ceux qui s'acquittent des devoirs de l reconnaissance ne peuvent pas, pour cela, s flatter d'être reconnaissants.

CCXXV

Ce qui fait le mécompte dans la reconnais sance qu'on attend des grâces que l'on a faites c'est que l'orgueil de celui qui donne et l'or gueil de celui qui reçoit ne peuvent conveni du prix du bienfait.

CCXXVI

Le trop grand empressement qu'on a de s'ac quitter d'une obligation est une espèce d'ingr titude.

CCXXVII

Les gens heureux ne se corrigent guère : ils croient toujours avoir raison quand la fortune soutient leur mauvaise conduite.

CCXXVIII

L'orgueil ne veut pas devoir, et l'amour-propre ne veut pas payer.

CCXXIX

Le bien que nous avons reçu de quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait.

CCXXX

Rien n'est si contagieux que l'exemple, et nous ne faisons jamais de grands biens ni de grands maux qui n'en produisent de semblables. Nous imitons les bonnes actions par émuation, et les mauvaises par la malignité de notre nature, que la honte retenait prisonnière et que l'exemple met en liberté.

CCXXXI

C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul.

CCXXXII

Quelque prétexte que nous donnions à nos afflictions, ce n'est souvent que l'intérêt et la vanité qui les causent.

CCXXXIII

Il y a dans les afflictions diverses sortes d'hypocrisie. Dans l'une, sous prétexte de pleurer la perte d'une personne qui nous est chère, nous nous pleurons nous-mêmes; nous regrettons la bonne opinion qu'il avait de nous, nous pleurons la diminution de notre bien, de notre plaisir, de notre considération. Ainsi les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vivants. Je dis que c'est une espèce d'hypocrisie, à cause que dans ces sortes d'afflictions on se trompe soi-même. Il y a une autre hypocrisie qui n'est pas si innocente, parce qu'elle impose à tout le monde : c'est l'affliction de certaines personnes qui aspirent à la gloire d'une belle et immortelle douleur. Après que le temps, qui consume tout, a fait cesser celle qu'elles avaient en effet, elles ne laissent pas d'opiniâtrer leurs pleurs, leurs plaintes et leurs soupirs; elles prennent un personnage lugubre et travaillent à persuader

par toutes leurs actions que leur déplaisir ne finira qu'avec leur vie. Cette triste et fatigante vanité se trouve d'ordinaire dans les femmes ambitieuses : comme leur sexe leur ferme tous les chemins qui mènent à la gloire, elles s'efforcent de se rendre célèbres par la montre d'une inconsolable affliction. Il y a encore une autre espèce de larmes qui n'ont que de petites sources, qui coulent et se tarissent facilement : on pleure pour avoir la réputation d'être tendre ; on pleure pour être plaint ; on pleure pour être pleuré ; enfin, on pleure pour éviter la honte de ne pleurer pas [1].

CCXXXIV

C'est plus souvent par orgueil que par défaut de lumières qu'on s'oppose avec tant d'opiniâ-

1. Cette longue réflexion porte l'empreinte d'un esprit morose et chagrin. Les remarques de La Rochefoucauld ne sont pourtant pas fausses, mais elles tombent plutôt sur le courtisan du XVII[e] siècle que sur l'homme en général. Il est triste de remarquer que la fortune ou l'ambition altèrent les bons sentiments du cœur humain. Et c'est parmi les grands que notre moraliste a étudié. Nous renvoyons nos lecteurs aux pages admirables dans lesquelles Saint-Simon représente le trouble et le désespoir des courtisans à la mort du grand dauphin : c'est le commentaire le plus éloquent de la réflexion de La Rochefoucauld ; mais, nous le répétons, il y a des douleurs vraies et désintéressées. Est-ce que le deuil fastueux de la duchesse de Montmorency, se retirant dans un couvent à Moulins, après la décapitation de son mari, n'aurait pas paru sérieux à La Rochefoucauld ?

treté aux opinions les plus suivies; on trouve les premières places prises dans le bon parti, et on ne veut point des dernières.

CCXXXV

Nous nous consolons aisément des disgrâces de nos amis lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux.

CCXXXVI

Il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté, et qu'il s'oublie lui-même lorsque nous travaillons pour l'avantage des autres. Cependant c'est prendre le chemin le plus assuré pour arriver à ses fins, c'est prêter à usure sous prétexte de donner, c'est enfin s'acquérir tout le monde par un moyen subtil et délicat [1].

1. Var. : Qui considérera superficiellement tous les effets de la bonté, qui nous fait sortir hors de nous-mêmes, et qui nous immole continuellement à l'avantage de tout le monde, sera tenté de croire que, lorsqu'elle agit, l'amour-propre s'oublie et s'abandonne lui-même, ou se laisse dépouiller et appauvrir sans s'en apercevoir ; de sorte qu'il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté. Cependant c'est le plus utile de tous les moyens dont l'amour-propre se sert pour arriver à ses fins, c'est un chemin dérobé par où il revient à lui-même plus riche et plus abondant, c'est un désintéressement qu'il met à une furieuse usure, c'est enfin un ressort délicat avec lequel il réunit, il dispose et tourne tous les hommes en sa faveur. — CCL.

CCXXXVII

Nul ne mérite d'être loué de bonté s'il n'a pas la force d'être méchant : toute autre bonté n'est le plus souvent qu'une paresse ou une impuissance de la volonté [1].

CCXXXVIII

Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes que de leur faire trop de bien.

CCXXXIX

Rien ne flatte plus notre orgueil que la confiance des grands, parce que nous la regardons comme un effet de notre mérite, sans considérer qu'elle ne vient le plus souvent que de vanité ou d'impuissance de garder le secret [2].

1. Var. : Nous nous rangeons à l'opinion d'Aimé Martin, qui voit dans cette pensée une allusion au caractère d'Anne d'Autriche : *La reine est si bonne !* disait-on dans le public ; toutefois l'envie de se venger ne lui manquait pas, s'il faut en croire certains mémoires.

2. Var. : Rien ne nous plaît tant que la confiance des grands et des personnes considérables par leurs emplois, par leur esprit ou par leur mérite ; elle nous fait sentir un plaisir exquis et élève merveilleusement notre orgueil, parce que nous le regardons comme un effet de notre fidélité. Cependant nous serions remplis de confusion si nous considérions l'imperfection et la bassesse de sa naissance, car elle vient de la vanité, de l'envie de parler et de l'impuissance de retenir le secret ; de sorte qu'on peut dire que la confiance est comme un relâchement de l'âme causé par le nombre et par le poids des choses dont elle est pleine. — CCLV.

CCXL

On peut dire de l'agrément séparé de la beauté que c'est une symétrie dont on ne sait point les règles, et un rapport secret des traits ensemble, et des traits avec les couleurs et avec l'air de la personne.

CCXLI

La coquetterie est le fond de l'humeur des femmes ; mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques-unes est retenue par la crainte ou par la raison.

CCXLII

On incommode souvent les autres quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder.

CCXLIII

Il y a peu de choses impossibles d'elles-mêmes, et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens.

CCXLIV

La souveraine habileté consiste à bien connaître le prix des choses.

CCXLV

C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté [1].

CCXLVI

Ce qui paraît générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée qui méprise de petits intérêts pour aller à de plus grands.

CCLXVII

La fidélité qui paraît en la plupart des hommes n'est qu'une invention de l'amour-propre pour attirer la confiance; c'est un moyen de nous élever au-dessus des autres et de nous rendre dépositaires des choses les plus importantes [2].

1. Var. : « Le plus grand art d'un homme habile est celui de savoir *cacher son habileté* ». 1665. Cette première rédaction nous paraît moins recherchée que la seconde. Il faut croire que cette maxime plut beaucoup, car on la présenta de diverses manières. Méré : « La fin de la meilleure politique est de passer quelquefois pour avoir peu d'esprit, quoiqu'on en ait infiniment ». La Bruyère : « C'est avoir fait un grand pas dans la finesse que de faire penser de soi que l'on n'est que médiocrement fin ». La Rochefoucauld domine en concision et même en clarté ses deux imitateurs !

2. Var. : La fidélité est une invention rare de l'amour-propre, par laquelle l'homme, s'érigeant en dépositaire des choses précieuses, se rend lui-même infiniment précieux ; de tous les trafics de l'amour-propre, c'est celui où il fait le moins d'avances et de plus grands profits ; c'est un raffinement de sa politique avec

CCXLVIII

La magnanimité méprise tout pour avoir tout.

CCXLIX

Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux et dans l'air de la personne, que dans le choix des paroles.

CCL

La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut et à ne dire que ce qu'il faut.

CCLI

Il y a des personnes à qui les défauts siéent bien, et d'autres qui sont disgrâciées avec leurs bonnes qualités.

CCLII

Il est aussi ordinaire de voir changer les goûts qu'il est extraordinaire de voir changer les inclinations.

lequel il engage les hommes par leurs biens, par leur honneur, par leur liberté et par leur vie, qu'ils sont forcés de confier en quelques occasions à élever l'homme fidèle au-dessus de tout le monde. — CCLXIX.

CCLIII

L'intérêt met en œuvre toutes sortes de vertus et de vices.

CCLIV

L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission dont on se sert pour soumettre les autres : c'est un artifice de l'orgueil qui s'abaisse pour s'élever; et, bien qu'il se transforme en mille manières, il n'est jamais mieux déguisé et plus capable de tromper que lorsqu'il se cache sous la figure de l'humilité [1].

1. Var. : L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission que nous employons pour soumettre effectivement tout le monde ; c'est un mouvement de l'orgueil, par lequel il s'abaisse devant les hommes pour s'élever sur eux ; c'est un déguisement et son premier stratagème. Mais, quoique ses changements soient presque infinis et qu'il soit admirable sous toutes sortes de figures, il faut avouer néanmoins qu'il n'est jamais si rare ni si extraordinaire que lorsqu'il se cache sous la forme et sous l'habit de l'humilité : car alors on le voit les yeux baissés, dans une contenance modeste et reposée; toutes ses paroles sont douces et respectueuses, pleines d'estime pour les autres et de dédain pour lui-même. Si on l'en veut croire, il est indigne de tous les honneurs, il n'est capable d'aucun emploi, il ne reçoit les charges où on l'élève que comme un effet de la bonté des hommes et de la faveur aveugle de la fortune. C'est l'orgueil qui joue tous ces personnages que l'on prend pour l'humilité. — CCLXXVII.

Autre. — L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission que nous employons pour soumettre effectivement tout le monde ; c'est un mouvement de l'orgueil par lequel il s'abaisse devant les hommes pour s'élever sur eux ; c'est un déguisement et son premier stratagème, mais, quoique ses changements soient presque infinis et qu'il soit admirable sous toutes sortes de figures, il faut

CCLV

Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, des gestes et des mines qui leur sont propres ; et ce rapport, bon ou mauvais, agréable ou désagréable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent [1].

CCLVI

Dans toutes les professions, chacun affecte une mine et un extérieur pour paraître ce qu'il veut qu'on le croie. Ainsi on peut dire que le monde n'est composé que de mines [2].

avouer néanmoins qu'il n'est jamais si rare ni si extraordinaire que lorsqu'il se cache sous la forme et sous l'habit de l'humilité : car alors on le voit les yeux baissés, dans une contenance modeste et reposée ; toutes ses paroles sont douces et respectueuses, pleines d'estime pour les autres et de dédains pour lui-même : si on l'en veut croire, il est indigne de tous les honneurs ; il ne reçoit les charges où on l'élève que comme un effet de la bonté des hommes et de la faveur aveugle de la fortune. C'est l'orgueil qui joue tous ces personnages que l'on prend pour l'humilité ». (1665).

On trouve dans cette analyse comme un souvenir de *Tartuffe*, que La Rochefoucauld avait déjà entendu lire à Molière dans les *belles ruelles*.

La Bruyère avait médité cette page quand il traçait le portrait d'*Onuphre*. Pour La Rochefoucauld, il avait sous les yeux des modèles vivants, parmi lesquels on peut citer Colbert.

1. Var.: Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, un geste et des mines qui leur sont propres ; ce rapport, bon ou mauvais, fait les bons ou les mauvais comédiens, et c'est ce qui fait aussi que les personnes plaisent ou déplaisent. — CCLXXVIII.

2. Var.: Dans toutes les professions et dans tous les arts, chacun se fait une mine et un extérieur qu'il met en la place de la chose

CCLVII

La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.

CCLVIII

Le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit.

CCLIX

Le plaisir de l'amour est d'aimer, et l'on est plus heureux par la passion que l'on a que par celle que l'on donne.

CCLX

La civilité est un désir d'en recevoir et d'être estimé poli.

CCLXI

L'éducation que l'on donne d'ordinaire aux jeunes gens est un second amour-propre qu'on leur inspire.

dont il veut avoir le mérite; de sorte que tout le monde n'est composé que de mines, et c'est inutilement que nous travaillons à y trouver rien de réel. — CCLXXIX.

CCLXII

Il n'y a point de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour; et on est toujours plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime qu'à perdre le sien.

CCLXIII

Ce qu'on nomme libéralité n'est le plus souvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons.

CCLXIV

La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui; c'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber; nous donnons du secours aux autres pour les engager à nous en donner en de semblables occasions; et ces services que nous leur rendons sont, à proprement parler, des biens que nous nous faisons à nous-mêmes par avance.

CCLXV

La petitesse de l'esprit fait l'opiniâtreté, et nous ne croyons pas aisément ce qui est au delà de ce que nous voyons.

CCLXVI

C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions, comme l'ambition et l'amour, qui puissent triompher des autres. La paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse : elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie ; elle y détruit et y consume insensiblement les passions et les vertus.

CCLXVII

La promptitude à croire le mal sans l'avoir assez examiné est un effet de l'orgueil et de la paresse : on veut trouver des coupables, et on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes.

CCLXVIII

Nous récusons des juges pour les plus petits intérêts, et nous voulons bien que notre réputation et notre gloire dépendent du jugement des hommes, qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou par leur préoccupation, ou par leur peu de lumière ; et ce n'est que pour les faire prononcer en notre faveur que nous ex-

posons en tant de manières notre repos et notre vie [1].

CCLXIX

Il n'y a guère d'homme assez habile pour connaître tout le mal qu'il fait.

CCLXX

L'honneur acquis est caution de celui qu'on doit acquérir.

CCLXXI

La jeunesse est une ivresse continuelle : c'est la fièvre de la raison.

CCLXXII

Rien ne devrait plus humilier les hommes qui ont mérité de grandes louanges que le soin qu'ils prennent encore de se faire valoir par de petites choses.

1. Var.: Nous récusons tous les jours des juges pour les plus petits intérêts, et nous faisons dépendre notre gloire et notre réputation, qui sont les plus grands biens du monde, du jugement des hommes, qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou par leur malignité, ou par leur préoccupation, ou par leur sottise; et c'est pour obtenir d'eux un arrêt en notre faveur que nous exposons notre repos et notre vie en cent manières, et que nous la condamnons à une infinité de soucis, de peines et de travaux. — CCXCII.

CCLXXIII

Il y a des gens qu'on approuve dans le monde, qui n'ont pour tout mérite que les vices qui servent au commerce de la vie.

CCLXXIV

La grâce de la nouveauté est à l'amour ce que la fleur est sur les fruits : elle y donne un lustre qui s'efface aisément et qui ne revient jamais.

CCLXXV

Le bon naturel qui se vante d'être si sensible est souvent étouffé par le moindre intérêt.

CCLXXVI

L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

CCLXXVII

Les femmes croient souvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas. L'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées, et la

peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion, lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie [1].

CCLXXVIII

Ce qui fait que l'on est souvent mécontent de ceux qui négocient est qu'ils abandonnent presque toujours l'intérêt de leurs amis pour l'intérêt du succès de la négociation, qui devient le leur par l'honneur d'avoir réussi à ce qu'ils avaient entrepris.

CCLXXIX

Quand nous exagérons la tendresse que nos amis ont pour nous, c'est souvent moins par reconnaissance que par le désir de faire juger de notre mérite.

CCLXXX

L'approbation que l'on donne à ceux qui entrent dans le monde vient souvent de l'envie secrète que l'on porte à ceux qui y sont établis.

1. Si La Rochefoucauld avait laissé la clef de ses *Maximes*, nous croyons bien qu'il eût dit à la suite de celle-là : « C'est ce que j'ai remarqué chez Mme la duchesse de Longueville » Au lieu de : « encore qu'elles n'aiment pas », l'édition de 1665 donnait : « quoiqu'elles n'aiment pas ».

CCLXXXI

L'orgueil, qui nous inspire tant d'envie, nous sert souvent aussi à la modérer.

CCLXXXII

Il y a des faussetés déguisées qui représentent si bien la vérité que ce serait mal juger que de ne s'y pas laisser tromper.

CCLXXXIII

Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil qu'á se bien conseiller soi-même.

CCLXXXIV

Il y a des méchants qui seraient moins dangereux s'ils n'avaient aucune bonté.

CCLXXXV

La magnanimité est assez définie par son nom ; néanmoins on pourrait dire que c'est le bon sens de l'orgueil et la voie la plus noble pour recevoir des louanges.

CCLXXXVI

Il est impossible d'aimer une seconde fois ce qu'on a véritablement cessé d'aimer.

CCLXXXVII

Ce n'est pas tant la fertilité de l'esprit qui nous fait trouver plusieurs expédients sur une même affaire que c'est le défaut de lumière qui nous fait arrêter à tout ce qui se présente à notre imagination, et qui nous empêche de discerner d'abord ce qui est le meilleur.

CCLXXXVIII

Il y a des affaires et des maladies que les remèdes aigrissent en certains temps, et la grande habileté consiste à connaître quand il est dangereux d'en user.

CCLXXXIX

La simplicité affectée est une imposture délicate.

CCXC

Il y a plus de défauts dans l'humeur que dans l'esprit.

CCXCI

Le mérite des hommes a sa saison aussi bien que les fruits.

CCXCII

On peut dire de l'humeur des hommes, comme de la plupart des bâtiments, qu'elle a diverses faces : les unes agréables et les autres désagréables.

CCXCIII

La modération ne peut avoir le mérite de combattre l'ambition et de la soumettre : elles ne se trouvent jamais ensemble. La modération est la langueur et la paresse de l'âme, comme l'ambition en est l'activité et l'ardeur [1].

CCXCIV

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

1. Var.: La modération, dans la plupart des hommes, n'a garde de combattre et de soumettre l'ambition, puisqu'elles ne se peuvent trouver ensemble, la modération n'étant d'ordinaire qu'une paresse, une langueur et un manque de courage ; de manière qu'on peut justement dire à leur égard que la modération est une bassesse de l'âme, comme l'ambition en est l'élévation. — XVII.

CCXCV

Il s'en faut bien que nous ne connaissions toutes nos volontés.

CCXCVI

Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point, mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous.

CCXCVII

Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et réglé qui meut et qui tourne imperceptiblement notre volonté ; elles roulent ensemble et exercent successivement un empire secret en nous, de sorte qu'elles ont une part considérable à toutes nos actions sans que nous le puissions connaître. [1]

1. Var.: Nous ne nous apercevons que des emportements et des mouvements extraordinaires de nos humeurs et de notre tempérament, comme de la violence de la colère ; mais personne quasi ne s'aperçoit que ces humeurs ont un cours ordinaire et réglé, qui meut et tourne doucement et imperceptiblement notre volonté à des actions différentes ; elles roulent ensemble, s'il faut ainsi dire, et exercent successivement un empire secret en nous-mêmes ; de sorte qu'elles ont une part considérable en toutes nos actions, sans que nous le puissions reconnaître. — XLVIII.

CCXCVIII

La reconnaissance de la plupart des hommes n'est qu'une secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits.

CCXCIX

Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations ; beaucoup de gens ont de la reconnaissance pour les médiocres, mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes [1].

CCC

Il y a des folies qui se prennent comme les maladies contagieuses [2].

1. La Rochefoucauld aurait dû ajouter que ce qui empêche qu'on ne s'acquitte des *grandes obligations*, c'est que celui qui les apprécie est trop porté à en exagérer la *grandeur*.

Après la mort du cardinal de Richelieu, le prince de Marsillac, qui s'était fait le chevalier paladin de la reine et n'avait pas craint, s'il faut l'en croire, de se compromettre sérieusement par ses entreprises audacieuses, aspirait à la plus brillante fortune. Il rechercha l'appui du cardinal Mazarin, qui n'était pas aussi chevaleresque que Marsillac.

Cependant les plus belles promesses lui furent faites. Malheureusement Marsillac refusait ce qui lui était offert, et n'obtenait pas ce qu'il désirait. « Tant de diverses espérances qui m'étaient données presque en même temps, et qui étaient sitôt changées, m'attiraient beaucoup d'envie, sans me procurer aucun établissement; et je vis bien que la reine entrait dans l'esprit du cardinal pour m'amuser ». (*Mémoires*. Année 1643).

2. Var.: « Il y a des folies que l'on prend des autres, *comme les rhumes* et les maladies contagieuses » (manuscrit). L'annota-

CCCI

Assez de gens méprisent le bien, mais peu savent le donner.

CCCII

Ce n'est d'ordinaire que dans de petits intérêts où nous prenons le hasard de ne pas croire aux apparences.

CCCIII

Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

CCCIV

Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuient, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

CCCV

L'intérêt, que l'on accuse de tous nos crimes, mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions.

teur contemporain avait ajouté : « Il y en a d'autres qui tiennent comme la gale et la teigne ». L'hôtel Rambouillet n'aurait pas permis cette crudité dans les termes, et La Rochefoucauld a bien fait d'effacer de son manuscrit le mot « rhume ». Probablement il laisse entendre ici qu'il a pris de M[me] de Longueville la maladie de la Fronde.

CCCVI

On ne trouve guère d'ingrats tant qu'on est en état de faire du bien.

CCCVII

Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même qu'il est ridicule de l'être avec les autres [1].

CCCVIII

On a fait une vertu de la modération, pour borner l'ambition des grands hommes et pour

1. Cette maxime inquiéta un critique contemporain, qui demandait ce que La Rochefoucauld entendait par *glorieux*. Duplessis lui répondit : « La Rochefoucauld veut dire qu'il faut avoir un grand respect de soi-même et de sa propre dignité, pour ne rien faire qui en soit indigne, mais aussi qu'il serait ridicule de faire sentir aux autres la supériorité que l'on croit avoir sur eux. Le mot *glorieux* est entendu ici dans un double sens très admissible, et fait un excellent effet ».

Duplessis aurait dû expliquer le double sens ; La Rochefoucauld a pris le mot *glorieux* au sens qu'il avait généralement à cette époque, et que Molière lui a donné dans ce passage du *Misanthrope* (acte I, sc. II) :

Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée,
Et la plus glorieuse *a des régals peu chers*
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.

Plusieurs annotateurs, même Voltaire, ont blâmé la pensée de Molière, parce qu'ils ont fait rapporter glorieuse à estime, tandis qu'il faut entendre l'âme glorieuse, l'âme qui a le sentiment de sa valeur et de sa dignité.

La Rochefoucauld s'est peint lui-même dans cette réflexion.

consoler les gens médiocres de leur peu de fortune et de leur peu de mérite.

CCCIX

Il y a des gens destinés à être sots qui ne font pas seulement des sottises par leur choix, mais que la fortune même contraint d'en faire.

CCCX

Il arrive quelquefois des accidents dans la vie d'où il faut être un peu fou pour se bien tirer [1].

CCCXI

S'il y a des hommes dont le ridicule n'ait jamais paru, c'est qu'on ne l'a pas bien cherché.

1. Nous ne rapprocherons pas cette pensée du distique de Caton :

> *Insipiens esto, quum tempus postulat, aut res;*
> *Stultitiam simulare loco prudentia summa est.*

Nous ne pouvons non plus y voir une allusion à la stratégie, comme l'on fait quelques critiques. Il nous semble que La Rochefoucauld ici, comme en une infinité d'autres endroits, fait un retour sur lui-même : il s'est bien tiré de sa lutte contre Richelieu dans l'intérêt de la reine. La Fronde, qui aurait dû le perdre, l'a remis en faveur ; il n'est pas jusqu'à la galanterie avec Mme de Longueville dont *il ne se soit bien tiré.*

CCCXII

Ce qui fait que les amants et les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes.

CCCXIII

Pourquoi faut-il que nous ayons assez de mémoire pour retenir jusqu'aux moindres particularités de ce qui nous est arrivé, et que nous n'en ayons pas assez pour nous souvenir combien de fois nous les avons contées à une même personne ?

CCCXIV

L'extrême plaisir que nous prenons à parler de nous-mêmes nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent.

CCCXV

Ce qui nous empêche d'ordinaire de faire voir le fond de notre cœur à nos amis n'est pas tant la défiance que nous avons d'eux que celle que nous avons de nous-mêmes.

CCCXVI

Les personnes faibles ne peuvent être sincères.

CCCXVII

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats, mais c'en est un insupportable d'être obligé à un malhonnête homme.

CCCXVIII

On trouve des moyens pour guérir de la folie, mais on n'en trouve point pour redresser un esprit de travers.

CCCXIX

On ne saurait conserver longtemps les sentiments qu'on doit avoir pour ses amis et pour ses bienfaiteurs si on se laisse la liberté de parler souvent de leurs défauts.

CCCXX

Louer les princes des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire impunément des injures [1].

1. Var. : « Louer les rois des qualités qu'ils n'ont pas n'est que leur dire des injures ». La Rochefoucauld lisait les discours de l'Académie française, et les éloges platement adulateurs qu'il y trouvait à l'adresse du roi qui lui ont inspiré cette réflexion. N'oublions pas qu'il vivait à l'époque où l'*oraison funèbre* était dans tout son épanouissement.

CCCXXI

Nous sommes plus près d'aimer ceux qui nous haïssent que ceux qui nous aiment plus que nous ne voulons.

CCCXXII

Il n'y a que ceux qui sont méprisables qui craignent d'être méprisés.

CCCXXIII

Notre sagesse n'est pas moins à la merci de la fortune que nos biens.

CCCXXIV

Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour.

CCCXXV

Nous nous consolons souvent par faiblesse des maux dont la raison n'a pas la force de nous consoler.

CCCXXVI

Le ridicule déshonore plus que le déshonneur [1].

CCCXXVII

Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

CCCXXVIII

L'envie est plus irréconciliable que la haine.

CCCXXIX

On croit quelquefois haïr la flatterie, mais on ne hait que la manière de flatter.

CCCXXX

On pardonne tant que l'on aime.

1. La marquise de Lambert (*Premier Avis d'une mère à son fils*) accepte la réflexion de La Rochefoucauld. « Je penserais comme lui, dit-elle, parce qu'il n'est au pouvoir de personne d'en déshonorer une autre... Les causes du déshonneur sont connues et certaines ; le ridicule est purement arbitraire ». Peut-être n'entendons-nous plus le mot déshonneur au sens que lui donnait La Rochefoucauld ; pour lui, il se serait cru déshonoré si, en qualité de duc et pair, il n'eût pas montré des équipages et une livrée pareils ou supérieurs à ceux des personnages de sa condition. Le cuisinier Vatel, s'estimant plus que déshonoré, se jugea ridicule à cause du manque de marée et se tua.

CCCXXXI

Il est plus difficile d'être fidèle à sa maîtresse quand on est heureux que quand on en est maltraité.

CCCXXXII

Les femmes ne connaissent pas toute leur coquetterie.

CCCXXXIII

Les femmes n'ont point de sévérité complète sans aversion.

CCCXXXIV

Les femmes peuvent moins surmonter leur coquetterie que leur passion.

CCCXXXV

Dans l'amour, la tromperie va presque toujours plus loin que la méfiance.

CCCXXXVI

Il y a une certaine sorte d'amour dont l'excès empêche la jalousie.

CCCXXXVII

Il est de certaines bonnes qualités comme des sens : ceux qui en sont entièrement privés ne les peuvent apercevoir ni les comprendre.

CCCXXXVIII

Lorsque notre haine est trop vive, elle nous met au-dessous de ceux que nous haïssons.

CCCXXXIX

Nous ne ressentons nos biens et nos maux qu'à proportion de notre amour-propre.

CCCXL

L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison.

CCCXLI

Les passions de la jeunesse ne sont guère plus opposées au salut que la tiédeur des vieilles gens [1].

1. C'est une des rares maximes où La Rochefoucauld ait fait allusion aux habitudes religieuses de son époque et où il parle de lui-même. Aussi la mit-il seulement dans l'édition de 1675, alors qu'âgé de soixante-deux ans, il songeait à son salut sous l'influence de la vieillesse et de la goutte. Ce fut seulement lors de sa dernière attaque de goutte qu'il se décida à s'acquitter décemment des devoirs de religion, comme le laisse entendre Mme de Sévigné.

CCCXLII

L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage.

CCCXLIII

Pour être un grand homme, il faut savoir profiter de toute sa fortune.

CCCXLIV

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir.

CCCXLV

Les occasions nous font connaître aux autres, et encore plus à nous-mêmes.

CCCXLVI

Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes, si *le* tempérament n'en est d'accord [1].

1. Var. : Chaque talent dans les hommes, de même que chaque arbre, a ses propriétés et ses effets qui lui sont tous particuliers. — CXXXVIII.

CCCXLVII

Nous ne trouvons guère de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis.

CCCXLVIII

Quand on aime, on doute souvent de ce qu'on croit le plus.

CCCXLIX

Le plus grand miracle de l'amour, c'est de guérir de la coquetterie.

CCCL

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

CCCLI

On a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus.

CCCLII

On s'ennuie presque toujours avec les gens avec qui il n'est pas permis de s'ennuyer.

CCCLIII

Un honnête homme peut être amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot.

CCCLIV

Il y a de certains défauts qui, bien mis en œuvre, brillent plus que la vertu même.

CCCLV

On perd quelquefois des personnes qu'on regrette plus qu'on n'en est affligé, et d'autres dont on est affligé et qu'on ne regrette guère.

CCCLVI

Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent.

CCCLVII

Les petits esprits sont trop blessés des petites choses; les grands esprits les voient toutes, et n'en sont point blessés.

CCCLVIII

L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes; sans elle, nous conservons tous nos défauts, et ils sont seulement couverts par l'orgueil, qui les cache aux autres et souvent à nous-mêmes.

CCCLIX

Les infidélités devraient éteindre l'amour, et il ne faudrait point être jaloux quand on a sujet de l'être. Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui soient dignes qu'on en ait pour elle.

CCCLX

On se décrie beaucoup plus auprès de nous par les moindres infidélités qu'on nous fait que par les plus grandes qu'on fait aux autres.

CCCLXI

La jalousie naît toujours avec l'amour, mais elle ne meurt pas toujours avec lui.

CCCLXII

La plupart des femmes ne pleurent pas tant la mort de leurs amants pour les avoir aimés que pour paraître plus dignes d'être aimées.

CCCLXIII

Les violences qu'on nous fait nous font souvent moins de peine que celles que nous nous faisons à nous-mêmes.

CCCLXIV

On sait assez qu'il ne faut guère parler de sa femme, mais on ne sait pas assez qu'on devrait encore moins parler de soi.

CCCLXV

Il y a de bonnes qualités qui dégénèrent en défauts quand elles sont naturelles, et d'autres qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises. Il faut, par exemple, que la raison nous fasse ménagers de notre bien et de notre confiance, et il faut, au contraire, que la nature nous donne la bonté et la valeur.

CCCLXVI

Quelque défiance que nous ayons de la sincérité de ceux qui nous parlent, nous croyons toujours qu'ils nous disent plus vrai qu'aux autres.

CCCLXVII

Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient asses de leur métier.

CCCLXVIII

La plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas.

CCCLXIX

Les violences qu'on se fait pour s'empêcher d'aimer sont souvent plus cruelles que les rigueurs de ce qu'on aime.

CCCLXX

Il n'y a guère de poltrons qui connaissent toujours toute leur peur.

CCCLXXI

C'est presque toujours la faute de celui qui aime de ne pas connaître quand on cesse de l'aimer.

CCCLXXII

La plupart des jeunes gens croient être natu-

rels lorsqu'ils ne sont que mal polis et grossiers[1].

CCCLXXIII

Il y a de certaines larmes qui nous trompent souvent nous-mêmes après avoir trompé les autres.

CCCLXXIV

Si on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, on est bien trompé.

CCCLXXV

Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

1. Mme de Motteville (*Histoire de France sous le ministère Mazarin*, par Bazin) fait aussi le procès à la jeunesse de son temps, *qui ne valait pas les restes du Maréchal de Bassompierre* : en effet, il s'était formé une école de *petits maîtres*, comme on les appelait, qui affectaient, ajoute Bazin, le ton leste et tranchant, la brusquerie et l'impatience.

C'est l'éternel *laudator temporis acti se puero* d'Horace. A ce compte, nous ne serions plus que des sauvages. La Rochefoucauld a cédé ici au préjugé commun en se croyant, lui et ceux de son âge, mieux elevés que les plus jeunes.

Tallemant des Réaux, à l'article du *Maréchal de Bassompierre*, n'est pas de l'opinion de Mme de Motteville ; et, du reste, on sait que les mœurs et le langage du temps de Henri IV et de Louis XIII étaient assez décolletés.

CCCLXXVI

L'envie est détruite par la véritable amitié, et la coquetterie par le véritable amour.

CCCLXXVII

Le plus grand défaut de la pénétration n'est, pas de n'aller point jusqu'au but, c'est de le passer.

CCCLXXVIII

On donne des conseils, mais on n'inspire point de conduite.

CCCLXXIX

Quand notre mérite baisse, notre goût baisse aussi.

CCCLXXX

La fortune fait paraître nos vertus et nos vices comme la lumière fait paraître les objets.

CCCLXXXI

La violence qu'on se fait pour demeurer fidèle à ce qu'on aime ne vaut guère mieux qu'une infidélité.

CCCLXXXII

Nos actions sont comme les bouts rimés, que chacun fait rapporter à ce qu'il lui plaît.

CCCLXXXIII

L'envie de parler de nous et de faire voir nos défauts du côté que nous voulons bien les montrer fait une grande partie de notre sincérité.

CCCLXXXIV

On ne devrait s'étonner que de pouvoir encore s'étonner[1].

CCCLXXXV

On est presque également difficile à contenter quand on a beaucoup d'amour et quand on n'en a plus guère.

CCCLXXXVI

Il n'y a point de gens qui aient plus souvent tort que ceux qui ne peuvent souffrir d'en avoir.

1. La Rochefoucauld ne songeait nullement au *nil admirari* d'Horace, ne s'étonner de rien. Il jetait les yeux autour de lui : que de chutes imprévues, que d'élévations inespérées ! Il ne faut pas non plus s'imaginer que notre grand seigneur est revenu de tout : il y eut toujours de l'ambition chez lui, ne fût-ce que le désir de voir briller son nom.

CCCLXXXVII

Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.

CCCLXXXVIII

Si la vanité ne renverse pas entièrement les vertus, du moins elle les ébranle toutes.

CCCLXXXIX

Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

CCCXC

On renonce plus aisément à son intérêt qu'à son goût.

CCCXCI

La fortune ne paraît jamais si aveugle qu'à ceux à qui elle ne fait pas de bien.

CCCXCII

Il faut gouverner la fortune comme la santé : en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, et ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin.

CCCXCIII

L'air bourgeois se perd quelquefois à l'armée, mais il ne se perd jamais à la cour[1].

CCCXCIV

On peut être plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin que tous les autres.

CCCXCV

On est quelquefois moins malheureux d'être trompé de ce qu'on aime que d'en être détrompé.

CCCXCVI

On garde longtemps son premier amant, quand on n'en prend point de second.

CCCXCVII

Nous n'avons pas le courage de dire en général que nous n'avons point de défauts et que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités, mais en détail nous ne sommes pas trop éloignés de le croire.

1. On a voulu voir là une allusion à Colbert et à Le Tellier; mais on ne fait pas une *réflexion* pour une ou deux personnes. La Rochefoucauld est grand seigneur; son air, ou l'air qu'il croyait avoir, lui servait de mesure pour juger les autres.

CCCXCVIII

De tous nos défauts, celui dont nous demeurons le plus aisément d'accord, c'est de la paresse ; nous nous persuadons qu'elle tient à toutes les vertus paisibles, et que, sans détruire entièrement les autres, elle en suspend seulement les fonctions.

CCCXCIX

Il y a une élévation qui ne dépend point de la fortune : c'est un certain air qui nous distingue et qui semble nous destiner aux grandes choses, c'est un prix que nous nous donnons imperceptiblement à nous-mêmes ; c'est par cette qualité que nous usurpons les déférences des autres hommes, et c'est elle d'ordinaire qui nous met plus au-dessus d'eux que la naissance, les dignités et le mérite même.

CD

Il y a du mérite sans élévation, mais il n'y a point d'élévation sans quelque mérite.

CDI

L'élévation est au mérite ce que la parure est aux belles personnes.

CDII

Ce qui se trouve le moins dans la galanterie, c'est de l'amour.

CDIII

La fortune se sert quelquefois de nos défauts pour nous élever, et il y a des gens incommodes dont le mérite serait mal récompensé si on ne voulait acheter leur absence.

CDIV

Il semble que la nature ait caché dans le fond de notre esprit des talents et une habileté que nous ne connaissons pas; les passions seules ont le droit de les mettre au jour et de nous donner quelquefois des vues plus certaines et plus achevées que l'art ne saurait faire.

CDV

Nous arrivons tout nouveaux aux divers âges de la vie, et nous y manquons souvent d'expérience, malgré le nombre des années.

CDVI

Les coquettes se font honneur d'être jalouses

de leurs amants, pour cacher qu'elles sont envieuses des autres femmes.

CDVII

Il s'en faut bien que ceux qui s'attrapent à nos finesses ne nous paraissent aussi ridicules que nous nous le paraissons à nous-mêmes quand les finesses des autres nous ont attrapés.

CDVIII

Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont été aimables, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus.

CDIX

Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions si le monde voyait tous les motifs qui les produisent.

CDX

Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos défauts à un ami, c'est de lui faire voir les siens.

CDXI

On n'a guère de défauts qui ne soient plus pardonnables que les moyens dont on se sert pour les cacher.

CDXII

Quelque honte que nous ayons méritée, il est presque toujours en notre pouvoir de rétablir notre réputation.

CDXIII

On ne plaît pas longtemps quand on n'a qu'une sorte d'esprit.

CDXIV

Les fous et les sottes gens ne voient que par leur humeur.

CDXV

L'esprit nous sert quelquefois hardiment à faire des sottises.

CDXVI

La vivacité qui augmente en vieillissant ne va pas loin de la folie.

CDXVII

En amour, celui qui est guéri le premier est toujours le mieux guéri.

CDXVIII

Les jeunes femmes qui ne veulent point paraître coquettes, et les hommes d'un âge avancé qui ne veulent pas être ridicules, ne doivent jamais parler de l'amour comme d'une chose où ils puissent avoir part.

CDXIX

Nous pouvons paraître grands dans un emploi au-dessous de notre mérite, mais nous paraissons souvent petits dans un emploi plus grand que nous.

CDXX

Nous croyons souvent avoir de la constance dans les malheurs lorsque nous n'avons que de l'abattement, et nous les souffrons sans oser les regarder, comme les poltrons se laissent tuer de peur de se défendre.

CDXXI

La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit.

CDXXII

Toutes les passions nous font faire des fautes, mais l'amour nous en fait faire de plus ridicules.

CDXXIII

Peu de gens savent être vieux.

CDXXIV

Nous nous faisons honneur des défauts opposés à ceux que nous avons: quand nous sommes faibles, nous nous vantons d'être opiniâtres.

CDXXV

La pénétration a un air de deviner qui flatte plus notre vanité que toutes les autres qualités de l'esprit.

CDXXVI

La grâce de la nouveauté et la longue habitude, quelque opposées qu'elles soient, nous

empêchent également de sentir les défauts de nos amis.

CDXXVII

La plupart des amis dégoûtent de l'amitié, et la plupart des dévots dégoûtent de la dévotion.

CDXXVIII

Nous pardonnons aisément à nos amis les défauts qui ne nous regardent pas.

CDXXIX

Les femmes qui aiment pardonnent plus aisément les grandes indiscrétions que les petites infidélités.

CDXXX

Dans la vieillesse de l'amour, comme dans celle de l'âge, on vit encore pour les maux, mais on ne vit plus pour les plaisirs.

CDXXXI

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraître.

CDXXXII

C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur.

CDXXXIII

La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'est d'être né sans envie.

CDXXXIV

Quand nos amis nous ont trompés, on ne doit que de l'indifférence aux marques de leur amitié, mais on doit toujours de la sensibilité à leurs malheurs.

CDXXXV

La fortune et l'humeur gouvernent le monde.

CDXXXVI

Il est plus aisé de connaître l'homme en général que de connaître un homme en particulier.

CDXXXVII

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

CDXXXVIII

Il y a une certaine reconnaissance vive qui ne nous acquitte pas seulement des bienfaits que nous avons reçus, mais qui fait même que nos amis nous doivent en leur payant ce que nous leur devons.

CDXXXIX

Nous ne désirerions guère de choses avec ardeur si nous connaissions parfaitement ce que nous désirons [1].

CDXL

Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti de l'amour.

CDXLI

Dans l'amitié, comme dans l'amour, on est souvent plus heureux par les choses qu'on ignore que par celles que l'on sait.

1. Ne croirait-on pas que cette réflexion soit venue à notre auteur après un succès amoureux qui ne lui laissa aucun doux souvenir ? La pensée est admirablement ciselée au point de vue des mots ; mais nous sommes forcé de déclarer que l'écrin vaut mieux que le bijou ; cela revient à dire : Si l'homme pouvait connaître l'avenir, si l'homme n'était pas l'homme.

CDXLII

Nous essayons de nous faire honneur des défauts que nous ne voulons pas corriger.

CDXLIII

Les passions les plus violentes nous laissent quelquefois du relâche, mais la vanité nous agite toujours.

CDXLIV

Les vieux fous sont plus fous que les jeunes.

CDXLV

La faiblesse est plus opposée à la vertu que le vice.

CDXLVI

Ce qui rend les douleurs de la honte et de la jalousie si aiguës, c'est que la vanité ne peut servir à les supporter.

CDXLVII

La bienséance est la moindre de toutes les lois et la plus suivie.

CDXLVIII

Un esprit droit a moins de peine de se soumettre aux esprits de travers que de les conduire.

CDXLIX

Lorsque la fortune nous surprend en nous donnant une grande place sans nous y avoir conduits par degrés, ou sans que nous nous y soyons élevés par nos espérances, il est presque impossible de s'y bien soutenir et de paraître digne de l'occuper.

CDL

Notre orgueil s'augmente souvent de ce que nous retranchons de nos autres défauts.

CDLI

Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit [1].

1. *Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.*
(Molière, *les Femmes savantes*, acte IV, sc. III).

Boileau a dit aussi :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

La Rochefoucauld entend ici par sots les gens qui parlent légèrement et facilement sur toutes sortes de sujets sans les approfondir ; ils brillent aux yeux de leurs auditeurs, qui les écou

CDLII

Il n'y a point d'homme qui se croie en chacune de ses qualités au-dessous de l'homme du monde qu'il estime le plus.

CDLIII

Dans les grandes affaires, on doit moins s'appliquer à faire naître des occasions qu'à profiter de celles qui se présentent.

CDLIV

Il n'y a guère d'occasion où l'on fît un méchant marché de renoncer au bien qu'on dit de nous, à condition de n'en dire point de mal.

CDLV

Quelque disposition qu'ait le monde à mal juger, il fait encore plus souvent grâce au faux mérite qu'il ne fait injustice au véritable.

tent avec complaisance parce qu'ils n'ont aucune objection à faire : ils tiennent la conversation spirituellement, mais ils n'instruisent pas ; or La Rochefoucauld n'aimait pas les entretiens où les habiles parleurs faisaient assaut de vivacité et d'esprit : pour lui, c'était de la sottise.

CDLVI

On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.

CDLVII

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes pas.

CDLVIII

Nos ennemis approchent plus de la vérité dans les jugements qu'ils font de nous que nous n'en approchons nous-mêmes.

CDLIX

Il y a plusieurs remèdes qui guérissent de l'amour, mais il n'y en a point d'infaillibles.

CDLX

Il s'en faut bien que nous connaissions tout ce que nos passions nous font faire.

CDLXI

La vieillesse est un tyran qui défend, sur peine de la vie, tous les plaisirs de la jeunesse.

CDLXII

Le même orgueil qui nous fait blâmer les défauts dont nous nous croyons exempts nous porte à mépriser les bonnes qualités que nous n'avons pas.

CDLXIII

Il y a souvent plus d'orgueil que de bonté à plaindre les malheurs de nos ennemis : c'est pour leur faire sentir que nous sommes au-dessus d'eux que nous leur donnons des marques de compassion.

CDLXIV

Il y a un excès de biens et de maux qui passe notre sensibilité.

CDLXV

Il s'en faut bien que l'innocence ne trouve autant de protection que le crime.

CDLXVI

De toutes les passions violentes, celle qui sied le moins mal aux femmes, c'est l'amour.

CDLXVII

La vanité nous fait faire plus de choses contre notre goût que la raison.

CDLXVIII

Il y a des méchantes qualités qui font de grands talents.

CDLXIX

On ne souhaite jamais ardemment ce qu'on ne souhaite que par raison.

CDLXX

Toutes nos qualités sont incertaines et douteuses en bien comme en mal, et elles sont presque toutes à la merci des occasions.

CDLXXI

Dans les premières passions les femmes aiment l'amant, et dans les autres elles aiment l'amour.

CDLXXII

L'orgueil a ses bizarreries comme les autres passions : on a honte d'avouer que l'on ait de la

jalousie, et on se fait honneur d'en avoir eu et d'être capable d'en avoir.

CDLXXIII

Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié.

CDLXXIV

Il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté.

CDLXXV

L'envie d'être plaint ou d'être admiré fait souvent la plus grande partie de notre confiance.

CDLXXVI

Notre envie dure toujours plus longtemps que le bonheur de ceux que nous envions.

CDLXXVII

La même fermeté qui sert à résister à l'amour sert aussi à le rendre violent et durable; et les personnes faibles, qui sont toujours agitées des passions, n'en sont presque jamais véritablement remplies.

CDLXXVIII

L'imagination ne saurait inventer tant de diverses contrariétés qu'il y en a naturellement dans le cœur de chaque personne.

CDLXXIX

Il n'y a que les personnes qui ont de la fermeté qui puissent avoir une véritable douceur; celles qui paraissent douces n'ont d'ordinaire que de la faiblesse, qui se convertit aisément en aigreur.

CDLXXX

La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger.

CDLXXXI

Rien n'est plus rare que la véritable bonté; ceux mêmes qui croient en avoir n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la faiblesse.

CDLXXXII

L'esprit s'attache par paresse et par constance à ce qui lui est facile ou agréable; cette habi-

tude met toujours des bornes à nos connaissances, et jamais personne ne s'est donné la peine d'étendre et de conduire son esprit aussi loin qu'il pourrait aller.

CDLXXXIII

On est d'ordinaire plus médisant par vanité que par malice.

CDLXXXIV

Quand on a le cœur encore agité par les restes d'une passion, on est plus près d'en prendre une nouvelle que quand on est entièrement guéri.

CDLXXXV

Ceux qui ont eu de grandes passions se trouvent toute leur vie heureux, et malheureux d'en être guéris.

CDLXXXVI

Il y a encore plus de gens sans intérêt que sans envie.

CDLXXXVII

Nous avons plus de paresse dans l'esprit que dans le corps.

CDLXXXVIII

Le calme ou l'agitation de notre humeur ne dépend pas tant de ce qui nous arrive de plus considérable dans la vie que d'un arrangement commode ou désagréable de petites choses qui arrivent tous les jours.

CDLXXXIX

Quelque méchants que soient les hommes, ils n'oseraient paraître ennemis de la vertu; et, lors qu'ils la veulent persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse, ou ils lui supposent des crimes.

CDXC

On passe souvent de l'amour à l'ambition, mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour.

CDXCI

L'extrême avarice se méprend presque toujours; il n'y a point de passion qui s'éloigne plus souvent de son but ni sur qui le présent ait tant de pouvoir au préjudice de l'avenir.

CDXCII

L'avarice produit souvent des effets contraires: il y a un nombre infini de gens qui sacrifient tout leur bien à des espérances douteuses et éloignées, d'autres méprisent de grands avantages à venir pour de petits intérêts présents.

CDXCIII

Il semble que les hommes ne se trouvent pas assez de défauts, ils en augmentent encore le nombre par de certaines qualités singulières dont ils affectent de se parer, et ils les cultivent avec tant de soin qu'elles deviennent à la fin des défauts naturels qu'il ne dépend plus d'eux de corriger.

CDXCIV

Ce qui fait voir que les hommes connaissent mieux leurs fautes qu'on ne pense, c'est qu'ils n'ont jamais tort quand on les entend parler de leur conduite; le même amour-propre qui les aveugle d'ordinaire les éclaire alors et leur donne des vues si justes qu'il leur fait supprimer ou déguiser les moindres choses qui peuvent être condamnées.

CDXCV

Il faut que les jeunes gens qui entrent dans le monde soient honteux ou étourdis : un air capable et composé se tourne d'ordinaire en impertinence.

CDXCVI

Les querelles ne dureraient pas longtemps si le tort n'était que d'un côté.

CDXCVII

Il ne sert de rien d'être jeune sans être belle, ni d'être belle sans être jeune.

CDXCVIII

Il y a des personnes si légères et si frivoles qu'elles sont aussi éloignées d'avoir de véritables défauts que des qualités solides.

CDXCIX

On ne compte d'ordinaire la première galanterie des femmes que lorsqu'elles en ont une seconde.

D

Il y a des gens si remplis d'eux-mêmes que, lorsqu'ils sont amoureux, ils trouvent moyen d'être occupés de leur passion sans l'être de la personne qu'ils aiment.

DI

L'amour, tout agréable qu'il est, plaît encore plus par les manières dont il se montre que par lui-même.

DII

Peu d'esprit avec de la droiture ennuie moins à la longue que beaucoup d'esprit avec du travers.

DIII

La jalousie est le plus grand de tous les maux, et celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent.

DIV

Après avoir parlé de la fausseté de tant de vertus apparentes, il est raisonnable de dire quelque chose de la fausseté du mépris de la

mort. J'entends parler de ce mépris de la mort que les païens se vantent de tirer de leurs propres forces, sans l'espérance d'une meilleure vie. Il y a différence entre souffrir la mort constamment et la mépriser. Le premier est assez ordinaire, mais je crois que l'autre n'est jamais sincère. On a écrit néanmoins tout ce qui peut le plus persuader que la mort n'est point un mal, et les hommes les plus faibles, aussi bien que les héros, ont donné mille exemples célèbres pour établir cette opinion. Cependant je doute que personne de bon sens l'ait jamais cru; et la peine que l'on prend pour le persuader aux autres et à soi-même fait assez voir que cette entreprise n'est pas aisée. On peut avoir divers sujets de dégoût dans la vie, mais on n'a jamais raison de mépriser la mort; ceux mêmes qui se la donnent volontairement ne la comptent pas pour si peu de chose, et ils s'en étonnent et la rejettent comme les autres lorsqu'elle vient à eux par une autre voie que celle qu'ils ont choisie. L'inégalité que l'on remarque dans le courage d'un nombre infini de vaillants hommes vient de ce que la mort se découvre différemment à leur imagination, et y paraît plus présente en un temps qu'en un autre : ainsi il arrive qu'après avoir méprisé ce qu'ils ne

connaissent pas, ils craignent enfin ce qu'ils connaissent. Il faut éviter de l'envisager avec toutes ces circonstances si on ne veut pas croire qu'elle soit le plus grand de tous les maux. Les plus habiles et les plus braves sont ceux qui prennent de plus honnêtes prétextes pour s'empêcher de la considérer; mais tout homme qui la sait voir telle qu'elle est trouve que c'est une chose épouvantable. La nécessité de mourir faisait toute la constance des philosophes. Ils croyaient qu'il fallait aller de bonne grâce où l'on ne saurait s'empêcher d'aller, et, ne pouvant éterniser leur vie, il n'y avait rien qu'ils ne fissent pour éterniser leur réputation et sauver du naufrage ce qui n'en peut être garanti. Contentons-nous, pour faire bonne mine, de ne nous pas dire à nous-mêmes tout ce que nous en pensons, et espérons plus de notre tempérament que de ces faibles raisonnements qui nous font croire que nous pouvons approcher de la mort avec indifférence. La gloire de mourir avec fermeté, l'espérance d'être regretté, le désir de laisser une belle réputation, l'assurance d'être affranchi des misères de la vie et de ne dépendre plus des caprices de la fortune, sont des remèdes qu'on ne doit pas rejeter. Mais on ne doit pas croire aussi qu'ils soient infail-

libles. Ils font, pour nous assurer, ce qu'une simple haie fait souvent, à la guerre, pour assurer ceux qui doivent approcher d'un lieu d'où l'on tire. Quand on en est éloigné, on s'imagine qu'elle peut mettre à couvert; mais, quand on en est proche, on trouve que c'est un faible secours. C'est nous flatter de croire que la mort nous paraisse de près ce que nous en avons jugé de loin, et que nos sentiments, qui ne sont que faiblesse, soient d'une trempe assez forte pour ne point souffrir d'atteinte par la plus rude de toutes les épreuves. C'est aussi mal connaître les effets de l'amour-propre que de penser qu'il puisse nous aider à compter pour rien ce qui le doit nécessairement détruire; et la raison, dans laquelle on croit trouver tant de ressources, est trop faible en cette rencontre pour nous persuader ce que nous voulons. C'est elle, au contraire, qui nous trahit le plus souvent, et qui, au lieu de nous inspirer le mépris de la mort, sert à nous découvrir ce qu'elle a d'affreux et de terrible. Tout ce qu'elle peut faire pour nous est de nous conseiller d'en détourner les yeux pour les arrêter sur d'autres objets. Caton et Brutus en choisirent d'illustres. Un laquais se contenta, il y a quelque temps, de danser sur l'échafaud où il allait être roué. Ainsi, bien

que les motifs soient différents, ils produisent les mêmes effets. De sorte qu'il est vrai que, quelque disproportion qu'il y ait entre les grands hommes et les gens du commun, on a vu mille fois les uns et les autres recevoir la mort d'un même visage; mais ç'a toujours été avec cette différence que, dans le mépris que les grands hommes font paraître pour la mort, c'est l'amour de la gloire qui leur en ôte la vue, et, dans les gens du commun, ce n'est qu'un effet de leur peu de lumière qui les empêche de connaître la grandeur de leur mal et leur laisse la liberté de penser à autre chose.

TABLE DES MATIÈRES

DES RÉFLEXIONS MORALES

Le chiffre marque les maximes, et non pas les pages

RÉFLEXIONS SUPPRIMÉES

DANS LES PREMIÈRES ÉDITIONS

ÉDITION DE 1665

I

L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi ; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendrait les tyrans des autres si la fortune leur en donnait les moyens ; il ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Rien n'est si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites ; ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chimie. On ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses

abîmes. Là il est à couvert des yeux les plus pénétrants, il y fait mille insensibles tours et retours; là il est souvent invisible à lui-même, il y conçoit, il y nourrit et il y élève sans le savoir un grand nombre d'affections et de haines; il en forme de si monstrueuses que, lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnaît, ou il ne peut se résoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre naissent les ridicules persuasions qu'il a de lui-même; de là viennent ses erreurs, ses ignorances, ses grossièretés et ses niaiseries sur son sujet; de là vient qu'il croit que ses sentiments sont morts lorsqu'ils ne sont qu'endormis, qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il a rassasiés. Mais cette obscurité épaisse qui le cache à lui-même n'empêche pas qu'il ne voit parfaitement ce qui est hors de lui, en quoi il est semblable à nos yeux, qui découvrent tout, et sont aveugles seulement pour eux-mêmes. En effet, dans ses plus grands intérêts et dans ses plus importantes affaires, où la violence de ses souhaits appelle toute son attention, il voit, il sent, il entend, il imagine, il soupçonne, il pénètre, il devine tout; de sorte qu'on est tenté de croire que chacune de ses passions a une espèce de magie

qui lui est propre. Rien n'est si intime et si fort que ses attachements, qu'il essaie de rompre inutilement à la vue des malheurs extrêmes qui le menacent. Cependant, il fait quelquefois en peu de temps et sans aucun effort ce qu'il n'a pu faire avec tous ceux dont il est capable dans le cours de plusieurs années ; d'où l'on pourrait conclure assez vraisemblablement que c'est par lui-même que ses désirs sont allumés, plutôt que par la beauté et par le mérite de ses objets ; que son goût est le prix qui les relève et le fard qui les embellit ; que c'est après lui-même qu'il court, et qu'il suit son gré lorsqu'il suit les choses qui sont à son gré. Il est tous les contraires : il est impérieux et obéissant, sincère et dissimulé, miséricordieux et cruel, timide et audacieux ; il a de différentes inclinations selon la diversité des tempéraments, qui le tournent et le dévouent tantôt à la gloire, tantôt aux richesses, et tantôt aux plaisirs ; il en change selon le changement de nos âges, de nos fortunes et de nos expériences ; mais il lui est indifférent d'en avoir plusieurs ou de n'en avoir qu'une, parce qu'il se partage en plusieurs, et se ramasse en une quand il le faut, et comme il lui plaît. Il est inconstant, et, outre les changements qui viennent des causes étrangères, il

y en a une infinité qui naissent de lui et de son propre fonds; il est inconstant d'inconstance, de légèreté, d'amour, de nouveauté, de lassitude et de dégoût; il est capricieux, et on le voit quelquefois travailler avec le dernier empressement et avec des travaux incroyables à obtenir des choses qui ne lui sont point avantageuses, et qui même lui sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut. Il est bizarre, et met souvent toute son application dans les emplois les plus frivoles; il trouve tout son plaisir dans les plus fades, et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions, il vit partout, il vit de tout et il vit de rien; il s'accommode des choses et de leur privation; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre, il entre dans leurs desseins, et, ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux, il conjure sa perte, il travaille même à sa ruine; enfin il ne se soucie que d'être, et, pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre si hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine en un endroit, il se rétablit en un autre; quand on pense

qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer, et, lors même qu'il est vaincu et qu'on croit en être défait, on le retrouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation : la mer en est une image sensible, et l'amour-propre trouve dans le flux et le reflux de ses vagues continuelles une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvements.

XIII

Toutes les passions ne sont autre chose que les divers degrés de la chaleur et de la froideur du sang.

XVIII

La modération dans la bonne fortune n'est que l'appréhension de la honte qui suit l'emportement, ou la peur de perdre ce que l'on a.

XXI

La modération est comme la sobriété : on voudrait bien manger davantage, mais on craint de se faire mal.

XXXIII

Tout le monde trouve à redire en autrui ce qu'on trouve à redire en lui.

XXXVII

L'orgueil, comme lassé de ses artifices et de ses différentes métamorphoses, après avoir joué tout seul tous les personnages de la comédie humaine, se montre avec un visage naturel, et se découvre par la fierté ; de sorte qu'à proprement parler, la fierté est l'éclat et la déclaration de l'orgueil.

LIII

C'est une espèce de bonheur de connaître jusqu'à quel point on doit être malheureux.

LV

Quand on ne trouve pas son repos en soi-même, il est inutile de le chercher ailleurs.

LXX

Il faudrait pouvoir répondre de sa fortune pour pouvoir répondre de ce que l'on fera.

LXXVII

L'amour est à l'âme de celui qui aime ce que l'âme est au corps qu'elle anime.

LXXXI

Comme on n'est jamais en liberté d'aimer ou de cesser d'aimer, l'amant ne peut se plaindre avec justice de l'inconstance de sa maîtresse, ni elle de la légèreté de son amant.

LXXXIX

La justice, dans les juges qui sont modérés, n'est que l'amour de leur élévation.

XCVI

Quand nous sommes las d'aimer, nous sommes bien aises que l'on devienne infidèle, pour nous dégager de notre fidélité.

XCVII

Le premier mouvement de joie que nous avons du bonheur de nos amis ne vient ni de la bonté de notre naturel ni de l'amitié que nous avons pour eux : c'est un effet de l'amour-propre, qui nous flatte de l'espérance d'être heu-

reux à notre tour, ou de retirer quelque utilité de leur bonne fortune.

XCIX

Dans l'adversité de nos meilleurs amis nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas.

C

Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret, si nous n'avons pas pu le garder nous-mêmes ?

CI

Comme si ce n'était pas assez à l'amour-propre d'avoir la vertu de se transformer lui-même, il a encore celle de transformer les objets ; ce qu'il fait d'une manière fort étonnante : car non seulement il les déguise si bien qu'il y est lui-même trompé, mais il change aussi l'état et la nature des choses. En effet, lorsqu'une personne nous est contraire, et qu'elle tourne sa haine et sa persécution contre nous, c'est avec toute la sévérité de la justice que l'amour-propre juge ses actions ; il donne à ses défauts une étendue qui les rend énormes, et il met ses bonnes qua-

lités dans un jour si désavantageux qu'elles deviennent plus dégoûtantes que ses défauts. Cependant, dès que cette même personne nous devient favorable, ou que quelqu'un de nos intérêts la réconcilie avec nous, notre seule satisfaction rend aussitôt à son mérite le lustre que notre aversion venait de lui ôter ; les mauvaises qualités s'effacent, et les bonnes paraissent avec plus d'avantage qu'auparavant ; nous rappelons même toute notre indulgence pour la forcer à justifier la guerre qu'elle nous a faite. Quoique toutes les passions montrent cette vérité, l'amour la fait voir plus clairement que les autres : car nous voyons un amoureux, agité de la rage où l'a mis l'oubli ou l'infidélité de ce qu'il aime, méditer pour sa vengeance tout ce que cette passion inspire de plus violent ; néanmoins, aussitôt que sa vue a calmé la fureur de ses mouvements, son ravissement rend cette beauté innocente, il n'accuse plus que lui-même, il condamne ses condamnations, et, par cette vertu miraculeuse de l'amour-propre, il ôte la noirceur aux mauvaises actions de sa maîtresse, et en sépare le crime pour s'en charger lui-même.

CII

L'aveuglement des hommes est le plus dangereux effet de leur orgueil : il sert à le nourrir et à l'augmenter, et nous ôte la connaissance des remèdes qui pourraient soulager nos misères et nous guérir de nos défauts.

CIII

On n'a plus de raison quand on n'espère plus d'en trouver aux autres.

CV

Les philosophes, et Sénèque sur tous, n'ont point ôté les crimes par leurs préceptes ; ils n'ont fait que les employer au bâtiment de l'orgueil.

CXXXII

Les plus sages le sont dans les choses indifférentes, mais ils ne le sont presque jamais dans leurs plus sérieuses affaires.

CXXXIV

La plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse.

CXXXV

La sobriété est l'amour de la santé, ou l'impuissance de manger beaucoup.

CXLIV

On n'oublie jamais mieux les choses que quand on s'est lassé d'en parler.

CLI

On ne blâme le vice et on ne loue la vertu que par intérêt.

CLV

La louange qu'on nous donne sert au moins à nous fixer dans la pratique des vertus.

CLVII

L'amour-propre empêche bien que celui qui nous flatte ne soit jamais celui qui nous flatte le plus.

CLIX

On ne fait point de distinction dans les espèces de colères, bien qu'il y en ait une légère et quasi innocente, qui vient de l'ardeur de la complexion, et une autre très criminelle, qui

est à proprement parler la fureur de l'orgueil.

CLXI

Les grandes âmes ne sont pas celles qui ont moins de passions et plus de vertu que les âmes communes, mais celles seulement qui ont de plus grands desseins.

CLXV

Les rois font des hommes comme des pièces de monnaie : ils les font valoir ce qu'ils veulent, et l'on est forcé de les recevoir selon leur cours, et non pas selon leur véritable prix [1].

1. On a regardé cette réflexion comme une épigramme. La Harpe a dit : « Cette comparaison est plus ingénieuse que solide. Si cette pensée était vraie, tout homme vaudrait, dans l'opinion, en raison de la place qu'il occupe dans le monde. Heureusement il n'en est pas ainsi ; et, quand Louis XIV envoyait Villeroy à la place de Villars ou de Catinat, le dernier soldat de l'armée savait évaluer cette *fausse monnaie;* les chansons militaires du dernier siècle en sont la preuve ». — L'abbé Brotier fait aussi ses réserves sur le fond de cette pensée, tout en convenant que le tour en est excellent, et il prétend qu'elle a passé en proverbe. C'est par allusion à cette maxime qu'on appela *monnaie de Turenne* la nombreuse promotion de maréchaux de France que fit Louis XIV en 1675.

Mais il nous semble que La Rochefoucauld n'a dit tout haut que ce que chacun pensait tout bas ; et il a mille fois raison quand il écrit, en parlant des favoris des rois, qu'on est forcé de les *recevoir selon leur cours*, et non pas selon leur véritable prix. Sans doute l'opinion publique et l'histoire ne ratifient pas toujours le choix des rois ; mais, pour le moment, le billon peut avoir la valeur de l'or. La Rochefoucauld devinait peut-être les Seignelay, les Barbezieux et les Chamillart, et probablement il en avait les équivalents sous les yeux.

CLXXIV

La férocité naturelle fait moins de cruels que l'amour-propre.

CLXXVI

On peut dire de toutes nos vertus ce qu'un poète italien a dit de l'honnêteté des femmes, que ce n'est souvent autre chose qu'un art de paraître honnête.

CXCII

Il y a des crimes qui deviennent innocents et même glorieux par leur éclat, leur nombre et leur excès ; de là vient que les voleries publiques sont des habiletés, et que prendre des provinces injustement s'appelle faire des conquêtes.

CCI

On ne trouve point dans l'homme le bien ni le mal dans l'excès.

CCVIII

Ceux qui sont incapables de commettre de grands crimes n'en soupçonnent pas facilement les autres.

CCXIII

La pompe des enterrements regarde plus la vanité des vivants que l'honneur des morts.

CCXXV

Quelque incertitude et quelque variété qui paraisse dans le monde, on y remarque néanmoins un certain enchaînement secret, et un ordre réglé de tout temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche en son rang et suit le cours de sa destinée.

CCXXXI

L'intrépidité doit soutenir le cœur dans les conjurations, au lieu que la seule valeur lui fournit toute la fermeté qui lui est nécessaire dans les périls de la guerre.

CCXXXII

Ceux qui voudraient définir la victoire par sa naissance seraient tentés, comme les poètes, de l'appeler la fille du Ciel, puisqu'on ne trouve point son origine sur la terre. En effet, elle est produite par une infinité d'actions qui, au lieu de l'avoir pour but, regardent seulement les

intérêts particuliers de ceux qui les font, puisque tous ceux qui composent une armée, allant à leur propre gloire et à leur élévation, procurent un bien si grand et si général.

CCXXXVI

On ne peut répondre de son courage quand on n'a jamais été dans le péril.

CCXLI

On donne plus souvent les bornes à sa reconnaissance qu'à ses désirs et à ses espérances.

CCXLV

L'imitation est toujours malheureuse, et tout ce qui est contrefait déplaît avec les mêmes choses qui charment lorsqu'elles sont naturelles.

CCXLVIII

Nous ne regrettons pas la perte de nos amis selon leur mérite, mais selon nos besoins et selon l'opinion que nous croyons leur avoir donnée de ce que nous valons.

CCLII

Il est bien malaisé de distinguer la bonté générale et répandue sur tout le monde de la grande habileté.

CCLIV

Pour pouvoir être toujours bon, il faut que les autres croient qu'ils ne peuvent jamais nous être impunément méchants.

CCLVI

La confiance de plaire est souvent un moyen de déplaire infailliblement.

CCLVIII

La confiance que l'on a en soi fait naître la plus grande partie de celle que l'on a aux autres.

CCLIX

Il y a une révolution générale qui change le goût des esprits aussi bien que les fortunes du monde.

CCLX

La vérité est le fondement et la raison de la perfection et de la beauté : une chose, de quelque nature qu'elle soit, ne saurait être belle et parfaite si elle n'est véritablement tout ce qu'elle doit être et si elle n'a tout ce qu'elle doit avoir.

CCLXII

Il y a de belles choses qui ont plus d'éclat quand elles demeurent imparfaites que quand elles sont trop achevées.

CCLXXI

La magnanimité est un noble effort de l'orgueil par lequel il rend l'homme maître de lui-même, pour le rendre maître de toutes choses.

CCLXXXII

Le luxe et la trop grande politesse, dans les États, sont le présage assuré de leur décadence, parce que, tous les particuliers s'attachant à

leurs intérêts propres, ils se détournent du bien public [1].

CCXC

De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse ; elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible et que les dommages qu'elle cause soient très cachés. Si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentiments, de nos intérêts et de nos plaisirs ; c'est le rémora qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux, c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires que les écueils et que les plus

1. Var. : « La politesse des Etats est le commencement de la décadence, parce qu'elle applique tous les particuliers à leurs intérêts propres et les détourne du bien public » (manuscrit). — Vauvenargues, dans un fragment (Œuvres posthumes), incline à croire que *le luxe* prépare dans la grandeur même des empires leur inévitable ruine.

Si La Rochefoucauld a effacé cette maxime, ce n'est pas que le succès obtenu par Colbert lui eût fait changer d'avis, car, en 1665, celui qu'on appelle le grand ministre avait déjà fondé la *Compagnie des Indes*, mais sans éclatant succès, malgré la volonté impérieuse de Louis XIV.

La Rochefoucauld s'est aperçu qu'il lançait un lieu commun indigne de son esprit supérieur, et que, pour quelques milliers de sujets goûtant les avantages que procurent la fortune et les délicatesses de l'éducation, il y avait naïveté à parler d'un sybaritisme universel.

grandes tempêtes ; le repos de la paresse est un charme secret de l'âme qui suspend soudainement les plus ardentes poursuites et les plus opiniâtres résolutions. Pour donner enfin la véritable idée de cette passion, il faut dire que la paresse est comme une béatitude de l'âme, qui la console de toutes ses pertes et qui lui tient lieu de tous les biens.

CCXCVI

On aime bien à deviner les autres, mais l'on n'aime pas être deviné.

CCXCVIII

C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand régime.

CCC

Il est plus facile de prendre de l'amour quand on n'en a pas que dé s'en défaire quand on en a.

CCCI

La plupart des femmes se rendent plutôt par faiblesse que par passion : de là vient que pour l'ordinaire les hommes entreprenants réussissent mieux que les autres, quoiqu'ils ne soient pas plus aimables.

CCCII

N'aimer guère en amour est un moyen assuré pour être aimé [1].

CCCIII

La sincérité que se demandent les amants et les maîtresses, pour savoir l'un et l'autre quand ils cesseront de s'aimer, et bien moins pour vouloir être avertis quand on les aimera plus que pour être mieux assuré qu'on les aime lorsque l'on ne dit pas le contraire.

CCCV

La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fièvre : nous n'avons non plus de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour sa violence ou pour sa durée.

CCCIX

La plus grande habileté des moins habiles est de se savoir soumis à la bonne conduite d'autrui.

1. La Rochefoucauld aurait dû dire s'il avait suivi ce système. N'y a-t-il pas un peu de dépit dans ces lignes fanfaronnes ? Notre auteur savait bien qu'en amour il n'est pas possible de tracer des limites fixes à sa passion.

ÉDITION DE 1666

XCI

Il n'y en a point qui pressent tant les autres que les paresseux lorsqu'ils ont satisfait à leur paresse, afin de paraître diligents.

XCVII

C'est une preuve de peu d'amitié de ne s'apercevoir pas du refroidissement de celle de nos amis.

ÉDITION DE 1675

CCCLXXII

On craint toujours de voir ce qu'on aime, quand on vient de faire des coquetteries ailleurs.

CCCLXXV

On doit se consoler de ses fautes quand on a la force de les avouer.

RÉFLEXIONS AJOUTÉES

DANS

L'ÉDITION POSTHUME

DE 1693

I

Force gens veulent être dévots, mais personne ne veut être humble.

II

Le travail du corps délivre des peines de l'esprit, et c'est ce qui rend les pauvres heureux [1].

1. Vauvenargues vers le milieu du XVIII[e] siècle reprenait la même pensée : « Le laboureur a trouvé dans le travail de ses mains la paix et la satiété, qui fuient l'orgueil des grands ». Le chansonnier Béranger, dans un style plus vulgaire, a résumé la pensée de nos moralistes :

Les gueux, les gueux,
Sont des gens heureux,
Ils s'aiment entr'eux.
Vivent les gueux !

Mais la boutade de Béranger ne doit pas nous faire illusion sur

III

Les véritables mortifications sont celles qui ne sont point connues ; la vanité rend les autres faciles.

IV

L'humilité est l'autel sur lequel Dieu veut qu'on lui offre des sacrifices.

V

Il faut peu de chose pour rendre le sage heureux ; rien ne peut rendre un fou content : c'est pourquoi presque tous les hommes sont misérables.

VI

Nous nous tourmentons moins pour devenir heureux que pour faire croire que nous le sommes.

ves compensations que La Rochefoucauld et Vauvenargues voulaient bien accorder *au pauvre peuple.*

Les pauvres de tous états, au XVIIe et au XVIIIe siècle, vivaient dans une misère si profonde, qu'on est étonné de trouver sous la plume de ces deux nobles écrivains l'exclamation virgilienne :

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas !

Mais Virgile parlait des propriétaires. La Bruyère, de son côté, faisait des laboureurs une peinture moins séduisante, mais plus vraie : « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, etc. ».

VII

Il est bien plus aisé d'éteindre un premier désir que de satisfaire tous ceux qui le suivent.

VIII

La sagesse est à l'âme ce que la santé est pour le corps.

IX

Les grands de la terre ne pouvant donner la santé du corps ni le repos d'esprit, on achète toujours trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire.

XI

Un véritable ami est le plus grand de tous les biens et celui de tous qu'on songe le moins à acquérir.

XII

Les amants ne voient les défauts de leurs maîtresses que lorsque leur enchantement est fini.

XIII

La prudence et l'amour ne sont pas faits l'un pour l'autre ; à mesure que l'amour croît, la prudence diminue.

XIV

Il est quelquefois agréable à un mari d'avoir une femme jalouse ; il entend toujours parler de ce qu'il aime.

XV

Qu'une femme est à plaindre quand elle a tout ensemble de l'amour et de la vertu !

XVI

Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre.

XVII

Il est plus nécessaire d'étudier les hommes que les livres [1].

1. Ici notre auteur semble critiquer et affaiblir le rôle qu'il s'est imposé. En effet, ce n'est pas pour faire montre

XVIII

Le bonheur ou le malheur vont d'ordinaire à ceux qui ont le plus de l'un ou de l'autre.

XXI

Une honnête femme est un trésor caché ; celui qui l'a trouvée fait fort bien de ne s'en pas vanter.

XXVIII

Quand nous aimons trop, il est mal aisé de reconnaître si l'on cesse de nous aimer.

XXXIX

Il n'est jamais plus difficile de bien parler que quand on a honte de se taire.

de bel esprit qu'il a pris la plume et livré au public le résultat de ses observations ; il ne se proposait pas seulement de plaire et d'occuper le grand monde de la cour et de la ville : il voulait être utile et instruire. Aussi cette réflexion paraît-elle manquer de vraie profondeur : car, à ce titre, les écrivains moralistes n'auraient pas droit à se faire lire ; et d'ailleurs tout homme n'est pas à portée d'étudier les hommes dans leur commerce ; mais on arrive à cette connaissance en s'entretenant avec La Rochefoucauld.

XLVI

Il n'est rien de plus naturel ni de plus trompeur que de croire qu'on est aimé.

XLVII

Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien que ceux qui nous en font.

XLVIII

Il est plus difficile de dissimuler les sentiments que l'on a que de feindre ceux que l'on n'a pas.

XLIX

Les amitiés renouées demandent plus de soins que celles qui n'ont jamais été rompues [1].

L

Un homme à qui personne ne plaît est bien plus malheureux que celui qui ne plaît à personne.

1. La maxime 286, prouve que La Rochefoucauld parle ici de l'amour, et que c'est toujours la duchesse de Longueville, ou quelque autre, qui inspire notre moraliste.

RÉFLEXIONS DIVERSES

I

DU VRAI

Le vrai, dans quelque sujet qu'il se trouve, ne peut être effacé par aucune comparaison d'un autre vrai, et, quelque différence qui puisse être entre deux sujets, ce qui est vrai dans l'un n'efface point ce qui est vrai dans l'autre : ils peuvent avoir plus ou moins d'étendue et être plus ou moins éclatants, mais ils sont toujours égaux par leur vérité, qui n'est pas plus vérité dans le plus grand que dans le plus petit. L'art de la guerre est plus étendu, plus noble et plus brillant que celui de la poésie; mais le poète et le conquérant sont comparables l'un à l'autre ; comme aussi, tant qu'ils sont véritablement ce qu'ils sont, le législateur, le peintre, etc., etc.

Deux sujets de même nature peuvent être

différents, et même opposés, comme le sont Scipion et Annibal, Fabius Maximus et Marcellus ; cependant, parce que leurs qualités sont vraies, elles subsistent en présence l'une de l'autre, et ne s'effacent point par la comparaison. Alexandre et César donnent des royaumes ; la veuve donne une pite [1] : quelque différents que soient ces présents, la libéralité est vraie et égale en chacun d'eux, et chacun donne à proportion de ce qu'il est.

Un sujet peut avoir plusieurs vérités, et un autre sujet peut n'en avoir qu'une : le sujet qui a plusieurs vérités est d'un plus grand prix, et peut briller par des endroits où l'autre ne brille pas ; mais, dans l'endroit où l'un et l'autre est vrai, ils brillent également. Épaminondas était grand capitaine, bon citoyen, grand philosophe ; il était plus estimable que Virgile, parce qu'il avait plus de vérités que lui ; mais, comme grand capitaine, Épaminondas n'était pas plus

1. La Rochefoucauld, ravi d'admiration pour Alexandre et César, et songeant au royaume qu'il aurait pu recevoir, s'il avait rencontré un prince aussi généreux, ne fait pas réflexion que la veuve donne ce qui lui appartient, et que les autres font largesse de ce qu'ils ont pris par violence. La veuve est seule libérale.

Pite tirerait son nom d'une petite pièce de billon qui se frappait autrefois à Poitiers, *pictavina moneta*. La pite était une division du denier, et il fallait douze deniers pour faire un sol. On était riche alors avec 50 livres de revenu.

excellent que Virgile comme grand poète, parce que, par cet endroit, il n'était pas plus vrai que lui. La cruauté de cet enfant qu'un consul fit mourir pour avoir crevé les yeux d'une corneille était moins importante que celle de Philippe second, qui fit mourir son fils, et elle était peut-être mêlée avec moins d'autres vices; mais le degré de cruauté exercée sur un simple animal ne laisse pas de tenir son rang avec la cruauté des princes les plus cruels, parce que leurs différents degrés de cruauté ont une vérité égale.

Quelque disproportion qu'il y ait entre deux maisons qui ont les beautés qui leur conviennent, elles ne s'effacent point l'une par l'autre; ce qui fait que Chantilly n'efface point Liancourt, bien qu'il ait infiniment plus de diverses beautés, et que Liancourt n'efface pas aussi Chantilly : c'est que Chantilly a les beautés qui conviennent à la grandeur de Monsieur le Prince, et que Liancourt a les beautés qui conviennent à un particulier, et qu'ils ont chacun de vraies beautés. On voit néanmoins des femmes d'une beauté éclatante, mais irrégulière, qui en effacent souvent de plus véritablement belles; mais, comme le goût, qui se prévient aisément, est le juge de la beauté, et que la

beauté des plus belles personnes n'est pas toujours égale, s'il arrive que les moins belles effacent les autres, ce sera seulement durant quelques moments ; ce sera que la différence de la lumière et du jour fera plus ou moins discerner la vérité qui est dans les traits ou dans les couleurs, qu'elle fera paraître ce que la moins belle aura de beau, et empêchera de paraître ce qui est de vrai et de beau dans l'autre.

II

DE LA SOCIÉTÉ [1]

Mon dessein n'est pas de parler de l'amitié en parlant de la société ; bien qu'elles aient quelque rapport, elles sont néanmoins très dif-

1. Après avoir condensé ses pensées en quelques lignes concises, La Rochefoucauld y revint dans la suite pour donner des gloses et des commentaires. Avec le temps il prit le rôle de Nestor. Ce morceau, d'assez longue haleine, est le développement des maximes 81, 83, 87, 242, 264, 410, de la 5ᵉ des *Réflexions diverses* ; mais, en homme à qui la vie a donné de l'expérience, il modifie parfois sa première manière de juger.

férentes : la première a plus d'élévation et de dignité, et le plus grand mérite de l'autre, c'est de lui ressembler. Je ne parlerai donc présentement que du commerce particulier que les honnêtes gens doivent avoir ensemble.

Il serait inutile de dire combien la société est nécessaire aux hommes : tous la désirent et tous la cherchent, mais peu se servent des moyens de la rendre agréable et de la faire durer. Chacun veut trouver son plaisir et ses avantages aux dépens des autres ; on se préfère toujours à ceux avec qui on se propose de vivre, et on leur fait presque toujours sentir cette préférence ; c'est ce qui trouble et qui détruit la société. Il faudrait du moins savoir cacher ce désir de préférence, puisqu'il est trop naturel en nous pour nous en pouvoir défaire ; il faudrait faire son plaisir de celui des autres, ménager leur amour-propre, et ne le blesser jamais.

L'esprit a beaucoup de part à un si grand ouvrage, mais il ne suffit pas seul pour nous conduire dans les divers chemins qu'il faut tenir. Le rapport qui se rencontre entre les esprits ne maintiendrait pas longtemps la société, si elle n'était réglée et soutenue par le bon sens, par l'humeur, et par des égards qui doi-

vent être entre les personnes qui veulent vivre ensemble. S'il arrive quelquefois que des gens opposés d'humeur et d'esprit paraissent unis, ils tiennent sans doute par des liaisons étrangères, qui ne durent pas longtemps. On peut être aussi en société avec des personnes sur qui nous avons de la supériorité par la naissance ou par des qualités personnelles; mais ceux qui ont cet avantage n'en doivent pas abuser : ils doivent rarement le faire sentir, et ne s'en servir que pour instruire les autres; ils doivent leur faire apercevoir qu'ils ont besoin d'être conduits, et les mener par raison, en s'accommodant, autant qu'il est possible, à leurs sentiments et à leurs intérêts.

Pour rendre la société commode, il faut que chacun conserve sa liberté : il faut se voir ou ne se voir point, sans sujétion, pour se divertir ensemble, et même s'ennuyer ensemble ; il faut se pouvoir séparer, sans que cette séparation apporte de changement ; il faut se pouvoir passer les uns des autres, si on ne veut pas s'exposer à embarrasser quelquefois, et on doit se souvenir qu'on incommode souvent quand on croit ne pouvoir jamais incommoder. Il faut contribuer, autant qu'on le peut, au divertissement des personnes avec qui on veut vivre;

mais il ne faut pas être toujours chargé du soin d'y contribuer. La complaisance est nécessaire dans la société, mais elle doit avoir des bornes : elle devient une servitude quand elle est excessive ; il faut du moins qu'elle paraisse libre, et qu'en suivant le sentiment de nos amis, ils soient persuadés que c'est le nôtre aussi que nous suivons.

Il faut être facile à excuser nos amis, quand leurs défauts sont nés avec eux, et qu'ils sont moindres que leurs bonnes qualités ; il faut surtout éviter de leur faire voir qu'on les ait remarqués et qu'on en soit choqué, et l'on doit essayer de faire en sorte qu'ils puissent s'en apercevoir eux-mêmes, pour leur laisser le mérite de s'en corriger.

Il y a une sorte de politesse qui est nécessaire dans le commerce des honnêtes gens : elle leur fait entendre raillerie, et elle les empêche d'être choqués et de choquer les autres par de certaines façons de parler trop sèches et trop dures, qui échappent souvent sans y penser, quand on soutient son opinion avec chaleur.

Le commerce des honnêtes gens ne peut subsister sans une certaine sorte de confiance ; elle doit être commune entre eux ; il faut que chacun ait un air de sûreté et de discrétion qui

ne donne jamais lieu de craindre qu'on puisse rien dire par imprudence.

Il faut de la variété dans l'esprit : ceux qui n'ont que d'une sorte d'esprit ne peuvent pas plaire longtemps. On peut prendre des routes diverses, n'avoir pas les mêmes vues ni les mêmes talents, pourvu qu'on aide au plaisir de la société, et qu'on y observe la même justesse que les différentes voix et les divers instruments doivent observer dans la musique.

Comme il est malaisé que plusieurs personnes puissent avoir les mêmes intérêts, il est nécessaire au moins, pour la douceur de la société, qu'ils n'en aient pas de contraires. On doit aller au-devant de ce qui peut plaire à ses amis, chercher les moyens de leur être utile, leur épargner des chagrins, leur faire voir qu'on les partage avec eux quand on ne peut les détourner, les effacer insensiblement sans prétendre de les arracher tout d'un coup, et mettre en la place des objets agréables, ou du moins qui les occupent. On peut leur parler des choses qui les regardent, mais ce n'est qu'autant qu'ils le permettent, et on y doit garder beaucoup de mesure : il y a de la politesse, et quelquefois même de l'humanité, à ne pas entrer trop avant dans les replis de leur cœur ; ils ont

souvent de la peine à laisser voir tout ce qu'ils en connaissent, et ils en ont encore davantage quand on pénètre ce qu'ils ne connaissent pas. Bien que le commerce que les honnêtes gens ont ensemble leur donne de la familiarité, et leur fournisse un nombre infini de sujets de se parler sincèrement, personne presque n'a assez de docilité et de bon sens pour bien recevoir plusieurs avis qui sont nécessaires pour maintenir la société : on veut être averti jusqu'à un certain point, mais on ne veut pas l'être en toutes choses, et on craint de savoir toutes sortes de vérités.

Comme on doit garder des distances pour voir les objets, il en faut garder aussi pour la société : chacun a son point de vue, d'où il veut être regardé ; on a raison, le plus souvent, de ne vouloir pas être éclairé de trop près, et il n'y a presque point d'homme qui veuille, en toutes choses, se laisser voir tel qu'il est.

III

DE L'AIR ET DES MANIÈRES [1]

Il y a un air qui convient à la figure et aux talents de chaque personne : on perd toujours quand on le quitte pour en prendre un autre. Il faut essayer de connaître celui qui nous est naturel, n'en point sortir, et le perfectionner autant qu'il nous est possible.

Ce qui fait que la plupart des petits enfants plaisent, c'est qu'ils sont encore renfermés dans cet air et dans ces manières que la nature leur a donnés, et qu'ils n'en connaissent point d'autres. Ils les changent et les corrompent quand ils sortent de l'enfance : il croient qu'il faut imiter ce qu'ils voient faire aux autres, et ils ne le peuvent parfaitement imiter ; il y a toujours

1. Il y a encore dans ce morceau douze ou treize réflexions mêlées dans le tissu du développement.

« Chacun veut être un autre, et n'être plus ce qu'il est ».

Boileau aurait-il entendu La Rochefoucauld lire ce passage pour s'en inspirer, quand il écrivit, dans sa 9e épître :

Il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit ;
Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par là le plus sincère assez souvent déplaît :
Rarement un esprit ose être ce qu'il est, etc.

Ces vers en disent moins que la ligne de La Rochefoucauld, et ils ne s'adressent qu'à l'homme de cour.

quelque chose de faux et d'incertain dans toute imitation. Ils n'ont rien de fixe dans leurs manières ni dans leurs sentiments ; au lieu d'être en effet ce qu'ils veulent paraître, ils cherchent à paraître ce qu'ils ne sont pas. Chacun veut être un autre, et n'être plus ce qu'il est : ils cherchent une contenance hors d'eux-mêmes et un autre esprit que le leur ; ils prennent des tons et des manières au hasard ; ils en font l'expérience sur eux, sans considérer que ce qui convient à quelques-uns ne convient pas à tout le monde, qu'il n'y a point de règle générale pour les tons et pour les manières, et qu'il n'y a point de bonnes copies. Deux hommes néanmoins peuvent avoir du rapport en plusieurs choses sans être copie l'un de l'autre, si chacun suit son naturel ; mais personne presque ne le suit entièrement : on aime à imiter ; on imite souvent, même sans s'en apercevoir, et on néglige ses propres biens pour des biens étrangers, qui d'ordinaire ne nous conviennent pas.

Je ne prétends pas, par ce que je dis, nous renfermer tellement en nous-mêmes que nous n'ayons pas la liberté de suivre des exemples, et de joindre à nous des qualités utiles ou nécessaires que la nature ne nous a pas données : les

arts et les sciences conviennent à la plupart de ceux qui s'en rendent capables ; la bonne grâce et la politesse conviennent à tout le monde; mais ces qualités acquises doivent avoir un certain rapport et une certaine union avec nos qualités naturelles, qui les étendent et les augmentent imperceptiblement.

Nous sommes quelquefois élevés à un rang et à des dignités qui sont au-dessus de nous ; nous sommes souvent engagés dans une profession nouvelle où la nature ne nous avait pas destinés : tous ces états ont chacun un air qui leur convient, mais qui ne convient pas toujours avec notre air naturel; ce changement de notre fortune change souvent notre air et nos manières, et y ajoute l'air de la dignité, qui est toujours faux quand il est trop marqué et qu'il n'est pas joint et confondu avec l'air que la nature nous a donné : il faut les unir et les mêler ensemble, et qu'ils ne paraissent jamais séparés.

On ne parle pas de toutes choses sur un même ton et avec les mêmes manières ; on ne marche pas à la tête d'un régiment comme on marche en se promenant ; mais il faut qu'un même air nous fasse dire naturellement des choses différentes, et qu'il nous fasse marcher différem-

ment, mais toujours naturellement, et comme il convient de marcher à la tête d'un régiment et à une promenade.

Il y en a qui ne se contentent pas de renoncer à leur air propre et naturel, pour suivre celui du rang et des dignités où ils sont parvenus ; il y en a même qui prennent par avance l'air des dignités et du rang où ils aspirent. Combien de lieutenants généraux apprennent à paraître maréchaux de France ! Combien de gens de robe répètent inutilement l'air de chancelier, et combien de bourgeoises se donnent l'air de duchesses !

Ce qui fait qu'on déplaît souvent, c'est que personne ne sait accorder son air et ses manières avec sa figure, ni ses tons et ses paroles avec ses pensées et ses sentiments ; on trouble leur harmonie par quelqu chose de faux et d'étranger ; on s'oublie soi-même, et on s'en éloigne insensiblement ; tout le monde presque tombe, par quelque endroit, dans ce défaut ; personne n'a l'oreille assez juste pour entendre parfaitement cette sorte de cadence. Mille gens déplaisent avec des qualités aimables ; mille gens plaisent avec de moindres talents : c'est que les uns veulent paraître ce qu'ils ne sont pas, les autres sont ce qu'ils paraissent ; et enfin,

quelques avantages ou quelques désavantages que nous ayons reçus de la nature, on plaît à proportion de ce qu'on suit l'air, les tons, les manières et les sentiments, qui conviennent à notre état et à notre figure, et on déplaît à proportion de ce qu'on s'en éloigne.

IV

DE LA CONVERSATION [1]

Ce qui fait que si peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il veut dire qu'à ce que les autres disent. Il faut écouter ceux qui parlent, si on en veut être écouté ; il faut leur laisser la liberté de se faire entendre, et même de dire

1. Cette *réflexion* est un traité complet sur la matière, à l'usage des gens dont la conversation est l'unique souci ; il faut avouer que l'heureux mortel qui satisferait à toutes les conditions que La Rochefoucauld impose ici serait un génie supérieur à tous ceux dont nous parle l'Histoire. Il serait plus difficile de bien jouer son rôle dans une *ruelle* que d'écrire *le Cid* ou *Athalie*. Par bonheur l'homme de bonne conversation réussit toujours, s'il laisse ses auditeurs contents d'eux-mêmes.

des choses inutiles. Au lieu de les contredire ou de les interrompre, comme on fait souvent, on doit, au contraire, entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, leur parler de ce qui les touche, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué, et faire voir que c'est plutôt par choix qu'on le loue que par complaisance. Il faut éviter de contester sur des choses indifférentes, faire rarement des questions, qui sont presque toujours inutiles, ne laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison que les autres, et céder aisément l'avantage de décider.

On doit dire des choses naturelles, faciles et plus ou moins sérieuses, selon l'humeur et l'inclination des personnes que l'on entretient, ne les presser pas d'approuver ce qu'on dit, ni même d'y répondre. Quand on a satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse, on peut dire ses sentiments, sans prévention et sans opiniâtreté, en faisant paraître qu'on cherche á les appuyer de l'avis de ceux qui écoutent.

Il faut éviter de parler longtemps de soi-même, et de se donner souvent pour exemple. On ne saurait avoir trop d'application á connaître la pente et la portée de ceux á qui on parle, pour se joindre à l'esprit de celui qui en

a le plus, et pour ajouter ses pensées aux siennes, en lui faisant croire, autant qu'il est possible, que c'est de lui qu'on les prend. Il y a de l'habileté à n'épuiser pas les sujets qu'on traite, et à laisser toujours aux autres quelque chose à penser et à dire.

On ne doit jamais parler avec des airs d'autorité, ni se servir de paroles et de termes plus grands que les choses. On peut conserver ses opinions, si elles sont raisonnables ; mais, en les conservant, il ne faut jamais blesser les sentiments des autres, ni paraître choqué de ce qu'ils ont dit. Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation, et de parler trop souvent d'une même chose ; on doit entrer indifféremment sur tous les sujets agréables qui se présentent, et ne faire jamais voir qu'on veut entraîner la conversation sur ce qu'on a envie de dire.

Il est nécessaire d'observer que toute sorte de conversation, quelque honnête et quelque spirituelle qu'elle soit, n'est pas également propre à toutes sortes d'honnêtes gens : il faut choisir ce qui convient à chacun, et choisir même le temps de le dire ; mais, s'il y a beaucoup d'art à savoir parler à propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un silence

éloquent : il sert quelquefois à approuver et à condamner; il y a un silence moqueur; il y a un silence respectueux; il y a enfin des airs, des tons et des manières qui font souvent ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant, dans la conversation ; le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes ; ceux mêmes qui en font des règles s'y méprennent quelquefois ; la plus sûre, à mon avis, c'est de n'en point avoir qu'on ne puisse changer, de laisser plutôt voir des négligences dans ce qu'on dit que de l'affectation, d'écouter, de ne parler guère, et de ne se forcer jamais à parler.

V

DE LA CONFIANCE

Bien que la sincérité et la confiance aient du rapport, elles sont néanmoins différentes en plusieurs choses : la sincérité est une ouverture de cœur, qui nous montre tels que nous sommes ; c'est un amour de la vérité, une répugnance à

se déguiser, un désir de se dédommager de ses défauts, et de les diminuer même par le mérite de les avouer. La confiance ne nous laisse pas tant de liberté; ses règles sont plus étroites; elle demande plus de prudence et de retenue, et nous ne sommes pas toujours libres d'en disposer; il ne s'agit pas de nous uniquement, et nos intérêts sont mêlés d'ordinaire avec les intérêts des autres. Elle a besoin d'une grande justesse pour ne livrer pas nos amis en nous livrant nous-mêmes, et pour ne faire pas des présents de leur bien, dans la vue d'augmenter le prix de ce que nous donnons.

La confiance plaît toujours à celui qui la reçoit : c'est un tribut que nous payons à son mérite; c'est un dépôt que l'on commet à sa foi; ce sont des gages qui lui donnent un droit sur nous, et une sorte de dépendance où nous nous assujettissons volontairement. Je ne prétends pas détruire par ce que je dis la confiance, si nécessaire entre les hommes, puisqu'elle est le lien de la société et de l'amitié : je prétends seulement y mettre des bornes et la rendre honnête et fidèle. Je veux qu'elle soit toujours vraie et toujours prudente, et qu'elle n'ait ni faiblesse, ni intérêt; mais je sais bien qu'il est malaisé de donner de justes limites à la manière de rece-

voir toute sorte de confiance de nos amis, et de leur faire part de la nôtre.

On se confie le plus souvent par vanité, par envie de parler, par le désir de s'attirer la confiance des autres, et pour faire un échange de secrets. Il y a des personnes qui peuvent avoir raison de se fier en nous, vers qui nous n'aurions pas raison d'avoir la même conduite ; et on s'acquitte envers ceux-ci en leur gardant le secret et en les payant de légères confidences. Il y en a d'autres dont la fidélité nous est connue, qui ne ménagent rien avec nous, et à qui on peut se confier par choix et par estime. On doit ne leur cacher rien de ce qui ne regarde que nous, se montrer à eux toujours vrais, dans nos bonnes qualités et dans nos défauts même, sans exagérer les unes et sans diminuer les autres ; se faire une loi de ne leur faire jamais de demi confidences, qui embarrassent toujours ceux qui les font, et ne contentent presque jamais ceux qui les reçoivent : on leur donne des lumières confuses de ce qu'on veut cacher, et on augmente leur curiosité ; on les met en droit d'en vouloir savoir davantage, et ils se croient en liberté de disposer de ce qu'ils ont pénétré. Il est plus sûr et plus honnête de ne leur rien dire que de se taire quand on a commencé à parler.

Il y a d'autres règles à suivre pour les choses qui nous ont été confiées : plus elles sont importantes, et plus la prudence et la fidélité y sont nécessaires. Tout le monde convient que le secret doit être inviolable ; mais on ne convient pas toujours de la nature et de l'importance du secret : nous ne consultons le plus souvent que nous-mêmes sur ce que nous devons dire et sur ce que nous devons taire ; il y a peu de secrets de tous les temps, et le scrupule de les révéler ne dure pas toujours.

On a des liaisons étroites avec des amis dont on connaît la fidélité; ils nous ont toujours parlé sans réserve, et nous avons toujours gardé les mêmes mesures avec eux ; ils savent nos habitudes et nos commerces, et ils nous voient de trop près pour ne s'apercevoir pas du moindre changement; ils peuvent savoir par ailleurs ce que nous sommes engagés de ne dire jamais à personne ; il n'a pas été en notre pouvoir de les faire entrer dans ce qu'on nous a confié, et qu'ils ont peut-être quelque intérêt de savoir ; on est assuré d'eux comme de soi, et on se voit cependant réduit à la cruelle nécessité de perdre leur amitié, qui nous est précieuse, ou de manquer à la foi du secret. Cet état est sans doute la plus rude épreuve de la fidélité ; mais il ne doit pas

ébranler un honnête homme . c'est alors qu'il lui est permis de se préférer aux autres; son premier devoir est indispensablement de conserver le dépôt en son entier, sans en peser les suites : il doit non seulement ménager ses paroles et ses tons, il doit encore ménager ses conjectures, et ne laisser jamais rien voir, dans ses discours ni dans son air, qui puisse tourner l'esprit des autres vers ce qu'il ne veut pas dire.

On a souvent besoin de force et de prudence pour opposer à la tyrannie de la plupart de nos amis, qui se font un droit sur notre confiance, et qui veulent tout savoir de nous. On ne doit jamais leur laisser établir ce droit sans exception : il y a des rencontres et des circonstances qui ne sont pas de leur juridiction; s'ils s'en plaignent, on doit souffrir leurs plaintes, et s'en justifier avec douceur; mais, s'ils demeurent injustes, on doit sacrifier leur amitié à son devoir, et choisir entre deux maux inévitables, dont l'un se peut réparer, et l'autre est sans remède.

VI

DE L'AMOUR ET DE LA MER

Ceux qui ont voulu nous représenter l'amour et ses caprices l'ont comparé en tant de sortes à la mer, qu'il est malaisé de rien ajouter à ce qu'ils en ont dit : ils nous ont fait voir que l'un et l'autre ont une inconstance et une infidélité égales, que leurs biens et leurs maux sont sans nombre, que les navigations les plus heureuses sont exposées à mille dangers, que les tempêtes et les écueils sont toujours à craindre, et que souvent même on fait naufrage dans le port; mais, en nous exprimant tant d'espérances et tant de craintes, ils ne nous ont pas assez montré, ce me semble, le rapport qu'il y a d'un amour usé, languissant et sur sa fin, à ces longues bonaces, à ces calmes ennuyeux, que l'on rencontre sous la ligne. On est fatigué d'un grand voyage, on souhaite de l'achever; on voit la terre, mais on manque de vent pour y arriver; on se voit exposé aux injures des saisons; les maladies et les langueurs empêchent

d'agir; l'eau et les vivres manquent ou changent de goût; on a recours inutilement aux secours étrangers; on essaie de pêcher, et on prend quelques poissons, sans en tirer de soulagement ni de nourriture; on est las de tout ce qu'on voit, on est toujours avec ses mêmes pensées, et on est toujours ennuyé; on vit encore, et on a regret à vivre; on attend des désirs pour sortir d'un état pénible et languissant, mais on n'en forme que de faibles et d'inutiles.

VII

DES EXEMPLES

Quelque différence qu'il y ait entre les bons et les mauvais exemples, on trouvera que les uns et les autres ont presque également produit de méchants effets; je ne sais même si les crimes de Tibère et de Néron ne nous éloignent pas plus du vice que les exemples estimables des plus grands hommes ne nous approchent de la vertu. Combien la valeur d'Alexandre a-t-elle fait de fanfarons! Combien la gloire de César

a-t-elle autorisé d'entreprises contre la patrie! Combien Rome et Sparte ont-elle loué de vertus farouches! Combien Diogène a-t-il fait de philosophes importuns, Cicéron de babillards, Pomponius Atticus de gens neutres et paresseux, Marius et Sylla de vindicatifs, Lucullus de voluptueux, Alcibiade et Antoine de débauchés, Caton d'opiniâtres! Tous ces grands originaux ont produit un nombre infini de mauvaises copies. Les vertus sont frontières des vices; les exemples sont des guides qui nous égarent souvent, et nous sommes si remplis de fausseté que nous ne nous en servons pas moins pour nous éloigner du chemin de la vertu que pour le suivre.

VIII

DE L'INCERTITUDE DE LA JALOUSIE

Plus on parle de sa jalousie, et plus les endroits qui ont déplu paraissent de différents côtés; les moindres circonstances les changent, et font toujours découvrir quelque chose de

nouveau. Ces nouveautés font revoir, sous d'autres apparences, ce qu'on croyait avoir assez vu et assez pesé; on cherche à s'attacher à une opinion, et on ne s'attache à rien; tout ce qui est de plus opposé et de plus effacé se présente en même temps; on veut haïr et on veut aimer, mais on aime encore quand on hait, et on hait encore quand on aime. On croit tout, et on doute de tout; on a de la honte et du dépit d'avoir cru et d'avoir douté; on se travaille incessamment pour arrêter son opinion, et on ne la conduit jamais à un lieu fixe.

Les poètes devraient comparer cette opinion à la peine de Sisyphe, puisqu'on roule aussi inutilement que lui un rocher par un chemin pénible et périlleux; on voit le sommet de la montagne, on s'efforce d'y arriver; on l'espère quelquefois, mais on n'y arrive jamais. On n'est pas assez heureux pour oser croire ce que l'on souhaite, ni même assez heureux aussi pour être assuré de ce qu'on craint le plus; on est assujetti à une incertitude éternelle, qui nous présente successivement des biens et des maux qui nous échappent toujours.

IX

DE L'AMOUR ET DE LA VIE

L'amour est une image de notre vie : l'un et l'autre sont sujets aux mêmes révolutions et aux mêmes changements. Leur jeunesse est pleine de joie et d'espérance : on se trouve heureux d'être jeune, comme on se trouve heureux d'aimer. Cet état si agréable nous conduit à désirer d'autres biens, et on en veut de plus solides : on ne se contente pas de subsister, on veut faire des progrès, on est occupé des moyens de s'avancer et d'assurer sa fortune; on cherche la protection des ministres, on se rend utile à leurs intérêts ; on ne peut souffrir que quelqu'un prétende ce que nous prétendons. Cette émulation est traversée de mille soins et de mille peines, qui s'effacent par le plaisir de se voir établi : toutes les passions sont alors satisfaites, et on ne prévoit pas qu'on puisse cesser d'être heureux.

Cette félicité néanmoins est rarement de longue durée, et elle ne peut conserver long-

temps la grâce de la nouveauté ; pour avoir ce que nous avons souhaité, nous ne laissons pas de souhaiter encore. Nous nous accoutumons à tout ce qui est à nous ; les mêmes biens ne conservent pas leur même prix, et ils ne touchent pas toujours également notre goût ; nous changeons imperceptiblement, sans remarquer notre changement ; ce que nous avons obtenu devient une partie de nous-mêmes ; nous serions cruellement touchés de le perdre, mais nous ne sommes plus sensibles au plaisir de le conserver ; la joie n'est plus vive ; on en cherche ailleurs que dans ce qu'on a tant désiré. Cette inconstance involontaire est un effet du temps, qui prend, malgré nous, sur l'amour, comme sur notre vie ; il en efface insensiblement chaque jour un certain air de jeunesse et de gaieté, et en détruit les plus véritables charmes; on prend des manières plus sérieuses, on joint des affaires à la passion ; l'amour ne subsiste plus par lui-même, et il emprunte des secours étrangers. Cet état de l'amour représente le penchant de l'âge, où on commence à voir par où on doit finir ; mais on n'a pas la force de finir volontairement, et dans le déclin de l'amour comme dans le déclin de la vie, personne ne se peut résoudre de prévenir les dégoûts qui

restent à éprouver; on vit encore pour les maux, mais on ne vit plus pour les plaisirs. La jalousie, la méfiance, la crainte de lasser, la crainte d'être quitté, sont des peines attachées à la vieillesse de l'amour, comme les maladies sont attachées à la trop longue durée de la vie : on ne sent plus qu'on est vivant que parce qu'on sent qu'on est malade, et on ne sent aussi qu'on est amoureux que par sentir toutes les peines de l'amour. On ne sort de l'assoupissement des trop longs attachements que par le dépit et le chagrin de se voir toujours attaché; enfin, de toutes les décrépitudes, celle de l'amour est la plus insupportable.

X

DU GOUT

Il y a des personnes qui ont plus d'esprit que de goût, et d'autres qui ont plus de goût que d'esprit; mais il y a plus de variété et de caprice dans le goût que dans l'esprit.

Ce terme de *goût* a diverses significations, et il est aisé de s'y méprendre : il y a différence entre le goût qui nous porte vers les choses et le goût qui nous en fait connaître et discerner les qualités, en s'attachant aux règles. On peut aimer la comédie sans avoir le goût assez fin et assez délicat pour en bien juger, et on peut avoir le goût assez bon pour bien juger de la comédie sans l'aimer. Il y a des goûts qui nous approchent imperceptiblement de ce qui se montre à nous; d'autres nous entraînent par leur force ou par leur durée.

Il y a des gens qui ont le goût faux en tout ; d'autres ne l'ont faux qu'en de certaines choses, et ils l'ont droit et juste dans ce qui est de leur portée. D'autres ont des goûts particuliers, qu'ils connaissent mauvais, et ne laissent pas de les suivre. Il y en a qui ont le goût incertain ; le hasard en décide : ils changent par légèreté, et sont touchés de plaisir ou d'ennui, sur la parole de leurs amis. D'autres sont toujours prévenus ; ils sont esclaves de tous leurs goûts, et les respectent en toutes choses. Il y en a qui sont sensibles à ce qui est bon, et choqués de ce qui ne l'est pas ; leurs vues sont nettes et justes, et ils trouvent la raison de leur goût dans leur esprit et dans leur discernement.

Il y en a qui, par une sorte d'instinct, dont ils ignorent la cause, décident de ce qui se présente à eux, et prennent toujours le bon parti. Ceux-ci font paraître plus de goût que d'esprit, parce que leur amour-propre et leur humeur ne prévalent point sur leurs lumières naturelles ; tout agit de concert en eux, tout y est sur un même ton. Cet accord les fait juger sainement des objets, et leur en forme une idée véritable ; mais, à parler généralement, il y a peu de gens qui aient le goût fixe et indépendant de celui des autres : ils suivent l'exemple et la coutume, et ils en empruntent presque tout ce qu'ils ont de goût.

Dans toutes ces différences de goûts que l'on vient de marquer, il est très rare, et presque impossible, de rencontrer cette sorte de bon goût qui sait donner le prix à chaque chose, qui en connaît toute la valeur, et qui se porte généralement sur tout : nos connaissances sont trop bornées, et cette juste disposition des qualités qui font bien juger ne se maintient d'ordinaire que sur ce qui ne nous regarde pas directement. Quand il s'agit de nous, notre goût n'a plus cette justesse si nécessaire; la préoccupation le trouble; tout ce qui a du rapport à nous paraît sous une autre figure; personne ne voit des

mêmes yeux ce qui le touche et ce qui ne le touche pas ; notre goût est conduit alors par la pente de l'amour-propre et de l'humeur, qui nous fournissent des vues nouvelles, et nous assujettissent à un nombre infini de changements et d'incertitudes ; notre goût n'est plus à nous, nous n'en disposons plus : il change sans notre consentement, et les mêmes objets nous paraissent par tant de côtés différents que nous méconnaissons enfin ce que nous avons vu et ce que nous avons senti.

XI

DU RAPPORT DES HOMMES AVEC LES ANIMAUX

Il y a autant de diverses espèces d'hommes qu'il y a de diverses espèces d'animaux, et les hommes sont, à l'égard des autres hommes, ce que les différentes espèces d'animaux sont entre elles et à l'égard les unes des autres. Combien y a-t-il d'hommes qui vivent du sang et de la vie des innocents : les uns comme des tigres,

toujours farouches et toujours cruels ; d'autres comme des lions, en gardant quelque apparence de générosité ; d'autres comme des ours, grossiers et avides ; d'autres comme des loups, ravissants et impitoyables ; d'autres comme des renards, qui vivent d'industrie, et dont le métier est de tromper !

Combien y a-t-il d'hommes qui ont du rapport aux chiens ! Ils détruisent leur espèce ; ils chassent pour le plaisir de celui qui les nourrit ; les uns suivent toujours leur maître, les autres gardent sa maison. Il y a des lévriers d'attache, qui vivent de leur valeur, qui se destinent à la guerre, et qui ont de la noblesse dans leur courage ; il y a des dogues acharnés, qui n'ont de qualités que la fureur ; il y a des chiens plus ou moins inutiles, qui aboient souvent, et qui mordent quelquefois ; il y a même des chiens de jardinier. Il y a des singes et des guenons, qui plaisent par leurs manières, qui ont de l'esprit, et qui font toujours du mal ; il y a des paons, qui n'ont que de la beauté, qui déplaisent par leur chant, et qui détruisent les lieux qu'ils habitent.

Il y a des oiseaux qui ne sont recommandables que par leur ramage et par leurs couleurs. Combien de perroquets, qui parlent sans

cesse, et qui n'entendent jamais ce qu'ils disent; combien de pies et de corneilles, qui ne s'apprivoisent que pour dérober; combien d'oiseaux de proie, qui ne vivent que de rapines; combien d'espèces d'animaux paisibles et tranquilles, qui ne servent qu'à nourrir d'autres animaux!

Il y a des chats, toujours au guet, malicieux et infidèles, et qui font patte de velours; il y a des vipères, dont la langue est venimeuse, et dont le reste est utile; il y a des araignées, des mouches, des punaises et des puces, qui sont toujours incommodes et insupportables; il y a des crapauds, qui font horreur, et qui n'ont que du venin; il y a des hiboux, qui craignent la lumière. Combien d'animaux qui vivent sous terre pour se conserver! Combien de chevaux qu'on emploie à tant d'usages, et qu'on abandonne quand ils ne servent plus! Combien de bœufs, qui travaillent toute leur vie pour enrichir celui qui leur impose le joug; de cigales, qui passent leur vie à chanter; de lièvres qui ont peur de tout; de lapins, qui s'épouvantent et se rassurent en un moment; de pourceaux, qui vivent dans la crapule et dans l'ordure; de canards privés, qui trahissent leurs semblables et les attirent dans les filets; de corbeaux et de vautours, qui ne vivent que de pourriture et de

corps morts ! Combien d'oiseaux passagers, qui vont si souvent d'un monde à l'autre, et qui s'exposent à tant de périls pour chercher à vivre ! Combien d'hirondelles, qui suivent toujours le beau temps ; de hannetons, inconsidérés et sans dessein ; de papillons, qui cherchent le feu qui les brûle ! Combien d'abeilles, qui respectent leur chef, et qui se maintiennent avec tant de règles et d'industrie ! Combien de frelons, vagabonds et fainéants, qui cherchent à s'établir aux dépens des abeilles ! Combien de fourmis, dont la prévoyance et l'économie soulagent tous leurs besoins ! Combien de crocodiles, qui feignent de se plaindre pour dévorer ceux qui sont touchés de leurs plaintes ! Et combien d'animaux qui sont assujettis parce qu'ils ignorent leur force !

Toutes ces qualités se trouvent dans l'homme, et il exerce à l'égard des autres hommes tout ce que les animaux dont on vient de parler exercent entre eux.

XII

DE L'ORIGINE DES MALADIES

Si on examine la nature des maladies, on trouvera qu'elles tirent leur origine des passions et des peines de l'esprit. L'âge d'or, qui en était exempt, était exempt de maladies; l'âge d'argent, qui le suivit, conserva encore sa pureté ; l'âge d'airain donna la naissance aux passions et aux peines de l'esprit : elles commencèrent à se former, et elles avaient encore la faiblesse de l'enfance et sa légèreté. Mais elles parurent avec toute leur force et toute leur malignité dans l'âge de fer, et répandirent dans le monde, par la suite de leur corruption, les diverses maladies qui ont affligé les hommes depuis tant de siècles. L'ambition a produit les fièvres aiguës et frénétiques; l'envie a produit la jaunisse et l'insomnie ; c'est de la paresse que viennent les léthargies, les paralysies et les langueurs ; la colère a fait les étouffements, les ébullitions de sang et les inflammations de poitrine; la peur a fait les battements de cœur et les syncopes ; la

vanité a fait les folies ; l'avarice, la teigne et la gale ; la tristesse a fait le scorbut ; la cruauté, la pierre ; la calomnie et les faux rapports ont répandu la rougeole, la petite vérole et le pourpre ; et on doit à la jalousie la gangrène, la peste et la rage. Les disgrâces imprévues ont fait l'apoplexie ; les procès ont fait la migraine et le transport au cerveau ; les dettes ont fait les fièvres étiques ; l'ennui du mariage a produit la fièvre quarte, et la lassitude des amants qui n'osent se quitter a causé les vapeurs. L'amour, lui seul, a fait plus de maux que tout le reste ensemble, et personne ne doit entreprendre de les exprimer ; mais, comme il fait aussi les plus grands biens de la vie, au lieu de médire de lui, on doit se taire : on doit le craindre et le respecter toujours.

XIII

DU FAUX

On est faux en différentes manières : il y a des hommes faux qui veulent toujours paraître

ce qu'ils ne sont pas ; il y en a d'autres, de meilleure foi, qui sont nés faux, qui se trompent eux-mêmes, et qui ne voient jamais les choses comme elles sont. Il y en a dont l'esprit est droit, et le goût faux ; d'autres ont l'esprit faux, et ont quelque droiture dans le goût ; il y en a enfin qui n'ont rien de faux dans le goût, ni dans l'esprit. Ceux-ci sont très rares, puisque, à parler généralement, il n'y a presque personne qui n'ait de la fausseté dans quelque endroit de l'esprit ou du goût.

Ce qui fait cette fausseté si universelle, c'est que nos qualités sont incertaines et confuses, et que nos vues le sont aussi : on ne voit point les choses précisément comme elles sont ; on les estime plus ou moins qu'elles ne valent, et on ne les fait point rapporter à nous en la manière qui leur convient, et qui convient à notre état et à nos qualités. Ce mécompte met un nombre infini de faussetés dans le goût et dans l'esprit ; notre amour-propre est flatté de tout ce qui se présente à nous sous les apparences du bien ; mais, comme il y a plusieurs sortes de bien qui touchent notre vanité ou notre tempérament, on les suit souvent par coutume ou par commodité ; on les suit parce que les autres les suivent, sans considérer

qu'un même sentiment ne doit pas être également embrassé par toutes sortes de personnes, et qu'on s'y doit attacher plus ou moins fortement selon qu'il convient plus ou moins à ceux qui le suivent.

On craint encore plus de se montrer faux par le goût que par l'esprit. Les honnêtes gens doivent approuver sans prévention ce qui mérite d'être approuvé, suivre ce qui mérite d'être suivi, et ne se piquer de rien ; mais il y faut une grande proportion et une grande justesse : il faut savoir discerner ce qui est bon en général et ce qui nous est propre, et suivre alors avec raison la pente naturelle qui nous porte vers les choses qui nous plaisent. Si les hommes ne voulaient exceller que par leurs propres talents, et en suivant leurs devoirs, il n'y aurait rien de faux dans leur goût et dans leur conduite ; ils se montreraient tels qu'ils sont ; ils jugeraient des choses par leurs lumières, et s'y attacheraient par leur raison ; il y aurait de la proportion dans leurs vues et dans leurs sentiments ; leur goût serait vrai, il viendrait d'eux, et non pas des autres, et ils le suivraient par choix, et non pas par coutume ou par hasard.

Si on est faux en approuvant ce qui ne doit

pas être approuvé, on ne l'est pas moins, le plus souvent, par l'envie de se faire valoir en des qualités qui sont bonnes de soi, mais qui ne nous conviennent pas : un magistrat est faux quand il se pique d'être brave, bien qu'il puisse être hardi dans de certaines rencontres ; il doit paraître ferme et assuré dans une sédition qu'il a droit d'apaiser, sans craindre d'être faux, et il serait faux et ridicule de se battre en duel. Une femme peut aimer les sciences, mais toutes les sciences ne lui conviennent pas toujours, et l'entêtement de certaines sciences ne lui convient jamais, et est toujours faux.

Il faut que la raison et le bon sens mettent le prix aux choses, et déterminent notre goût à leur donner le rang qu'elles méritent et qu'il nous convient de leur donner; mais tous les hommes presque se trompent dans ce prix et dans ce rang, et il y a toujours de la fausseté dans ce mécompte.

Les plus grands rois sont ceux qui s'y méprennent le plus souvent : ils veulent surpasser les autres hommes en valeur, en savoir, en galanterie, et dans mille autres qualités où tout le monde a droit de prétendre; mais ce goût d'y surpasser les autres peut être faux en eux quand il va trop loin. Leur émulation doit

avoir un autre objet : ils doivent imiter Alexandre, qui ne voulait disputer le prix de la course que contre des rois, et se souvenir que ce n'est que des qualités particulières à la royauté qu'ils doivent disputer. Quelque vaillant que puisse être un roi, quelque savant et agréable qu'il puisse être, il trouvera un nombre infini de gens qui auront ces mêmes qualités aussi avantageusement que lui, et le désir de les surpasser paraîtra toujours faux, et souvent même il lui sera impossible d'y réussir ; mais, s'il s'attache à ses devoirs véritables, s'il est magnanime, s'il est grand capitaine et grand politique, s'il est juste, clément et libéral, s'il soulage ses sujets, s'il aime la gloire et le repos de son État, il ne trouvera que des rois à vaincre dans une si noble carrière ; il n'y aura rien que de vrai et de grand dans un si juste dessein, et le désir d'y surpasser les autres n'aura rien de faux. Cette émulation est digne d'un roi, et c'est la véritable gloire où il doit prétendre.

XIV

DES MODÈLES DE LA NATURE ET DE LA FORTUNE [1]

Il semble que la fortune, toute changeante et capricieuse qu'elle est, renonce à ses changements et à ses caprices pour agir de concert avec la nature, et que l'une et l'autre concourent de temps en temps à faire des hommes

1. Ici notre auteur contredit ce qu'il développe dans la septième réflexion, *sur les exemples*, et les mêmes personnages nous apparaissent jugés d'une façon toute différente : c'est le fruit de l'éducation et des lectures de La Rochefoucauld ; c'est aussi un résultat des engouements littéraires de l'époque. Jamais on n'a tant parlé qu'alors des Grecs et des Romains, non seulement au théâtre, mais aussi dans les parlements. Au palais, dans la chaire elle-même, quiconque voulait attirer l'attention devait s'appuyer sur les noms de la Grèce et de Rome, et je crois bien que cette volte-face a lieu ici pour présenter l'éloge de Turenne et de Condé. N'y aurait-il pas aussi un certain *amour de soi-même?* La Rochefoucauld a été le *camarade de camp* de ces deux capitaines. Sans avoir atteint à leur renommée, il pouvait prétendre au second rang, et il laisse au lecteur à prononcer sur lui.

Nous croyons que le prince de Condé entendit à Chantilly la lecture de ce morceau, qui est trop flatteur pour être resté dans le cabinet. Turenne et Condé n'auraient jamais pensé alors que les lignes écrites sur eux par La Rochefoucauld contribueraient peut-être à mieux conserver dans l'avenir la gloire de leur nom que ne pourrait faire le récit de leurs exploits guerriers.

extraordinaires et singuliers, pour servir de modèles à la postérité. Le soin de la nature est de fournir les qualités ; celui de la fortune est de les mettre en œuvre, et de les faire voir dans le jour et avec les proportions qui conviennent à leur dessein : on dirait alors qu'elles imitent les règles des grands peintres, pour nous donner des tableaux parfaits de ce qu'elles veulent représenter. Elles choisissent un sujet, et s'attachent au plan qu'elles se sont proposé ; elles disposent de la naissance, de l'éducation, des qualités naturelles et acquises, des temps, des conjonctures. des amis, des ennemis; elles font remarquer des vertus et des vices, des actions heureuses et malheureuses ; elles joignent même de petites circonstances aux plus grandes, et les savent placer avec tant d'art que les actions des hommes et leurs motifs nous paraissent toujours sous la figure et avec les couleurs qu'il plaît à la nature et à la fortune d'y donner.

Quel concours de qualités éclatantes n'ont-elles pas assemblé dans la personne d'Alexandre, pour le montrer au monde comme un modèle d'élévation d'âme et de grandeur de courage ! Si on examine sa naissance illustre, son éducation, sa jeunesse, sa beauté, sa complexion

heureuse, l'étendue et la capacité de son esprit pour la guerre et pour les sciences, ses vertus, ses défauts même, le petit nombre de ses troupes, la puissance formidable de ses ennemis, la courte durée d'une si belle vie, sa mort et ses successeurs, ne verra-t-on pas l'industrie et l'application de la fortune et de la nature à renfermer dans un même sujet ce nombre infini de diverses circonstances? Ne verra-t-on pas le soin particulier qu'elles ont pris d'arranger tant d'événements extraordinaires, et de les mettre chacun dans son jour, pour composer un modèle d'un jeune conquérant, plus grand encore par ses qualités personnelles que par l'étendue de ses conquêtes?

Si on considère de quelle sorte la nature et la fortune nous montrent César, ne verra-t-on pas qu'elles ont suivi un autre plan, qu'elles n'ont renfermé dans sa personne tant de valeur, de clémence, de libéralité, tant de qualités militaires, tant de pénétration, tant de facilité d'esprit et de mœurs, tant d'éloquence, tant de grâces du corps, tant de supériorité de génie pour la paix et pour la guerre; ne verra-t-on pas, dis-je, qu'elles ne se sont assujetties si longtemps à arranger et à mettre en œuvre tant de talents extraordinaires, et qu'elles n'ont contraint

César de s'en servir contre sa patrie, que pour nous laisser un modèle du plus grand homme du monde et du plus célèbre usurpateur? Elles le font naître particulier dans une république maîtresse de l'univers, affermie et soutenue par les plus grands hommes qu'elle eût jamais produits; la fortune même choisit parmi eux ce qu'il y avait de plus illustre, de plus puissant et de plus redoutable, pour les rendre ses ennemis; elle le réconcilie, pour un temps, avec les plus considérables, pour les faire servir à son élévation: elle les éblouit et les aveugle ensuite, pour lui faire une guerre qui le conduit à la souveraine puissance. Combien d'obstacles ne lui a-t-elle pas fait surmonter! De combien de périls, sur terre et sur mer, ne l'a-t-elle pas garanti sans jamais avoir été blessé! Avec quelle persévérance la fortune n'a-t-elle pas soutenu les desseins de César, et détruit ceux de Pompée! Par quelle industrie n'a-t-elle pas disposé ce peuple romain, si puissant, si fier et si jaloux de sa liberté, à la soumettre à la puissance d'un seul homme! Ne s'est-elle pas même servie des circonstances de la mort de César pour la rendre convenable à sa vie? Tant d'avertissements des devins, tant de prodiges, tant d'avis de sa femme et de ses amis, ne

peuvent le garantir, et la fortune choisit le propre jour qu'il doit être couronné dans le Sénat pour le faire assassiner par ceux mêmes qu'il a sauvés, et par un homme qui lui doit la naissance.

Cet accord de la nature et de la fortune n'a jamais été plus marqué que dans la personne de Caton, et il semble qu'elles se soient efforcées l'une et l'autre de renfermer dans un seul homme non seulement les vertus de l'ancienne Rome, mais encore de l'opposer directement aux vertus de César, pour montrer qu'avec une pareille étendue d'esprit et de courage, le désir de gloire conduit l'un à être usurpateur, et l'autre à servir de modèle d'un parfait citoyen. Mon dessein n'est pas de faire ici le parallèle de ces deux grands hommes, après tout ce qui en est écrit; je dirai seulement que, quelques grands et illustres qu'ils nous paraissent, la nature et la fortune n'auraient pu mettre toutes leurs qualités dans le jour qui convenait pour les faire éclater, si elles n'eussent opposé Caton à César. Il fallait les faire naître en même temps, dans une même république, différents par leurs mœurs et par leurs talents, ennemis par les intérêts de la patrie et par des intérêts domestiques : l'un vaste dans ses desseins et sans

bornes dans son ambition; l'autre austère, renfermé dans les lois de Rome, et idolâtre de la liberté; tous deux célèbres par des vertus qui les montraient par de si différents côtés, et plus célèbres encore, si l'on ose dire, par l'opposition que la fortune et la nature ont pris soin de mettre entre eux. Quel arrangement, quelle suite, quelle économie de circonstances dans la vie de Caton et dans sa mort! La destinée même de la République a servi au tableau que la fortune nous a voulu donner de ce grand homme, et elle finit sa vie avec la liberté de son pays.

Si nous laissons les exemples des siècles passés pour venir aux exemples du siècle présent, on trouvera que la nature et la fortune ont conservé cette même union dont j'ai parlé, pour nous montrer de différents modèles en deux hommes consommés en l'art de commander. Nous verrons M. le Prince et M. de Turenne disputer de la gloire des armes, et mériter, par un nombre infini d'actions éclatantes, la réputation qu'ils ont acquise. Ils paraîtront avec une valeur et une expérience égales; infatigables de corps et d'esprit, on les verra agir ensemble, agir séparément, et quelquefois opposés l'un à l'autre; nous les verrons, heureux et malheu-

reux dans diverses occasions de la guerre, devoir les bons succès à leur conduite et à leur courage, et se montrer toujours plus grands même par leurs disgrâces ; tous deux sauver l'État ; tous deux contribuer à le détruire, et se servir des mêmes talents par des voix différentes : M. de Turenne suivant ses desseins avec plus de règle et moins de vivacité, d'une valeur plus retenue, et toujours proportionnée au besoin de la faire paraître ; Monsieur le Prince inimitable en la manière de voir et d'exécuter les plus grandes choses, entraîné par la supériorité de son génie, qui semble lui soumettre les événements et les faire servir à sa gloire. La faiblesse des armées qu'ils ont commandées dans les dernières campagnes et la puissance des ennemis qui leur étaient opposés ont donné de nouveaux sujets à l'un et à l'autre de montrer toute leur vertu, et de réparer par leur mérite tout ce qui leur manquait pour soutenir la guerre. La mort même de M. de Turenne, si convenable à une si belle vie, accompagnée de tant de circonstances singulières, et arrivée dans un moment si important, ne nous paraît-elle pas comme un effet de la crainte et de l'incertitude de la Fortune, qui n'a osé décider de la destinée de la France et de l'Empire ?

Cette même Fortune, qui retire Monsieur le Prince du commandement des armées sous le prétexte de sa santé, et dans un temps où il devait achever de si grandes choses, ne se joint-elle pas à la nature pour nous montrer présentement ce grand homme dans une vie privée, exerçant des vertus paisibles, et soutenu de sa propre gloire ? Brille-t-il moins dans sa retraite qu'au milieu de ses victoires ?

XV

DES COQUETTES ET DES VIEILLARDS [1]

S'il est malaisé de rendre raison des goûts en général, il le doit être encore davantage de rendre raison du goût des femmes coquettes : on peut dire néanmoins que l'envie de plaire se répand généralement sur tout ce qui peut flatter

1. Ces pages semblent écrites d'hier, tant le style est vif et mordant, tant les remarques ont d'actualité ! Mais aussi notre auteur n'avait qu'à regarder autour de lui et en lui-même pour trouver des sujets à *réflexions*.

leur vanité, et qu'elles ne trouvent rien d'indigne de leurs conquêtes; mais le plus incompréhensible de tous leurs goûts est, à mon sens, celui qu'elles ont pour les vieillards qui ont été galants. Ce goût paraît trop bizarre, et il y en a trop d'exemples pour ne chercher pas la cause d'un sentiment tout à la fois si commun et si contraire à l'opinion que l'on a des femmes. Je laisse aux philosophes à décider si c'est un soin charitable de la nature, qui veut consoler les vieillards dans leurs misères, et qui leur fournit le secours des coquettes, par la même prévoyance qui lui fait donner des ailes aux chenilles, dans le déclin de leur vie, pour les rendre papillons; mais, sans pénétrer dans les secrets de la physique, on peut, ce me semble, chercher des causes plus sensibles de ce goût dépravé des coquettes pour les vieilles gens. Ce qui est plus apparent, c'est qu'elles aiment les prodiges, et qu'il n'y en a point qui doive plus toucher leur vanité que de ressusciter un mort. Elles ont le plaisir de l'attacher à leur char et d'en parer leur triomphe, sans que leur réputation en soit blessée : au contraire, un vieillard est un ornement à la suite d'une coquette, et il est aussi nécessaire dans son train que les nains l'étaient autrefois dans *Amadis*.

Elles n'ont point d'esclaves si commodes et si utiles; elles paraissent bonnes et solides, en conservant un ami sans conséquence; il publie leurs louanges, il gagne créance vers les maris, et leur répond de la conduite de leurs femmes. S'il a du crédit, elles en retirent mille secours; il entre dans tous les intérêts et dans tous les besoins de la maison. S'il sait les bruits qui courent des véritables galanteries, il n'a garde de les croire; ils les étouffe, et assure que le monde est médisant; il juge, par sa propre expérience, des difficultés qu'il y a de toucher le cœur d'une si bonne femme; plus on lui fait acheter des grâces et des faveurs, plus il est discret et fidèle; son propre intérêt l'engage assez au silence: il craint toujours d'être quitté, et il se trouve trop heureux d'être souffert. Il se persuade aisément qu'il est aimé, puisqu'on le choisit contre tant d'apparence : il croit que c'est un privilège de son vieux mérite, et remercie l'amour de se souvenir de lui dans tous les temps.

Elle, de son côté, ne voudrait pas manquer à ce qu'elle lui a promis : elle lui fait remarquer qu'il a toujours touché son inclination, et qu'elle n'aurait jamais aimé si elle ne l'avait jamais connu ; elle le prie surtout de n'être pas jaloux

et de se fier en elle; elle lui avoue qu'elle aime un peu le monde et le commerce des honnêtes gens, qu'elle a même intérêt d'en ménager plusieurs à la fois, pour ne laisser pas voir qu'elle le traite différemment des autres; que, si elle fait quelques railleries de lui avec ceux dont on s'est avisé de parler, c'est seulement pour avoir le plaisir de le nommer souvent, ou pour mieux cacher ses sentiments; qu'après tout, il est le maître de sa conduite, et que, pourvu qu'il en soit content, et qu'il l'aime toujours, elle se met aisément en repos du reste. Quel vieillard ne se rassure pas par des raisons si convaincantes, qui l'ont souvent trompé quand il était jeune et aimable? Mais pour son malheur, il oublie trop aisément qu'il n'est plus ni l'un ni l'autre, et cette faiblesse est, de toutes, la plus ordinaire aux vieilles gens qui ont été aimés. Je ne sais si cette tromperie ne leur vaut pas mieux encore que de connaître la vérité : on les souffre du moins; on les amuse; ils sont détournés de la vue de leurs propres misères; et le ridicule où ils tombent est souvent un moindre mal pour eux que les ennuis et l'anéantissement d'une vie pénible et languissante.

XVI

DE LA DIFFÉRENCE DES ESPRITS[1]

Bien que toutes les qualités de l'esprit se puissent rencontrer dans un grand esprit, il y en a néanmoins qui lui sont propres et particulières : ses lumières n'ont point de bornes; il agit toujours également et avec la même activité; il discerne les objets éloignés comme s'ils étaient présents; il comprend, il imagine les plus grandes choses; il voit et connaît les plus petites; ses pensées sont relevées, étendues, justes et intelligibles; rien n'échappe à sa pénétration, et elle lui fait toujours découvrir la vérité au travers des obscurités qui la cachent aux autres. Mais toutes ces grandes qualités ne

1. Cette dissertation ou dissection n'est pas éloignée de l'*esprit* qui dominait à l'hôtel de Rambouillet; et nous pensons que plusieurs des confidents de l'écrivain y ont mis du leur. La Rochefoucauld n'était pas homme à tourner et à retourner ainsi un mot à la manière du sieur de Vaugelas. Il y met un trait tout personnel : « Il y a des gens habiles dans tout ce qui ne les regarde pas, et très mal-habiles dans ceux qui les regarde ». La Rochefoucauld se reporte, ce nous semble, à sa conduite envers la reine et à son rôle pendant la Fronde.

peuvent souvent empêcher que l'esprit ne paraisse petit et faible, quand l'humeur s'en est rendue la maîtresse.

Un bel esprit pense toujours noblement; il produit avec facilité des choses claires, agréables et naturelles; il les fait voir dans leur plus beau jour, et il les pare de tous les ornements qui leur conviennent; il entre dans le goût des autres, et retranche de ses pensées ce qui est inutile ou ce qui peut déplaire. Un esprit adroit, facile, insinuant, sait éviter et surmonter les difficultés; il se plie aisément à ce qu'il veut; il sait connaître et suivre l'esprit et l'humeur de ceux avec qui il traite; et, en ménageant leurs intérêts, il avance et il établit les siens. Un bon esprit voit toutes choses comme elles doivent être vues; il leur donne le prix qu'elles méritent; il les sait tourner du côté qui lui est le plus avantageux, et il s'attache avec fermeté à ses pensées, parce qu'il en connaît toute la force et toute la raison.

Il y a de la différence entre un esprit utile et un esprit d'affaires; on peut entendre les affaires sans s'appliquer à son intérêt particulier : il y a des gens habiles dans tout ce qui ne les regarde pas, et très malhabiles dans ce qui les regarde; et il y en a d'autres, au contraire, qui

ont une habileté bornée à ce qui les touche, et qui savent trouver leur avantage en toutes choses.

On peut avoir tout ensemble un air sérieux dans l'esprit et dire souvent des choses agréables et enjouées ; cette sorte d'esprit convient à toutes personnes et à tous les âges de la vie. Les jeunes gens ont d'ordinaire l'esprit enjoué et moqueur, sans l'avoir sérieux, et c'est ce qui les rend souvent incommodes. Rien n'est plus malaisé à soutenir que le dessein d'être toujours plaisant, et les applaudissements qu'on reçoit quelquefois en divertissant les autres ne valent pas que l'on s'expose à la honte de les ennuyer souvent, quand ils sont de méchante humeur. La moquerie est une des plus agréables et des plus dangereuses qualités de l'esprit ; elle plaît toujours quand elle est délicate ; mais on craint toujours aussi ceux qui s'en servent trop souvent. La moquerie peut néanmoins être permise quand elle n'est mêlée d'aucune malignité, et quand on y fait entrer les personnes mêmes dont on parle.

Il est malaisé d'avoir un esprit de raillerie sans affecter d'être plaisant, ou sans aimer à se moquer ; il faut une grande justesse pour railler longtemps sans tomber dans l'une ou l'au-

tre de ces extrémités. La raillerie est un air de gaieté qui remplit l'imagination, et qui lui fait voir en ridicule les objets qui se présentent ; l'humeur y mêle plus ou moins de douceur ou d'âpreté : il y a une manière de railler délicate et flatteuse, qui touche seulement les défauts que les personnes dont on parle veulent bien avouer, qui sait déguiser les louanges qu'on leur donne sous des apparences de blâme, et qui découvre ce qu'elles ont d'aimable, en feignant de le vouloir cacher.

Un esprit fin et un esprit de finesse sont très différents. Le premier plaît toujours ; il est délié, il pense des choses délicates et voit les plus imperceptibles. Un esprit de finesse ne va jamais droit ; il cherche des biais et des détours pour faire réussir ses desseins : cette conduite est bientôt découverte ; elle se fait toujours craindre, et ne mène presque jamais aux grandes choses.

Il y a quelque différence entre un esprit de feu et un esprit brillant : un esprit de feu va plus loin et avec plus de rapidité ; un esprit brillant a de la vivacité, de l'agrément et de la justesse.

La douceur de l'esprit, c'est un air facile et accommodant, qui plaît toujours, quand il n'est point fade.

Un esprit de détail s'applique avec de l'ordre et de la règle à toutes les particularités des sujets qu'on lui présente : cette application le renferme d'ordinaire à de petites choses ; elle n'est pas néanmoins toujours incompatible avec de grandes vues ; et, quand ces deux qualités se trouvent ensemble dans un même esprit, elles l'élèvent infiniment au-dessus des autres.

On a abusé du terme de *bel esprit*, et, bien que tout ce qu'on vient de dire des différentes qualités de l'esprit puisse convenir à un bel esprit, néanmoins, comme ce titre a été donné à un nombre infini de mauvais poètes et d'auteurs ennuyeux, on s'en sert plus souvent pour tourner les gens en ridicule que pour les louer.

Bien qu'il y ait plusieurs épithètes pour l'esprit qui paraissent une même chose, le ton et la manière de les prononcer y mettent de la différence ; mais, comme les tons et les manières de dire ne se peuvent écrire, je n'entrerai point dans un détail qu'il serait impossible de bien expliquer. L'usage ordinaire le fait assez entendre ; et, en disant qu'un homme a *de l'esprit*, qu'il a *bien de l'esprit*, qu'il a *beaucoup d'esprit*, et qu'il a *bon esprit*, il n'y a que les tons et les manières qui puissent mettre de la

différence entre ces expressions, qui paraissent semblables sur le papier, et qui expriment néanmoins de très différentes sortes d'esprit.

On dit encore qu'un homme n'a que d'*une sorte* d'esprit, qu'il a de *plusieurs sortes* d'esprit, et qu'il a de *toutes sortes* d'esprit. On peut être sot avec beaucoup d'esprit, et on peut n'être pas sot avec peu d'esprit.

Avoir beaucoup d'esprit est un terme équivoque : il peut comprendre toutes les sortes d'esprit dont on vient de parler, mais il peut aussi n'en marquer aucune distinctement. On peut quelquefois faire paraître de l'esprit dans ce qu'on dit, sans en avoir dans sa conduite ; on peut avoir de l'esprit, et l'avoir borné ; un esprit peut être propre á de certaines choses, et ne l'être pas à d'autres ; on peut avoir beaucoup d'esprit et n'être propre à rien, et avec beaucoup d'esprit on est souvent fort incommode. Il semble néanmoins que le plus grand mérite de cette sorte d'esprit est de plaire quelquefois dans la conversation.

Bien que les productions d'esprit soient infinies, on peut, ce me semble, les distinguer de cette sorte : il y a des choses si belles que tout le monde est capable d'en voir et d'en sentir la beauté ; il y en a qui ont de la beauté et qui en-

nuient ; il y en a qui sont belles, que tout le monde sent et admire, bien que tous n'en sachent pas la raison ; il y en a qui sont si fines et si délicates que peu de gens sont capables d'en remarquer toutes les beautés ; enfin il y en a d'autres qui ne sont pas parfaites, mais qui sont dites avec tant d'art, et qui sont soutenues et conduites avec tant de raison et tant de grâce, qu'elles méritent d'être admirées.

XVII

DES ÉVÉNEMENTS DE CE SIÈCLE

L'histoire, qui nous apprend ce qui arrive dans le monde, nous montre également les grands événements et les médiocres : cette confusion d'objets nous empêche souvent de discerner avec assez d'attention les choses extraordinaires qui sont renfermées dans le cours de chaque siècle. Celui où nous vivons en a produit, à mon sens, de plus singuliers que les précédents : j'ai voulu en écrire quelques-uns

pour les rendre plus remarquables aux personnes qui voudront y faire réflexion.

Marie de Médicis, reine de France, femme de Henri le Grand, fut mère du roi Louis XIII, de Gaston, fils de France, de la reine d'Espagne, de la duchesse de Savoie et de la reine d'Angleterre ; elle fut régente en France, et gouverna le Roi, son fils, et son royaume pendant plusieurs années. Elle éleva Armand de Richelieu à la dignité de cardinal ; elle le fit premier ministre, maître de l'État et de l'esprit du Roi. Elle avait peu de vertus et peu de défauts qui la dussent faire craindre, et néanmoins, après tant d'éclat et de grandeurs, cette princesse, veuve de Henri IV et mère de tant de rois, a été arrêtée prisonnière par le Roi, son fils, et par la troupe du cardinal de Richelieu, qui lui devait sa fortune. Elle a été délaissée des autres rois, ses enfants, qui n'ont osé même la recevoir dans leurs États, et elle est morte de misère, et presque de faïm, à Cologne, après une persécution de dix années.

Ange de Joyeuse, duc et pair, maréchal de France et amiral, jeune, riche, galant et heureux, abandonna tant d'avantages pour se faire capucin. Après quelques années, les besoins de l'État le rappelèrent au monde ; le Pape le dis-

pensa de ses vœux, et lui ordonna d'accepter le commandement des armées du Roi contre les huguenots ; il demeura quatre ans dans cet emploi, et se laissa entraîner, pendant ce temps, aux mêmes passions qui l'avaient agité pendant sa jeunesse. La guerre étant finie, il renonça une seconde fois au monde, et reprit l'habit de capucin ; il vécut longtemps dans une vie sainte et religieuse ; mais la vanité, dont il avait triomphé dans le milieu des grandeurs, triompha de lui dans le cloître ; il fut élu gardien du couvent de Paris, et, son élection étant contestée par quelques religieux, il s'exposa non-seulement à aller à Rome, dans un âge avancé, à pied, et malgré les autres incommodités d'un si pénible voyage ; mais, la même opposition des religieux s'étant renouvelée à son retour, il partit une seconde fois pour retourner à Rome soutenir un intérêt si peu digne de lui, et il mourut en chemin de fatigue, de chagrin et de vieillesse.

Trois hommes de qualité, Portugais, suivis de dix-sept de leurs amis, entreprirent la révolte de Portugal et des Indes qui en dépendent, sans concert avec les peuples ni avec les étrangers, et sans intelligence dans les places. Ce petit nombre de conjurés se rendit maître du

palais de Lisbonne, en chassa la douairière de Mantoue, régente pour le roi d'Espagne, et fit soulever tout le royaume ; il ne périt dans ce désordre que Vasconcellos, ministre d'Espagne, et deux de ses domestiques. Un si grand changement se fit en faveur du duc de Bragance et sans sa participation ; il fut déclaré roi contre sa propre volonté, et se trouva le seul homme du Portugal qui résistât à son élection ; il a possédé ensuite cette couronne pendant quatorze années, n'ayant ni élévation ni mérite ; il est mort dans son lit, et a laissé son royaume paisible à ses enfants.

Le cardinal de Richelieu a été maître absolu du royaume de France pendant le règne d'un roi qui lui laissait le gouvernement de son État, lorsqu'il n'osait lui confier sa propre personne ; le cardinal avait aussi les mêmes défiances du Roi, et il évitait d'aller chez lui, craignant d'exposer sa vie ou sa liberté ; le Roi néanmoins sacrifie Cinq-Mars, son favori, à la vengeance du cardinal, et consent qu'il périsse sur un échafaud. Ensuite le cardinal meurt dans son lit ; il dispose par son testament des charges et des dignités de l'État, et oblige le Roi, dans le plus fort de ses soupçons et de sa haine, à suivre aussi aveuglément ses volontés

après sa mort qu'il avait fait pendant sa vie.

Alphonse, roi de Portugal, fils du duc de Bragance dont je viens de parler, s'est marié, en France, à la fille du duc de Nemours, jeune, sans biens et sans protection. Peu de temps après, cette princesse a formé le dessein de quitter le roi son mari ; elle l'a fait arrêter dans Lisbonne, et les mêmes troupes qui, un jour auparavant, le gardaient comme leur roi, l'ont gardé le lendemain comme prisonnier ; il a été confiné dans une île de ses propres États, et on lui a laissé la vie et le titre de roi. Le prince de Portugal, son frère, a épousé la reine ; elle conserve sa dignité, et elle a revêtu le prince son mari de toute l'autorité du gouvernement, sans lui donner le nom de roi ; elle jouit tranquillement du succès d'une entreprise si extraordinaire, en paix avec les Espagnols et sans guerre civile dans le royaume.

Un vendeur d'herbes, nommé Masaniel, fit soulever le menu peuple de Naples, et, malgré la puissance des Espagnols, il usurpa l'autorité royale ; il disposa souverainement de la vie, de la liberté et des biens de tout ce qui lui fut suspect ; il se rendit maître des douanes ; il dépouilla les partisans de tout leur argent et de leurs meubles, et fit brûler publiquement toutes

ces richesses immenses dans le milieu de la ville, sans qu'un seul de cette foule confuse de révoltés voulût profiter d'un bien qu'on croyait mal acquis. Ce prodige ne dura que quinze jours, et finit par un autre prodige : ce même Masaniel, qui achevait de si grandes choses avec tant de bonheur, de gloire et de conduite, perdit subitement l'esprit, et mourut frénétique en vingt-quatre heures.

La reine de Suède, en paix dans ses États et avec ses voisins, aimée de ses sujets, respectée des étrangers, jeune et sans dévotion, a quitté volontairement son royaume et s'est réduite à une vie privée. Le roi de Pologne, de la même maison que la reine de Suède, s'est démis aussi de la royauté par la seule lassitude d'être roi.

Un lieutenant d'infanterie, sans nom et sans crédit, a commencé, à l'âge de quarante-cinq ans, de se faire connaître dans les désordres d'Angleterre. Il a dépossédé son roi légitime, bon, juste, doux, vaillant et libéral ; il lui a fait trancher la tête par un arrêt de son parlement ; il a changé la royauté en république ; il a été dix ans maître de l'Angleterre, plus craint de ses voisins et plus absolu dans son pays que tous les rois qui ont régné. Il est mort paisible

et en pleine possession de toute la puissance du royaume.

Les Hollandais ont secoué le joug de la domination d'Espagne; ils ont formé une puissante république, et ils ont soutenu cent ans la guerre contre leurs rois légitimes pour conserver leur liberté. Ils doivent tant de grandes choses à la conduite et à la valeur des princes d'Orange, dont ils ont néanmoins toujours redouté l'ambition et limité le pouvoir. Présentement cette république, si jalouse de sa puissance, accorde au prince d'Orange d'aujourd'hui, malgré son peu d'expérience et ses malheureux succès dans la guerre, ce qu'elle a refusé à ses pères : elle ne se contente pas de relever sa fortune abattue; elle le met en état de se faire souverain de Hollande, et elle a souffert qu'il ait fait déchirer par le peuple un homme qui maintenait seul la liberté publique.

Cette puissance d'Espagne, si étendue et si formidable à tous les rois du monde, trouve aujourd'hui son principal appui dans ses sujets rebelles, et se soutient par la protection des Hollandais.

Un empereur, jeune, faible, simple, gouverné par des ministres incapables, et pendant le plus grand abaissement de la maison d'Au-

triche, se trouve, en un moment, chef de tous les princes d'Allemagne, qui craignent son autorité et méprisent sa personne, et il est plus absolu que n'a jamais été Charles-Quint.

Le roi d'Angleterre, faible, paresseux et plongé dans les plaisirs, oubliant les intérêts de son royaume et ses exemples domestiques, s'est exposé avec fermeté, pendant six ans, à la fureur de ses peuples et à la haine de son parlement pour conserver une liaison étroite avec le roi de France; au lieu d'arrêter les conquêtes de ce prince dans les Pays-Bas, il y a même contribué en lui fournissant des troupes. Cet attachement l'a empêché d'être maître absolu de l'Angleterre, et d'en étendre les frontières en Flandre et en Hollande par des places et des ports qu'il a toujours refusés; mais, dans le temps même qu'il reçoit des sommes considérables du Roi, et qu'il a le plus de besoin d'en être soutenu contre ses propres sujets, il renonce, sans prétexte, à tant d'engagements, et il se déclare contre la France, précisément quand il lui est utile et honnête d'y être attaché; par une mauvaise politique précipitée, il perd en un moment le seul avantage qu'il pouvait retirer d'une mauvaise politique de six années, et, ayant pu donner la paix

comme médiateur, il est réduit à la demander comme suppliant, quand le Roi l'accorde à l'Espagne, à l'Allemagne et à la Hollande.

Les propositions qui avaient été faites au roi d'Angleterre de marier sa nièce, la princesse d'York, au prince d'Orange, ne lui étaient pas agréables; le duc d'York en paraissait aussi éloigné que le roi son frère, et le prince d'Orange même, rebuté par les difficultés de ce dessein, ne pensait plus à le faire réussir. Le roi d'Angleterre, étroitement lié au roi de France, consentait à ses conquêtes, lorsque les intérêts du grand trésorier d'Angleterre et la crainte d'être attaqué par le Parlement lui ont fait chercher sa sûreté particulière, en disposant le roi son maître à s'unir avec le prince d'Orange, par le mariage de la princesse d'York, et à faire déclarer l'Angleterre contre la France pour la protection des Pays-Bas. Ce changement du roi d'Angleterre a été si prompt et si secret que le duc d'York l'ignorait encore deux jours devant le mariage de sa fille, et personne ne se pouvait persuader que le roi d'Angleterre, qui avait hasardé dix ans sa vie et sa couronne pour demeurer attaché à la France, pût renoncer, en un moment, à tout ce qu'il en espérait, pour suivre le sen-

timent de son ministre. Le prince d'Orange, de son côté, qui avait tant d'intérêt de se faire un chemin pour être un jour roi d'Angleterre, négligeait ce mariage, qui le rendait héritier présomptif du royaume ; il bornait ses desseins à affermir son autorité en Hollande, malgré les mauvais succès de ses dernières campagnes, et il s'appliquait à se rendre aussi absolu dans les autres provinces de cet État qu'il le croyait être dans la Zélande ; mais il s'aperçut bientôt qu'il devait prendre d'autres mesures, et une aventure ridicule lui fit mieux connaître l'état où il était dans son pays qu'il ne le voyait par ses propres lumières. Un crieur public vendait des meubles à un encan où beaucoup de monde s'assembla ; il mit en vente un atlas, et, voyant que personne ne l'enchérissait, il dit au peuple que ce livre était néanmoins plus rare qu'on ne pensait, et que les cartes en étaient si exactes que la rivière dont M. le prince d'Orange n'avait eu aucune connaissance, lorsqu'il perdit la bataille de Cassel, y était fidèlement marquée. Cette raillerie, qui fut reçue avec un applaudissement universel, a été un des plus puissants motifs qui ont obligé le prince d'Orange à rechercher de nouveau l'alliance de l'Angleterre, pour

contenir la Hollande et pour joindre tant de puissances contre nous. Il semble néanmoins que ceux qui ont désiré ce mariage et ceux qui y ont été contraires n'ont pas connu leurs intérêts : le grand trésorier d'Angleterre a voulu adoucir le parlement et se garantir d'en être attaqué, en portant le roi son maître à donner sa nièce au prince d'Orange et à se déclarer contre la France; le roi d'Angleterre a cru affermir son autorité dans son royaume par l'appui du prince d'Orange, et il a prétendu engager ses peuples à lui fournir de l'argent pour ses plaisirs, sous prétexte de faire la guerre au roi de France et de le contraindre à recevoir la paix ; le prince d'Orange a eu dessein de soumettre la Hollande par la protection de l'Angleterre; la France a appréhendé qu'un mariage si opposé à ses intérêts n'emportât la balance en joignant l'Angleterre à tous nos ennemis. L'événement a fait voir, en six semaines, la fausseté de tant de raisonnements : ce mariage met une défiance éternelle entre l'Angleterre et la Hollande, et toutes deux le regardent comme un dessein d'opprimer leur liberté; le parlement d'Angleterre attaque les ministres du roi, pour attaquer ensuite sa propre personne; les États de Hol-

lande, lassés de la guerre et jaloux de leur liberté, se repentent d'avoir mis leur autorité entre les mains d'un jeune homme ambitieux et héritier présomptif de la couronne d'Angleterre ; le roi de France, qui a d'abord regardé ce mariage comme une nouvelle ligue qui se formait contre lui, a su s'en servir pour diviser ses ennemis, et pour se mettre en état de prendre la Flandre, s'il n'avait préféré la gloire de faire la paix à la gloire de faire de nouvelles conquêtes.

Si le siècle présent n'a pas moins produit d'événements extraordinaires que les siècles passés, on conviendra sans doute qu'il a le malheureux avantage de les surpasser dans l'excès des crimes. La France même, qui les a toujours détestés, qui y est opposée par l'humeur de la nation, par la religion, et qui est soutenue par les exemples du prince qui règne, se trouve néanmoins aujourd'hui le théâtre où l'on voit paraître tout ce que l'histoire et la fable nous ont dit des crimes de l'antiquité. Les vices sont de tous les temps ; les hommes sont nés avec de l'intérêt, de la cruauté et de la débauche ; mais, si des personnes que tout le monde connaît avaient paru dans les premiers siècles, parlerait-on présentement des prostitutions d'Hélio-

gabale, de la foi des Grecs, et des poisons et des parricides de Médée?

XVIII

DE L'INCONSTANCE

Je ne prétends pas justifier ici l'inconstance en général, et moins encore celle qui vient de la seule légèreté; mais il n'est pas juste aussi de lui imputer tous les autres changements de l'amour. Il y a une première fleur d'agrément et de vivacité dans l'amour, qui passe insensiblement comme celle des fruits; ce n'est la faute de personne, c'est seulement la faute du temps. Dans les commencements, la figure est aimable; les sentiments ont du rapport : on cherche de la douceur et du plaisir; on veut plaire, parce qu'on nous plaît, et on cherche à faire voir qu'on sait donner un prix infini à ce qu'on aime; mais, dans la suite, on ne sent plus ce qu'on croyait sentir toujours . le feu n'y est plus, le mérite de la nouveauté s'efface; la beauté, qui a tant de part à l'amour, ou diminue, ou ne fait plus la même impression; le nom

d'amour se conserve, mais on ne se retrouve plus les mêmes personnes, ni les mêmes sentiments; on suit encore ses engagements par honneur, par accoutumance, et pour n'être pas assez assuré de son propre changement.

Quelles personnes auraient commencé de s'aimer, si elles s'étaient vues d'abord comme on se voit dans la suite des années? Mais quelles personnes aussi se pourraient séparer, si elles se revoyaient comme on s'est vu la première fois ? L'orgueil, qui est presque toujours le maître de nos goûts, et qui ne se rassasie jamais, serait flatté sans cesse par quelque nouveau plaisir; mais la constance perdrait son mérite, elle n'aurait plus de part à une si agréable liaison; les faveurs présentes auraient la même grâce que les faveurs premières, et le souvenir n'y mettrait point de différence; l'inconstance serait même inconnue, et on s'aimerait toujours avec le même plaisir, parce qu'on aurait toujours les mêmes sujets de s'aimer. Les changements qui arrivent dans l'amitié ont à peu près des causes pareilles à ceux qui arrivent dans l'amour; leurs règles ont beaucoup de rapport : si l'un a plus d'enjouement et de plaisir, l'autre doit être plus égal et plus sévère et ne pardonner rien; mais le temps, qui change

l'humeur et les intérêts, les détruit presque également tous deux. Les hommes sont trop faibles et trop changeants pour soutenir longtemps le poids de l'amitié : l'antiquité en a fourni des exemples; mais, dans le temps où nous vivons, on peut dire qu'il est encore moins impossible de trouver un véritable amour qu'une véritable amitié.

XIX

DE LA RETRAITE[1]

Je m'engagerais à un trop long discours, si je rapportais ici en particulier toutes les raisons naturelles qui portent les vieilles gens à se retirer du commerce du monde : le changement de leur humeur, de leur figure, et l'affaiblisse-

1. Si La Rochefoucauld était un poète dans l'acception ordinaire du mot, nous dirions que cette réflexion est le *chant du cygne;* c'est en philosophe que le grand écrivain exprime ses adieux à la vie active; mais parle-t-il pour lui seul? Il prenait le parti à la mode, ou plutôt il notait ce qu'il voyait faire autour de lui : car un esprit de cette trempe était incapable de languir dans une oisiveté contemplative.

C'est, en effet, dans ses dernières années que La Rochefoucauld aurait écrit ses *Réflexions diverses*. N'est-ce pas de lui-même qu'il parle dans ces lignes : « Leur goût, détrompé de désirs

ment des organes, les conduisent insensiblement, comme la plupart des autres animaux, à s'éloigner de la fréquentation de leurs semblables. L'orgueil, qui est inséparable de l'amour-propre, leur tient alors lieu de raison : ils ne peuvent plus être flattés de plusieurs choses qui flattent les autres ; l'expérience leur a fait connaître le prix de tout ce que les hommes désirent dans la jeunesse, et l'impossibilité d'en jouir plus longtemps ; les diverses voies qui paraissent ouvertes aux jeunes gens pour parvenir aux grandeurs, aux plaisirs, à la réputation et à tout ce qui élève les hommes, leur sont fermées, ou par la fortune, ou par leur conduite, ou par l'envie et l'injustice des autres ; le chemin pour y rentrer est trop long et trop pénible, quand on s'est une fois égaré ; les difficultés leur en paraissent insurmontables, et l'âge ne leur permet plus d'y prétendre. Ils deviennent insensibles à l'amitié, non seule-

inutiles, se tourne alors vers des objets muets et insensibles, les bâtiments, l'agriculture, l'économie, l'étude ; toutes ces choses sont soumises à leurs volontés » !

« Les plus sages savent employer à leur salut le temps qu'il leur reste... Les autres n'ont au moins qu'eux-mêmes pour témoins de leur misère », etc.

Ce dernier trait est pour lui.

N'oublions pas que, dans cette analyse du cœur humain, les femmes, surtout les illustres pénitentes du siècle, se sont présentées à l'imagination du peintre.

ment parce qu'ils n'en ont peut-être jamais trouvé de véritable, mais parce qu'ils ont vu mourir un grand nombre de leurs amis qui n'avaient pas encore eu le temps ni les occasions de manquer à l'amitié, et ils se persuadent aisément qu'ils auraient été plus fidèles que ceux qui leur restent. Ils n'ont plus de part aux premiers biens qui ont d'abord rempli leur imagination; ils n'ont même presque plus de part à la gloire : celle qu'ils ont acquise est déjà flétrie par le temps, et souvent les hommes en perdent plus en vieillissant qu'ils n'en acquièrent. Chaque jour leur ôte une portion d'eux-mêmes; ils n'ont plus assez de vie pour jouir de ce qu'ils ont, et bien moins encore pour arriver à ce qu'ils desirent; ils ne voient plus devant eux que des chagrins, des maladies et de l'abaissement; tout est vu, et rien ne peut avoir pour eux la grâce de la nouveauté; le temps les éloigne imperceptiblement du point de vue d'où il leur convient de voir les objets, et d'où ils doivent être vus. Les plus heureux sont encore soufferts, les autres sont méprisés; le seul bon parti qu'il leur reste, c'est de cacher au monde ce qu'ils ne lui ont peut-être que trop montré. Leur goût, détrompé des désirs inutiles, se tourne alors vers des objets muets et insen-

sibles : les bâtiments, l'agriculture, l'économie, l'étude, toutes ces choses sont soumises à leurs volontés; ils s'en approchent ou s'en éloignent comme il leur plaît; ils sont maîtres de leurs desseins et de leurs occupations; tout ce qu'ils désirent est en leur pouvoir, et, s'étant affranchis de la dépendance du monde, ils font tout dépendre d'eux. Les plus sages savent employer à leur salut le temps qu'il leur reste, et, n'ayant qu'une si petite part à cette vie, ils se rendent dignes d'une meilleure. Les autres n'ont au moins qu'eux-mêmes pour témoins de leur misère; leurs propres infirmités les amusent; le moindre relâche leur tient lieu de bonheur; la nature, défaillante et plus sage qu'eux, leur ôte souvent la peine de désirer; enfin ils oublient le monde, qui est si disposé à les oublier; leur vanité même est consolée par leur retraite, et, avec beaucoup d'ennuis, d'incertitudes et de faiblesses, tantôt par piété, tantôt par raison, et le plus souvent par accoutumance, ils soutiennent le poids d'une vie insipide et languissante.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

693-3-12. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET Cie.

KLEIST, KOTZEBUE, LESSING, La Cruche cassée, La petite Ville allemande, Minna de Barnhelm . . 1 vol.
LA BRUYERE, Caractères . . . . 1 vol.
LA FAYETTE (Mme de), Mémoires, Princesse de Clèves. 1 vol.
LA FONTAINE, Fables . . . . 1 vol.
— Contes. . . . . 1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD, Maximes . . . . 1 vol.
LE SAGE, Histoire de Gil Blas de Santillane . . . . . 2 vol.
LESSING, Théatre . . . . 1 vol.
LE TASSE, Jérusalem délivrée . . . . 1 vol.
MAISTRE (X. DE), Œuvres . . . . 1 vol.
MALEBRANCHE, Recherche de la Vérité. . . . . 2 vol.
MARIVAUX, Théatre choisi . . . . 1 vol.
MOLIÈRE, Théatre. . . . . 4 vol.
MONTAIGNE, Essais, suivis de sa correspondance . . . 4 vol.
MONTESQUIEU, Lettres persanes . . . . 1 vol.
— De l'esprit des Lois . . . . 2 vol.
MUSSET (A. de), Premières poésies, 1829-1835 . . . . . 1 vol.
— Poésies nouvelles, 1836-1852. . . . . 1 vol.
— Comédies et proverbes . . . . 2 vol.
— Nouvelles. . . . . 1 vol.
— Contes . . . . 1 vol.
— La confession d'un enfant du siècle. 1 vol.
— Mélanges de littérature et de critique. 1 vol.
— Œuvres posthumes . . . . 1 vol.
OVIDE, Les Métamorphoses . . . . 1 vol.
PASCAL, Pensées . . . . 1 vol.
— Les Provinciales . . . . 1 vol.
RABELAIS, Œuvres . . . . 2 vol.
RACINE, Théatre . . . . 2 vol.
ROUSSEAU (J.-J.), Confessions. . . . . 2 vol.
— — Julie ou la nouvelle Héloïse. . . . 2 vol
— — Du Contrat social; Lettre a M. d'Alembert . . . . 1 vol.
— — Émile, ou de l'éducation. . . . . . 2 vol.
SCHILLER, Les Brigands, Marie Stuart, Guillaume Tell. 1 vol.
SCOTT (WALTER), Ivanhoé. . . . . 2 vol.
— — La jolie Fille de Perth . . . . . . 2 vol.
SÉVIGNÉ (Mme de), Lettres choisies . . . . 1 vol.
SOPHOCLE, Théatre. . . . . 1 vol.
SPINOZA, Éthique . . . . 1 vol.
STAËL (Mme de), De l'Allemagne. . . . . 2 vol.
STENDHAL, La Chartreuse de Parme . . . . 1 vol.
SUÉTONE, Les douze Césars . . . . 1 vol.
VILLON (François), Œuvres . . . . 1 vol.
VIRGILE, L'Énéide . . . . 1 vol.
VOLTAIRE, Dictionnaire Philosophique . . . . 1 vol.
— Histoire de Charles XII, roi de Suède . . . 1 vol.
— Siècle de Louis XIV . . . . 2 vol.
WISEMAN (Cnal), Fabiola. . . . . 1 vol.

etc., etc., etc.

AUTEURS CÉLÈBRES

à 60 centimes le volume

En jolie reliure spéciale à la collection. 1 franc le volume

Le but de la collection des *Auteurs célèbres*, *à* 60 *centimes* le volume, est de mettre entre toutes les mains de bonnes éditions des meilleurs écrivains modernes et contemporains.

Sous un format commode et pouvant en même temps tenir une belle place dans toute bibliothèque, il paraît chaque quinzaine un volume.

CHAQUE OUVRAGE EST COMPLET EN UN VOLUME

Nos		
248.	AICARD (JEAN). . . .	Le Pavé d'Amour.
474.	AIMARD (G.).	Le Robinson des Alpes.
405.	AJALBERT (JEAN). . .	En amour.
204.	ALARCON (A. DE). . .	Un Tricorne.
382.	—	Le Capitaine Hérisson.
219.	ALEXIS (PAUL). . . .	Les femmes du père Lefèvre.
431.	ALLARD (RENÉE). . .	Le Roman d'une provinciale.
178.	ARCIS (CH. D'). . . .	La Correctionnelle pour rire.
298.	—	La Justice de Paix amusante.
36.	ARÈNE (PAUL). . . .	Le Canot des six Capitaines.
141.	—	Nouveaux contes de Noël.
32.	AUBANEL (HENRY) . .	Historiettes.
62.	AUBERT (CH.). . . .	La Belle Luciole.
128.	—	La Marieuse.
291.	AURIOL (GEORGE) . .	Contez-nous ça !
359.	AUTEURS CÉLÈBRES. .	Chroniques et Contes.
325.	AVENTURES MERVEILLEUSES DE FORTUNATUS. (Illustrations).	
320.	BALLIEU (JACQUES). .	Les Amours fatales. Saïda.
410.	BALZAC (H. DE) . . .	Le père Goriot.
412.	—	La Peau de chagrin.
414.	—	La Femme de trente ans.
416.	—	Le Médecin de campagne.
418.	—	Le Contrat de mariage.
420.	—	Mémoires de deux jeunes mariées.
422.	—	Le Lys dans la Vallée.
424.	—	Histoire des Treize.
426.	—	Ursule Mirouët.
428.	—	Une ténébreuse affaire.
430.	—	Un début dans la Vie.
432.	—	Les Rivalités.
434.	—	La Maison du Chat-qui-Pelote.
436.	—	Une double famille.
438.	—	La Vendetta.

Nos		
440.	BALZAC (H. DE) . . .	Gobseck.
442.	—	Le Colonel Chabert.
444.	—	Une Fille d'Ève.
446.	—	La maison Nucingen.
448.	—	Le Curé de Tours.
450.	—	Pierrette.
452.	—	Béatrix.
454.	—	Louis Lambert.
456.	—	Séraphita.
458.	—	Eugénie Grandet.
460.	—	Physiologie du mariage.
462.	—	Modeste Mignon.
464.	—	Grandeur et décadence de César Birotteau.
466.	—	La cousine Bette.
468.	—	Le cousin Pons.
317.	BARBIER (ÉMILE). . .	Cythère en Amérique. Illustré.
425.	BARBUSSE (A.). . . .	L'Ange du foyer.
470.	BAROT (ODYSSE). . .	Susie.
546.	BARRON (LOUIS). . .	Paris étrange.
579.	BEAUMARCHAIS. . . .	Le Barbier de Séville.
580.	—	Le Mariage de Figaro.
184.	BEAUTIVET	La Maîtresse de Mazarin.
14.	BELOT (ADOLPHE). .	Deux Femmes.
51.	—	Hélène et Mathilde.
171.	—	Le Pigeon.
189.	—	Le Parricide.
203.	—	Dacolard et Lubin.
157.	BELOT (A.) et E. DAUDET	La Vénus de Gordes.
156.	BELOT (A.) et J. DAUTIN	Le Secret terrible.
373.	BERLEUX (JEAN). . .	Cousine Annette.
394.	—	Le Roman de l'Idéal.
389.	BERNARD (CH. DE). .	La peau du Lion.
72.	BERTHE (COMTESSE) .	La Politesse pour Tous.
146.	BERTHET (ÉLIE) . . .	Le Mûrier blanc.
222.	BERTOL-GRAIVIL. . .	Dans un joli Monde } (Les Deux
223.	—	Venge ou meurs ! } Criminels).
375.	BESNARD (ÉRIC) . . .	Le Lendemain du mariage.
162.	BIART (LUCIEN) . . .	Benito Vasquez.
296.	BLASCO (EUSEBIO) . .	Une Femme compromise.
268.	BOCCACE	Contes.
311.	BONHOMME (PAUL) . .	Prisme d'Amour.
74.	BONNET (ÉDOUARD). .	La Revanche d'Orgon.
43.	BONNETAIN (P.) . . .	Au Large.
57.	—	Marsouins et Mathurins.
224.	BONSERGENT (A.). . .	Monsieur Thérèse.
276.	BOSQUET (E.)	Le Roman des Ouvrières.
112.	BOUSSENARD (L.). . .	Aux Antipodes.
145.		10.000 ans dans un bloc de glace.
229.	—	Chasseurs Canadiens.
12.	BOUVIER (A.). . . .	Colette.
34.	—	Le Mariage d'un Forçat.

N^os

105. BOUVIER (A.) . . . . Les Petites Ouvrières.
145. — Mademoiselle Beau-Sourire.
167. — Les Pauvres.
186. — Les Petites Blanchisseuses.
398. BOUVIER (JEAN) . . . Fille de chouan.
191. BRÉTIGNY (P.). . . . La Petite Gabi.
400. BRISSE (BARON) . . . Petite cuisine des Familles.
381. BRUNEL (GEORGES). . La Science à la Maison.
399. BUSNACH (WILLIAM) . Le Crime du bois de Verrières.
75. CAHU (THÉODORE) . . Le Sénateur Ignace.
233. — Le Régiment où l'on s'amuse.
279. — Combat d'Amours.
324. — Excelsior. Un Amour dans le monde.
396. — Celles qui se donnent.
322. CAMÉE . . . . Un Amour russe.
37. CANIVET (CH.). . . . La Ferme des Gohel.
305. — Enfant de la Mer (couronné).
253. CASANOVA (J.). . . . Sous les Plombs.
386. CASIMIR DELAVIGNE. . Les Enfants d'Edouard.
129. CASSOT (C.). . . . . La Vierge d'Irlande.
344. CASTANIER (P.) . . . Le Roman d'un Amoureux.
287. CAZOTTE (J.) . . . . Le Diable Amoureux.
323. CHAMISSO (A. DE) . . Pierre Schlémihl (Illustrations).
123. CHAMPFLEURY. . . . Le Violon de faïence.
147. CHAMPSAUR (F.). . . Le Cœur.
42. Chanson de Roland (La)
54. CHATEAUBRIAND . . . Atala, René, Dernier Abencérage.
7. CHAVETTE (E.). . . . La Belle Alliette.
30. — Lilie, Tutue, Bebeth.
190. — Le Procès Pictompin.
198. CHINCHOLLE (CH.) . . Le Vieux Général.
120. CIM (ALBERT). . . . Les Prouesses d'une Fille.
329. — Les Amours d'un Provincial.
364. — La Petite Fée.
125. CLADEL (LÉON) . . . Crête-Rouge.
18. CLARETIE (JULES) . . La Mansarde.
85. COLOMBIER (MARIE) . Nathalie.
358. — Sacha.
491. CONAN DOYLE . . . . Le Capitaine de l'*Etoile polaire*.
165. CONSTANT (BENJAMIN). Adolphe.
475. COOPER (FENIMORE) . Le Tueur de daims.
282. COQUELIN CADET. . . Le Livre des Convalescents. (Illust.)
347. CORA PEARL . . . . Mémoires.
328. CORDAY (MICHEL) . . Misères secrètes.
390. — Mon lieutenant.
303. COTTIN (MADAME) . . Elisabeth.
26. COURTELINE (G.) . . Le 51e Chasseurs.
155. — Madelon, Margot et Cie.
228. — Les Facéties de Jean de la Butte.
237. — Boubouroche.
252. — Ombres parisiennes.

N^os

271. COUTURIER (CL.) . Le Lit de cette personne.
557. CYRANO DE BERGERAC. Voyage dans la Lune.
259. DANRIT (CAPITAINE) . La Bataille de Neufchâteau.
419. — Les Exploits d'un sous-marin.
490. — Un Dirigeable au Pôle Nord.
258. DANTE . . . . L'Enfer.
560. DARZENS . . . . Le Roman d'un Clown.
2. DAUDET (ALPHONSE) . La Belle Nivernaise.
151. — Les Débuts d'un Homme de Lettre.
50. DAUDET (ERNEST) . . Jourdan Coupe-Tête.
179. — Le Crime de Jean Malory.
217. — Le Lendemain du péché.
532. — Les 12 Danseuses du château de Lamolle.
542. — Le Prince Pogontzine.
552. — Les Duperies de l'Amour.
244. DELCOURT (P.) . . . Le Secret du Juge d'Instruction.
29. DELVAU (ALFRED) . . Les Amours buissonnières.
58. — Mémoires d'une Honnête Fille.
154. — Le grand et le petit Trottoir.
169. — Du Pont des Arts au Pont de Kehl.
220. — A la porte du Paradis.
255. — Les Cocottes de mon Grand-Père.
254. — Miss Fauvette.
89. DESBEAUX (E.). . . . La Petite Mendiante.
70. DESLYS (CH.) . . . . L'Abîme.
155. — Les Buttes Chaumont.
225. — L'Aveugle de Bagnolet.
48. DHORMOYS (P.). . . . Sous les Tropiques.
207. DICKENS (CH.). . . . La Maison hantée.
240. — La Terre de Tom Tiddler.
262. — Un Ménage de la Mer.
21. DIDEROT . . . . . . Le Neveu de Rameau.
66. DIGUET (CH.). . . . Moi et l'autre (ouvrage couronné).
514. DOLLFUS (PAUL). . . Modèles d'Artistes (illustré).
417. DOSTOIEWSKY . . . . Ame d'Enfant.
537. — Les Précoces.
545. DRAULT (JEAN) . . . Les Aventures de Bécasseau.
455. — L'impériale de l'omnibus.
24. DRUMONT (ÉDOUARD) . Le Dernier des Trémolin.
140. DUBUT DE LAFOREST . Belle-Maman.
158. DU CAMP (MAXIME). . Mémoires d'un Suicidé.
152. DUMAS (ALEXANDRE) . La Marquise de Brinvilliers.
192. — Les Massacres du Midi.
221. — Les Borgia.
251. — Marie Stuart.
285. DURIEU (L.). . . . . Ces bons petits collèges.
551. — Le Pion.
8. DUVAL (G.) . . . . . Le Tonnelier.
241. ENNE (F.) et F. DELISLE La comtesse Dynamite.
121. ERASME . . . . . . Colloques choisis (couronné).
568. — Eloge de la folie (couronné).

N^os		
27.	ESCOFFIER	Troppmann.
124.	EXCOFFON (A.). . . .	Le Courrier de Lyon.
208.	FIÉVÉE (J.)	La Dot de Suzette.
104.	FIGUIER (Mme LOUIS) .	Le Gardian de la Camargue.
164.	—	Les Fiancés de la Gardiole.
471.	FISCHER (MAX ET ALEX)	Avez-vous cinq minutes?
1.	FLAMMARION (CAMILLE)	Lumen.
51.	—	Rêves étoilés.
101.	—	Voyages en Ballon.
151.	—	L'Eruption du Krakatoa.
201.	—	Copernic et le système du monde.
251.	—	Clairs de Lune.
301.	—	Qu'est-ce que le Ciel?
351.	—	Excursions dans le Ciel.
401.	—	Curiosités de la Science.
451.	—	Les caprices de la foudre.
449.	FONCLOSE (Mme M. DE).	Guide pratique des Travaux de Dames.
313.	FRAGEROLLE et COSSERET.	Bohême bourgeoise.
480.	GALLUS (EMMANUEL) .	La Victoire de l'Enfant.
340.	GARCHINE	La Guerre.
476.	GARNERAY (LOUIS). .	Voyages, aventures et combats.
477.	—	Mes Pontons.
17.	GAUTIER (THÉOPHILE).	Jettatura.
53.	—	Avatar. — Fortunio.
139.	GAUTIER (Mme JUDITH).	Les Cruautés de l'Amour.
391.	GAWLIKOWSKI	Guide complet de la Danse.
397.	GAY (ERNEST)	Fille de comtesses.
349.	GINESTET (H. DE) . .	Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne.
194.	GINISTY (P.) Seconde	nuit (roman bouffe). Préface par A. Silvestre.
172.	GOGOL (NICOLAÏ). . .	Les Veillées de l'Ukraine.
197.	—	Tarass Boulba.
367.	—	Contes et Nouvelles.
28.	GOLDSMITH	Le Vicaire de Wakefield.
23.	GORON	Un beau crime.
177.	GOZLAN (LÉON). . . .	Le Capitaine Maubert.
361.	—	Polydore Marasquin.
363.	GRÉBAUVAL (A.) . . .	Le Gabelou.
256.	GREYSON (E.)	Juffer Daadge et Juffer Doortje.
168.	GROS (J.).	Un Volcan dans les Glaces.
210.	—	L'homme fossile.
297.	—	Les Derniers Peaux-Rouges.
308.	—	Aventures de nos Explorateurs.
60.	GUÉRIN-GINISTY . . .	La Fange.
149.	—	Les Rastaquouères.
307.	GUICHES (GUSTAVE). .	L'Imprévu.
106.	GUILLEMOT (G.) . . .	Maman Chautard.
230.	GUYOT (YVES)	Un Fou.
348.	GYP	Dans l'Train.
102.	HACKS (Dr CH.). . . .	A bord du courrier de Chine.
108.	HAILLY (G. D'). . . .	Fleur de Pommier.
157.	—	Le Prix d'un Sourire.

Nos

406. HAILLY (G. D') . . . Un cœur d'or.
9. HALT (Mme ROBERT). Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76. — Brave Garçon.
91. — La Petite Lazare.
417. — Battu par des Demoiselles.
68. HAMILTON. . . . . . Mémoires du Chevalier de Grammont.
338. HÉGÉSIPPE MOREAU. . Le Myosotis.
478. HEINE (HENRI). . . . Le Tambour Le Grand.
355. HENNIQUE (LÉON). . . Benjamin Rozes.
87. HEPP (A.). . . . . . L'Amie de Madame Alice.
295. HOFFMANN . . . . . Contes fantastiques.
41. HOUSSAYE (ARSÈNE) . Lucia.
61. — Madame Trois-Etoiles.
119. — Les Larmes de Jeanne.
142. — La Confession de Caroline.
187. — Julia.
433. — Mlle de La Vallière et Mme de Montespan.
245. HUCHER (F.) . . . . La Belle Madame Pajol.
407. — Œuvre de Chair.
HUGO (VICTOR) . . . La Légende du Beau Pécopin.
13. JACOLLIOT (L.) . . . Voyage aux Pays Mystérieux.
56. — Le Crime du Moulin d'Usor.
67. — Vengeance de Forçats.
200. — Les Chasseurs d'Esclaves.
247. — Voyage sur les rives du Niger.
261. — Voyage au pays des Singes.
445. — Fakirs et Bayadères.
81. JANIN (JULES). . . . L'Ane mort.
286. — Contes.
294. — Nouvelles.
97. JOGAND (M.). . . . . L'Enfant de la Folle.
405. LACOUR (PAUL) . . . Le diable au corps.
392. LAFARGUE (FERNAND). Les Ciseaux d'Or.
408. — Les Amours passent...
443. — La fausse piste.
467. — Fin d'Amour.
483. — Dette d'honneur.
315. LA FONTAINE . . . . Contes.
284. LANO (PIERRE DE). . Jules Fabien.
345. LAPAUZE (HENRY) . . De Paris au Volga (couronné).
372. LA QUEYSSIE (EUG. DE) La Femme de Tantale.
133. LAUNAY (A. DE) . . . Mademoiselle Mignon.
278. LAURENT (ALBERT). . La Bande Michelou.
383. LAVELEYE (E. DE) . . Sigurd et les Eddas.
482. LEMAITRE (CLAUDE) . Marsile Gerbault.
437. LEMERCIER DE NEUVILLE (L.). Les Pupazzi inédits.
484. LEMONNIER (CAMILLE). La Faute de Madame Charvet.
272. LE ROUX (HUGUES). . L'Attentat Sloughine.
58. LEROY (CHARLES) . . Les Tribulations d'un Futur.
144. — Le Capitaine Lorgnegrut.
289. — Un Gendre à l'Essai.

Nos

176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
159. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
566. LEX . . . . Comment on se marie.
215. LHEUREUX (P.). . . . P'tit Chéri (Histoire parisienne).
288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
185. LOCKROY (ED.) . . . .. L'Ile révoltée.
459. LONGFELLOW . . . . Evangéline.
16. LONGUS. . . . . . . Daphnis et Chloé.
195. MAËL (PIERRE) . . . Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
209. — Le Torpilleur 29.
264. — La Bruyère d'Yvonne.
334. — Le Roman de Joël
33. MAISTRE (X. DE). . . Voyage autour de ma Chambre.
40. MAIZEROY (RENÉ) . . Souvenirs d'un Officier.
59. — . Vava Knoff.
148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
159. — La Dernière Croisade.
182. MARGUERITTE (P.). . La confession posthume
86. MARTEL (T.) . . . . La Main aux Dames.
232. — La Parpaillotte.
362. — L'Homme à l'Hermine.
455. — Dona Blanca.
472. — La Tuile d'or.
481. — La Prise du bandit Masca.
82. MARY (JULES). . . . Un coup de Revolver.
175. — Un Mariage de confiance.
243. — Le Boucher de Meudon.
64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
489. — Les Chasseurs de Chevelures.
54. MELANDRI (ACHILLE) . Ninette.
11. MENDÈS (CATULLE). . Le Roman Rouge.
44. — Pour lire au Bain.
65. — Monstres parisiens.
94. — Le Cruel Berceau.
114. — Pour lire au Couvent.
154. — Pierre le Véridique, roman.
196. — Jupe courte.
211. — Jeunes Filles.
234. — Isoline.
250. — L'Art d'Aimer.
266. — L'Enfant amoureux.
388. — Verger-Fleuri.
90. MÉROUVEL (CH.). . . Caprice des Dames.
110. MÉTÉNIER (OSCAR) . . La Chair.
227. — Myrrha-Maria.
270. — La Grâce.
321. — La Croix.
170. MEUNIER (V.) . . . . L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
52. MICHELET (MADAME) . Quand j'étais Petite.

N°s		
63.	MIE D'AGHONNE . . .	L'Ecluse des Cadavres.
115.	—	L'Enfant du Fossé.
218.	—	Les Aventurières.
485.	MOINAUX (JULES). . .	Les gaietés bourgeoises.
118.	MOLÈNES (E. DE). . .	Pâlotte.
130.	MONSELET (CHARLES) .	Les Ruines de Paris.
239.	MONTAGNE (ÉD.). . .	La Bohême camelotte.
93.	MONTEIL (E.)	Jean des Galères.
370.	MONTET (JOSEPH). . .	Le justicier.
135.	MONTIFAUD (M. DE). .	Héloïse et Abélard.
338.	MOREAU (HÉGÉSIPPE).	Le Myosotis.
304.	MOREAU-VAUTHIER . .	Les Rapins.
69.	MOULIN (MARTIAL). .	Nella.
290.	—	Le Curé Comballuzier.
267.	MOULIN (MARTIAL) ET PIERRE LEMONNIER.	Aventures de Mathurins.
216.	MULLEM (L.)	Contes d'Amérique.
161.	MURGER (HENRI). . .	Le Roman du Capucin.
487.	MUSSET (ALFRED DE).	Mimi Pinson.
488.	—	Frédéric et Bernerette.
310.	NACLA (VICOMTESSE) .	Par le Cœur.
384.	—	Par-ci, par-là.
4.	NAPOLÉON Ier	Allocutions et Proclamations militaires.
309.	—	Messages et Discours politiques.
249.	NERVAL (GÉRARD DE).	Les Filles du feu.
333.	—	Aurélia.
199.	NEWSKY (P.).	Le Fauteuil Fatal.
371.	NION (FRANÇOIS DE) .	L'Usure.
312.	NOEL (ÉDOUARD). . .	L'Amoureux de la Morte.
19.	NOIR (LOUIS)	L'Auberge Maudite.
132.	—	La Vénus cuivrée.
205.	—	Un Tueur de Lions.
457.	—	Trésor caché.
465.	—	Au fond de l'abîme.
242.	NOIROT (E.).	A travers le Fouta-Djallon.
202.	PARDIELLAN (P. DE) .	Poussière d'Archives.
374.	—	L'implacable service.
486.	—	Impressions de campagne, 1793-1809.
265.	PAZ (MAXIME). . . .	Trahie.
95.	PELLICO (SILVIO). . .	Mes prisons.
385.	PELLOUTIER (LÉONCE).	Ma tante Mansfield.
441.	PERRAULT (PIERRE) .	L'Amour d'Hervé.
277.	PERRET (P.).	La fin d'un Viveur.
427.	—	Petite Grisel.
376.	PÉTRARQUE ET LAURE.	Lettres de Vaucluse.
226.	PEYREBRUNE (G. DE) .	Jean Bernard.
393.	PICHON (LUDOVIC) . .	L'Amant de la Morte.
127.	PIGAULT-LEBRUN. . .	Monsieur Botte.
73.	POÉ (EDGAR)	Contes extraordinaires.
193.	PONT-JEST (R. DE). .	Divorcée.
175.	POTHEY (A.).	Le Capitaine Régnier.
188.	—	La Fève de Saint-Ignace.

Nos		
160.	POUCHKINE.	Doubrovsky.
274.	PRADELS (OCTAVE). .	Les Amours de Bidoche.
378.	—	Le Plan de Nicéphore.
463.	—	Agence matrimoniale.
6.	PRÉVOST (L'ABBÉ) . .	Manon Lescaut.
319.	RAIMES (GASTON DE) .	L'Epave.
316.	RATAZZI (Mme). . . .	La Grand-Mère.
236.	REIBRACH (J.). . . .	La Femme à Pouillot.
258.	RENARD (JULES). . .	Le Coureur de Filles.
35.	RÉVILLON (TONY). . .	La Faubourg Saint-Antoine.
78.	—	Noémi. La Bataille de la Bourse.
136.	—	L'Exilé.
300.	—	Les Dames de Neufve-Eglise.
318.	—	Aventure de Guerre.
356.	RICHE (DANIEL) . . .	Amours de Mâle.
330.	RICHEBOURG (ÉMILE) .	Le Portrait de Berthe.
353	—	Sourcils noirs.
46.	RICHEPIN (JEAN). . .	Quatre petits Romans.
77.	—	Les Morts bizarres.
292.	ROCHEFORT (HENRI) .	L'Aurore boréale.
354.	ROGER-MILÈS	Pures et impures.
214.	ROUSSEIL (Mlle) . . .	La Fille d'un Proscrit.
96.	RUDE (MAXIME) . . .	Une Victime de Couvent.
126.	—	Roman d'une Dame d'honneur.
260.	—	Les Princes Tragiques.
395.	SABATIER (E.)	Manuel de l'Agriculteur et du Jardinier.
10.	SAINT-PIERRE (B. DE).	Paul et Virginie.
15.	SANDEAU (JULES). . .	Madeleine.
80.	SARCEY (FRANCISQUE).	Le Siège de Paris.
138.	SAUNIÈRE (PAUL). . .	Vif-Argent.
150.	SCHOLL (AURÉLIEN). .	Peines de cœur.
336.	—	L'Amour d'une Morte.
413	SCOTT (WALTER). . .	Le Nain noir.
415	—	Le Château périlleux.
98.	SIEBECKER (E.) . . .	Le Baiser d'Odile.
335.	—	Récits héroïques.
404.	SIENKIEWICZ (HENRIK).	Une idylle dans la Savane.
47.	SILVESTRE (ARMAND) .	Histoires Joyeuses.
116.	—	Histoires Folâtres.
165.	—	Maïma.
180.	—	Rose de Mai.
283.	—	Histoires gaies.
293.	—	Les cas difficiles.
306.	—	Les Veillées galantes.
429.	—	Le célèbre Cadet-Bitard.
206.	SIRVEN (ALFRED). . .	La Linda.
213.	—	Etiennette.
107.	SOUDAN (JEHAN) . . .	Histoires américaines (illustrées).
71.	SOULIÉ (FRÉDÉRIC). .	Le Lion amoureux.
246.	SPOLL (E. A.). . . .	Le Secret des Villiers.
20.	STAPLEAUX (L.) . . .	Le Château de la Rage.

N°s
59. SWIFT. . . . . Voyages de Gulliver.
22. TALMEYR (M.). . . . Le Grison.
435. THÉO-CRITT. . . . . Le Bataillon des hommes à poil.
5. THEURIET (ANDRÉ). . Le Mariage de Gérard.
92. — Lucile Désenclos. — Une Ondine.
281. — Contes tendres.
469. THIRION (E.) . . . . Mamzelle Misère.
475. TISSOT (VICTOR). . . Au Berceau des Tzars.
79. TOLSTOÏ . . . . Le Roman du Mariage.
174. — La Sonate à Kreutzer.
299. — Maître et serviteur.
559. — A la Hussarde.
577. — Napoléon et la Campagne de Russie
587. — Pamphile et Julius.
402. — Les Cosaques.
425. — Sébastopol (mai et août 1855).
411. TOLSTOÏ ET BONDAREFF Le Travail.
526. TOPFFER (R.) . . . . La Bibliothèque de mon Oncle.
527. — Nouvelles genevoises.
85. TOUDOUZE (G.). . . . Les Cauchemars.
55. TOURGUENEFF (I.) . . Récits d'un Chasseur.
109. — Premier Amour.
212. — Devant la Guillotine.
461. TRISTAN BERNARD . . Citoyens, Animaux, Phénomènes.
502. UZANNE (OCTAVE) . . La Bohème du Cœur.
365. VALDÈS (ANDRÉ) . . . A la Dérive.
99. VALLERY-RADOT . . . Journal d'un Volontaire d'un an (couronné)
25. VAST-RICOUARD . . . La Sirène.
166. — Madame Lavernon.
257. — Le Chef de gare.
341. VAUCAIRE (MAURICE) . Le Danger d'être aimé.
421. VAUDÈRE (JANE DE LA) La Mystérieuse.
269. VAUTIER (CL.). . . . Femme et Prêtre.
280. VEBER (PIERRE). . . L'Innocente du Logis.
115. VIALON (P.). . . . . L'Homme au Chien muet.
569. VIGNÉ D'OCTON (P.). . Mademoiselle Sidonie.
409. — Petite Amie.
88. VIGNON (CLAUDE). . . Vertige.
49. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. Le Secret de l'Echafaud.
100. VOLTAIRE. . . . . . . Zadig. — Candide. — Micromégas.
350. — L'Ingénu.
447. X... (Mme). . . . Mémoires d'une Préfète de la 3e République
275. XANROF . . . . Juju.
275. YVELING RAMBAUD . . Sur le tard.
84. ZACCONE (PIERRE) . . La Duchesse d'Alvarès
185. — Seuls !
5. ZOLA (ÉMILE). . . . Thérèse Raquin.
45. — Jacques Damour.
105. — Nantas.
122. — La Fête à Coqueville.
181. — Madeleine Férat.
255. — Jean Gourdon.
263. — Sidoine et Médéric.

PIÈCES A SUCCÈS (*Suite*)

	Hommes	Femmes
Monsieur Adolphe, par Ern. Vois et Alin Monjardin.	2	2
La Casserole, par Oscar Méténier	8	3
La Revanche de Dupont l'Anguille, par Oscar Méténier (*Prix* 1 fr. 20)	10	3
Une Manille, par Ernest Vois	5	1
Caillette, par H. de Gorrse et Ch. Meyreuil	4	2
Paroles en l'air, par Pierre Veber et L. Abric . . .	5	3
L'Extra-Lucide, par Georges Courteline	1	1
Trop Aimé, par Xanrof.	1	1
Le Portrait (1 acte en vers) par Millanvoye et Cressonois	2	2
L'Ami de la Maison, par Pierre Veber	3	2
Les Chaussons de Danse, par Auguste Germain . .	2	2
Dent pour Dent, par H. Kistemaeckers	3	1
Petin, Mouillarbourg et Consorts, par Georges Courteline	7	1
Grandeur et Servitude, par Jules Chancel	5	1
La Berrichonne, par Léo Trézenik	3	3
Un verre d'eau dans une tempête, par L. Schneider et A. Sciama	1	2
L'Affaire Champignon, par G. Courteline et P. Veber.	7	2
Le Pauvre Bougre et le **Bon Génie,** par Alph. Allais.	2	1
Les Crapauds, La Grenouille, par Léon Abric. . .	2	1
Les Cigarettes, par Max Maurey.	3	1
Nuit d'été, par Auguste Germain	2	2
La Huche à pain (1 acte en vers), par J. Redelsperger	5	2
Si tu savais, ma chère, par Jules Lévy	1	3
La Grenouille et le Capucin, par Franc-Nohain . .	2	1
Le Coup de Minuit, par H. Delorme et Francis Gally.	2	3
Cher Maître, par Xanrof	3	1
Ceux qu'on trompe, par Grenet-Dancourt	2	2
Un Bain qui chauffe, par Pierre Veber.	2	2
Blancheton père et fils, par G. Courteline et P. Veber.	14	4
Un Début dans le monde, par Max Maurey et P. Mathiex.	1	5
Pour la Gosse, par Jules Lévy	3	3

Joli emboîtage pour 25 pièces. . . . Prix : 2 *fr.* 50

COLLECTION IN-8° ILLUSTRÉE

A 95 cent. le volume broché; relié toile, 1 fr. 50

DAUDET (ALPHONSE). — **Tartarin de Tarascon**. 1 volume illustré par G. Dutriac.

AICARD (JEAN), de l'Académie française. — **Tata**. 1 volume illustré par Suzanne Minier.

GYP. — **Le Friquet**. 1 volume illustré par P. Kauffmann.

COURTELINE (GEORGES). — **Coco, Coco et Toto**. 1 volume illustré par A. Barrère.

RODENBACH (GEORGES). — **Bruges-la-Morte**. 1 volume illustré par Marin Baldo.

LEMONNIER (CAMILLE). — **Amants joyeux**. 1 volume illustré par Bigot-Valentin.

ESPARBÈS (GEORGES D') — **Le Roi**. 1 vol. ill. par H. Lanos.

JANE DE LA VAUDÈRE. — **Le Mystère de Kama**. 1 volume illustré par Ch. Atamian.

WOLFF (PIERRE). — **Sacré Léonce !** 1 vol. ill. par Fabiano.

THEURIET (ANDRÉ). — **Mon Oncle Flo**. 1 volume illustré par Ernest Bouard.

LEROY (CHARLES). — **Le Colonel Ramollot**. 1 volume illustré par A. Vallet.

LEMAITRE (CLAUDE). — **Cadet Gui-Gui**. 1 vol. ill. par Simont.

HEYSE (PAUL), (Prix Nobel 1910). — **L'Amour en Italie**. 1 volume illustré par Marin Baldo.

FLAMMARION (CAMILLE). — **Stella**. 1 volume illustré par Suzanne Minier.

DAUDET (ALPHONSE). — **Tartarin sur les Alpes**. 1 volume illustré par G. Dutriac.

CORDAY (MICHEL). — **Le Charme**. 1 vol. ill. par Jordic.

CORRARD (PIERRE). — **La Bohème s'amuse**. 1 volume illustré par Mirande.

MAËL (PIERRE). — **Pilleurs d'Épaves**. 1 vol. ill. par Lanos.

PROVINS (Michel). — **Nos petits Cœurs**. Illust. de L. Métivet.

DANRIT (Capitaine). — **Robinsons Sous-Marins**. Illustrations de G. Dutriac.

CUNISSET-CARNOT. — **Étrange fortune**. Illus. de G. Fraipont.

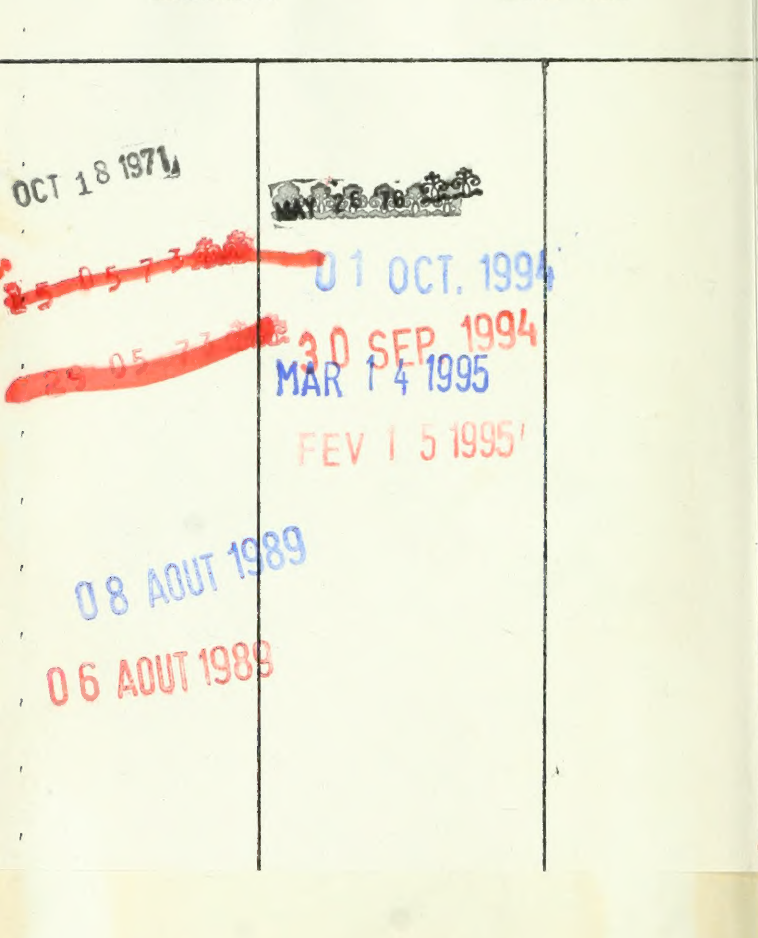
FRÉMEAUX (Paul). — **Les derniers jours de l'Empereur**. *Illustrations d'après des documents iconographiques anciens, communiqués par l'auteur.*

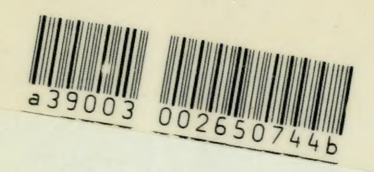
ARÈNE (Paul). — **Domnine**. Illustrations de Koister.

ALLAIS (Alphonse). — **Pas de bile !** Illust. de L. Métivet.

etc., etc., etc.

3879. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. (2-12).


OCT 18 1971
01 OCT. 1994
30 SEP 1994
MAR 14 1995
FEV 15 1995
08 AOUT 1989
06 AOUT 1989


a39003 002650744b

